B-VI
29

F.C
B5824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, 1779. PREMIER VOLUME.

209695
3. 27
4.

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte Catherine, *pour Paris.*

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ÉPITRE

A celle à qui je dois ce Volume.

JE ne vous connois pas, Madame, & ne chercherai pas à vous connoître. Déjà trop occupé, peut-être, de votre procédé généreux, j'apprends que vous êtes très-jolie. L'indiscret ami qui m'a fait cet aveu, en est puni par mes reproches; il connoissoit ma sensibilité. Depuis ce moment, lorsqu'une femme, qui s'offre à mes yeux pour la première fois, fixe sur moi les siens, si elle a des attraits, je me sens troublé, je suis prêt à lui demander grace; je crois toujours qu'elle va m'instruire de ce que je veux ignorer; & si je ne m'enfuis pas, c'est qu'il

être auſſi. Combien d'Amans plus reels & plus heureux n'ont jamais eu une récompenſe auſſi douce, ni obtenu une ſituation auſſi flateuſe!

AVANT-PROPOS.

LE Propriétaire du Privilége de cet Ouvrage ne peut laiſſer ignorer à ſes Souſcripteurs un événement qui les intéreſſe, & qui le touchera perſonnellement toute la vie. L'homme de qualité qui inſpira cette entrepriſe littéraire, & qui contribua tant à ſon ſuccès par les ſecours de la Bibliothèque la plus étendue, & par les lumières de l'eſprit le plus inſtruit, vient de renoncer à cet amuſement ſi honorable & ſi utile. Pluſieurs eſprits prompts à juger, infèreront de-là que l'Ouvrage ne ſera pas continué, ou qu'il le ſera avec autant de foibleſſe que de négligence. Meſſieurs les Souſ-

cripteurs ſont priés de recevoir la promeſſe du plus grand zèle, aidé du plus grand ſecours. Pluſieurs hommes de lettres, du mérite le moins diſputé, & que l'on fera connoître, ont bien voulu ſe charger de ce travail. Monſieur Bignon, Protecteur né des Lettres, & de ceux qui les cultivent, par une bonté & des lumières héréditaires dans ſa Maiſon, a daigné ouvrir la Bibliothèque du Roi; pluſieurs Particuliers, riches en Romans rares, & en Manuſcrits de cette eſpèce, ont eu la généroſité d'en offrir la communication. Enfin, ſi l'on ne peut ſe diſſimuler que le mérite général des premiers Volumes doit inſpirer quelque crainte pour la

ſuite, on oſe ſe flatter du moins d'établir de jour en jour la confiance, & de n'avoir ſucceſſivement à redouter que la prévention.

Le Propriétaire du Privilége n'ayant été inſtruit que le 9 du courant, de la réſolution qui le privoit des ſecours dont il s'honoroit, à tant de titres, & n'ayant pas alors un livre ſous ſa main, une page préparée pour le Volume qui devoit ſuivre, ſe trouvoit dans un embarras facile à concevoir, & difficile à repréſenter : il reçut le lendemain la Lettre qui ſuit :

» Je ſuis femme, Monſieur, vous » devez connoître mon ſexe, puiſque » vous analyſez les Romans. Nous aimons à donner ; nous aimons à être » prévenues ; nous aimons à trouver » une volonté ſoumiſe à la nôtre, &

racheter le malheur d'en avoir eu besoin, on se croit dispensé de dire que le Volume du 15 sera composé par des Gens de Lettres, & ramènera l'ordre interrompu nécessairement pour cette fois.

AH! QUE DE CHOSES!

LETTRE PREMIERE.

Du Chevalier de Sanſei, Comte de Derval

L'INGRATITUDE ne fut jamais mon défaut. Dès que vous regardez mes portefeuilles comme des fonds capables de m'acquitter envers vous, je ſuis trop heureux que vous m'engagiez à vous les communiquer. Lorſque je raſſemblai les ingénieuſes bagatelles qu'ils contiennent, j'étois loin de prévoir le prix que va leur donner l'uſage que vous voulez que j'en faſſe. Le parallèle du ſtyle des deux ſiècles offre en effet quelque choſe d'intéreſſant. Un eſprit auſſi juſte que le vôtre ſaura accorder la préférence à qui elle eſt due. Pour moi, je vous avoue qu'épris de certaines penſées que nous n'avons plus, ou que nous n'oſons plus écrire, je tiens pour l'ancienne manière, quoique la nouvelle paroiſſe me ſubjuguer lorſque j'écris.

J'ai vu tous les jours nos aimables amies depuis votre départ. Elles atten-

dent, dans l'union des sentimens, les instructions du génie. Jamais deux femmes n'ont été si bien d'accord à regretter un absent, & à desirer des leçons. Madame de Meran, occupée avec ardeur à racheter le temps qu'elle n'a pas employé à s'instruire, nous accable de questions qui seules prouveroient ses progrès. La vivacité de son esprit ne l'empêche pas de concevoir très-bien ; & lorsqu'elle a saisi le précepte de l'art, elle est aussi prompte à sentir un défaut, qu'à imaginer une beauté. Pour Madame de Monville, c'est un maître dont le coup-d'œil tranquille produit toujours un jugement profond. Aussi éloignée de l'enthousiasme que de l'incertitude, elle prononce & jouit avec une sûreté de lumières, avec une pureté de goût dont on ne peut être trop surpris. Je ne connoissois pas toute sa supériorité lorsque nous jouissions de vos entretiens. Votre absence paroît avoir contribué au développement de ses idées. Comme elle est sans amour-propre, elle vous laissoit l'honneur de penser, & se contentoit de recevoir l'impression de votre génie. Aujourd'hui c'est un vaisseau qui s'élance.

Nous attendons de vos nouvelles avec

une impatience mêlée de beaucoup d'inquiétude. Nous craignons pour vous l'ennui. Ma lettre, que vous trouverez en arrivant, fut concertée hier au soir, entre vos amies & moi, & vous prouvera notre agitation. Le caractère d'esprit qu'en général on donne à la Province, ne forme pas un préjugé en sa faveur; & nous tremblons que vous ne vous reprochiez votre voyage. Nous exigeons que vous pesiez dans la balance le bien que vous pouvez nous faire, & le mal que vous pouvez souffrir; & nous ne vous accordons le plaisir de nous obliger, qu'autant que la balance, perdant l'équilibre, penchera à votre avantage. Souvenez-vous que, pour des cœurs tels que les nôtres, l'amitié est le premier des biens; & qu'on ne peut pas penser ainsi, sans préférer à tout, l'intérêt de son ami. Adieu.

LETTRE II.

Du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

J'ARRIVE, & je reçois votre lettre que l'on me remet à l'instant; jugez de mon

empreſſement à la lire ! Vous êtes tous des amis charmans. Que je me trouve heureux d'avoir un cœur ſi capable de ſentir ! Mon cher Sanſei, je vous aſſure que je ſuis très-digne du retour aimable dont vous daignez me payer. Dès demain je travaillerai pour le petit cercle. Vous aurez une deſcription du lieu où je ſuis *, & ſucceſſivement vous en aurez des villes que je parcourrai

Je ſuis auſſi ſenſible que je le dois au ſacrifice littéraire que j'obtiens ſi aiſément de vous. J'ai entendu ſouvent parler de ce recueil immenſe. Vous ne pouvez avoir fait qu'un bon choix, & l'homme célèbre du ſiècle paſſé, que vous me nommez, ne ſe donna pas ſans doute la peine de recueillir & de tranſcrire des bêtiſes & des platitudes. Je dévore d'avance le parallèle des deux ſiècles dans vos productions toujours aimables, & dans les variétés ingénieuſes que vous voulez bien me ſacrifier. Vous voudriez bien que, par anticipation, je portaſſe un jugement ſur cette différence, dont vous êtes à portée de juger ſi bien, & qui ne peut pas m'être

* Il étoit à Orléans.

inconnue après avoir beaucoup lu ? Pour vous complaire, je hasarderai quelques idées qui se promènent dans ma tête depuis long temps. Je trouve que nous sommes plus spirituels, plus profonds, plus élégans, plus concis que les beaux-esprits qui écrivirent il y a cent ans ; & qu'ils étoient plus galans, plus ingénieux, plus aimables que nos contemporains. Je m'imagine dire beaucoup en peu de mots.

Je vous prie de croire que les portraits que vous avez tracés dans votre lettre, sont du plus grand intérêt. Madame de Monville, & Madame de Meran, telles que vous les dépeignez, s'élèvent fort au-dessus de l'espèce entière. Les femmes les plus célebrées doivent pâlir devant ces modèles de leur sexe. Il manque à mon bonheur d'être vu par elles dans l'état de contemplation où je suis encore depuis que j'ai lu cet article de votre épître. Grondez cependant Madame de Monville de se développer loin de moi, & de me fournir des sujets de jalousie par sa supériorité. Que Madame de Meran ajoute à ma reconnoissance, par le succès de mes soins ! Je la remercios tous les jours du bonheur d'être

son maître ; lorsque j'aurai à admirer ses progrès, où trouverai-je des expressions ?

Rassurez-vous sur cet ennui dont vous me croyez menacé. La Province, jugée, tous les jours, par la prévention, se venge par les qualités qu'elle fait estimer, dans les Capitales du moins, & dans les grandes Villes. C'est pour la troisième fois que les circonstances m'y ramènent ; & je vous avoue que je n'ai jamais pu m'en éloigner sans regret, lorsque je n'avois rien laissé à Paris que je dusse revoir avec plaisir. J'y trouvai toujours plus de gaieté & plus de franchise que dans notre tourbillon si vanté : le plaisir moins raffiné, y dispense du soin pénible d'imaginer toujours ; & ce que l'on doit à l'imagination n'y tourne point au détriment de la Nature. Envoyez-y des gens blâsés, ils rougiront devant des êtres qui ont su jouir toujours, & ne s'user jamais. A l'égard des sentimens, ils doivent y être plus communs, parce que les occasions d'en feindre y sont plus rares. Toute notre supériorité se réduit à l'esprit, considéré dans toutes ses parties ; & j'oserai dire que l'inégalité, à

cet égard, eſt preſque rachetée par la bonne foi des Provinciaux éclairés, à joindre le ſentiment de notre avantage à l'aveu de leur infériorité. Mon ami! j'aime bien à voir les perſonnes inſtruites de ce qui leur manque, & touchées de ce que je poſsède.

LETTRE III.

Du Chevalier de Sanſei au Comte de Derval.

Les objets que vous nous annoncez, nous intéreſſent d'avance. Madame de Monville les attend; Madame de Meran les deſire: vous ſavez que les deſcriptions ſont pour elle ce que les images ſont pour les enfans! Quant à moi, n'euſſai-je à vous remercier que de ſon plaiſir, je ſerois toujours auſſi reconnoiſſant pour ſentir le beſoin de m'acquitter. Je vous envoie une pièce de Vers qui n'eſt point adreſſée à une Iris imaginaire. Je la fis hier au ſoir avant de me coucher; elle vous prouvera mon empreſſement.

Le Déclin de l'Amour.

*A Madame la Comtesse de B***.*

Dans des vers peu dignes de vous,
J'ai peint l'amour dans son aurore,
Et tous les feux qu'il fait éclore
Lorsqu'enfin il règne sur nous :
Vous exigez que je vous trace
Une esquisse de son déclin ?
Quel emploi ! je demande grace ;
L'esprit serviroit mal la main.
Si l'homme est né pour l'injustice,
La beauté doit-elle prévoir
Des torts qu'il faut qu'elle punisse?
Jouissez de votre pouvoir,
Et méprisez notre caprice....
Mais je résiste vainement,
Et votre ordre se renouvelle :
Je cède à cet ordre pressant ;
Le premier devoir, c'est le zèle.

Quand les premiers traits de l'amour
Pénètrent au fond de notre ame,
Sans être assuré du retour
Dont on doit payer notre flâme,
Dans l'ivresse qui nous séduit,

Nous espérons d'être fidèles.
C'est le destin des étincelles :
Leur éclat d'abord éblouit ;
Le temps qui bientôt les détruit,
En a fait la leçon des belles.
Le bonheur éteint les desirs ;
Sans s'en étonner, on éprouve
L'ingratitude des plaisirs ;
Et sans en rougir, on la prouve.
L'amant qui n'est point sans vertus ;
S'impose une pénible feinte :
Tous ses efforts sont superflus ;
Les soins qu'arrache la contrainte
Disent autant, & choquent plus
Que ces aveux plus ingénus
Qu'arrache une tendre complainte.
Une belle qui voit son sort,
Conserve une douce espérance ;
Ses larmes sont sa confiance :
Elle croit avoir quelque tort ;
Elle interroge, elle s'accuse ;
L'amour suspend son désespoir ;
Mais bientôt l'erreur qui l'abuse
Ne conservant aucun pouvoir,
La fureur, l'affreuse vengeance
Exercent le cœur & l'esprit ;

Et trouvant une jouissance
Dans l'emportement qui les suit,
Elle éclate avec violence
Contre l'objet qui la trahit.
Un infidéle qu'on offense,
Feint d'oublier qu'on le punit;
Et profite, avec art, du dépit
Pour colorer son inconstance.
La raison, dit-il, la conduit;
Le charme qui l'avoit séduit,
N'étoit qu'une fausse apparence;
Le songe enfin s'évanouit;
Il reprend son indépendance.
Ainsi le cœur de deux amans,
Dans les accès les plus terribles,
Après les plus doux sentimens
N'a point de plaisirs plus sensibles
Que d'imaginer des tourmens!
Voilà l'amour, quand le caprice
Lui ravit ses droits sur un cœur;
De la tendresse à la langueur,
De la langueur à l'injustice;
Ce passage qui fait horreur,
N'a pourtant rien dont on frémisse;
Comme amant, comme spectateur
On diroit qu'un bonheur durable

Est si peu fait pour les humains,
Qu'un amant qui devient coupable
Rentre dans l'ordre des destins.

Il est pourtant, belle Emilie ;
Des engagemens plus heureux,
Si des transports délicieux
La douce ivresse est affoiblie,
Il reste encor la sympathie,
Et les procédés généreux :
On peut n'être plus amoureux ;
Mais on aime toute la vie.
Le Ciel écrivit dans vos yeux
La vérité que je publie,
Il la prouvera par mes feux.

De Madame de Monville.

Vous dites donc, Monsieur le Comte que vous voulez nous enrichir pour nous consoler ! La délicatesse de notre ame ne me permet pas de croire que votre but puisse être rempli. Vos descriptions nous feront un très-grand plaisir ; mais la peine de l'absence subsistera toujours. Nous employons nos momens ; nous cherchons même à nous distraire. Inutile-

tentative ! Votre idée s'offre sans ceſſe ; & sous prétexte de nous animer, trouble nos têtes, & renverse notre projet.

Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

J'aurois beaucoup à dire sur cela, sur l'humeur que vous me donnez, sur le plaisir que vous me faites, sur ce que vous valez, sur les bienfaits que vous nous promettez, sur le prix qu'ils auront à nos yeux ; mais je cède la plume à l'impatiente Marquise, qui trouve que j'écris trop long-temps.

De Madame de Meran.

Je ne suis pas aussi impatiente qu'elle le dit, car j'ai su m'accoutumer à attendre ; mais j'ai craint qu'elle n'entreprît de vous louer : franchement, je ne céderai jamais volontiers cet honneur à personne ... Vous voilà donc à trente lieues de nous, mon cher Comte ? Mon imagination a beau me servir à mon gré,

l'absence n'en a pas moins sa réalité cruelle. Madame de Monville & Sansei parlent beaucoup du service que vous allez nous rendre ; j'admire cette facilité à trouver des dédommagemens. L'humeur qu'ils me donnent, leur échappe ; ils sont contents de moi ; je crois en vérité qu'ils ne savent rien sentir ... J'ai lu deux fois la lettre que vous avez écrite à Sansei. L'article de la Province m'a un peu scandalisée. Vous osez donc louer des lieux où nous ne sommes pas, & des êtres qui peuvent vouloir vous consoler de notre absence ? Si jamais quelque voyage me conduit loin de vous, je vous apprendrai à écrire.... Madame de Monville, qui lit ce que je trace, prétend que je vous gronde, & m'arrache la plume. L'ingrate ne voit pas que je travaille pour elle, en me plaignant de vous.

Du Chevalier Sansei.

Elles m'ont contraint à leur céder la place, & je n'ai jamais entrepris de résister aux torrens ; je rentre dans la partie, & je prends les cartes dans mon vieux porte-feuille. Je ne choisis point ce

que je vous offre. Puisque vous voulez tout avoir, le choix devient indifférent.

STANCES.

Divin objet de mon amour,
Astre plus brillant que le jour,
Et qui présides seul au destin de ma vie,
Que le moment fut fortuné,
Où, comme si tes yeux eussent vu mon envie,
Ils me prirent le cœur que je t'aurois donné!

En vain la sévère raison
Me conseille la guérison
Du trait que chaque jour je ressens davantage;
Ses maximes sont sans pouvoir;
Et bien loin d'effacer ton adorable image,
Je souhaite deux cœurs pour la mieux recevoir.

Dès le moment que je te vi,
Cette beauté qui m'a ravi
Me fit aimer des fers pleins d'éclat & de gloire;
Je favorisai ton dessein;
Et trouvant de la honte à gagner la victoire,
Pour recevoir le coup, je présentai le sein.

Cette vaine félicité
Que nous promet la liberté,

Ne peut me détacher d'un brillant esclavage.
Ton cœur fût-il rempli d'orgueil,
Et dussai-je à la fin périr par un naufrage,
Ce ne peut être au moins contre un plus bel écueil.

LETTRE IV.

Du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

JE n'ai encore rien de prêt : vous le croirez sans peine. Mais n'ai-je qu'un moyen pour m'acquitter ? Suis-je un philosophe sérieux, un amateur triste des beaux-arts, & ne puis-je pas amuser votre imagination, en attendant de l'exercer d'une manière plus conforme à mes engagemens ? Vous aimez tous trois les anecdotes ; vous les préférez lorsqu'elles reproduisent des objets auxquels le temps a donné cet empire qu'on reconnoît avec plaisir, & qu'on éprouve même avec vanité ? Je trouve une petite histoire sous ma main, un trait de la vie d'une femme célèbre, dont le nom vous est cher. C'est Madame des Houlières. Je suis Historien

fidèle. Il y a quelques années que je traçai ce que vous allez lire : j'écrivis, pour ainsi dire, sous la dictée du Duc de ***, mort, depuis, à quatre-vingt-dix ans, qui avoit entendu confirmer, par plusieurs personnes instruites, ce qu'il me racontoit en riant. Il donnoit lui même à cette aventure le titre sous lequel je vous l'offre. Je crois que c'est assez vous en garantir la vérité : puisse mon style ne pas vous empêcher d'y trouver l'agrément !

Il n'étoit plus temps.

Madame des Houlieres fit des amans, & n'en eut point. Le sentiment répandu dans ses vers passoit dans les ames sensibles. En la lisant, on devenoit plus tendre, on aimoit mieux ; après l'avoir lue, on croyoit aimer encore ; on revenoit près de l'objet à qui, la veille, on n'avoit épargné que l'aveu terrible d'un sentiment éteint. Mais semblable à un Général placé loin des combats, elle animoit ses troupes, & ne se compromettoit point. Cependant, comme s'il étoit décidé que toute femme doit, une fois dans la vie, être exposée aux dangers de l'occasion, Madame des Houlieres se vit,

un jour, sur le bord de ce précipice, où l'on ne fait presque jamais que des réflexions inutiles, & où l'on tombe toujours si doucement, quelques réflexions qu'on ait faites.

Elle montoit souvent à cheval : cet exercice lui plaisoit beaucoup ; l'Ecuyer qu'elle avoit choisi, ne lui plaisoit pas moins par l'esprit ; c'étoit le Duc de Saint-Agnan. Une femme qui n'est pas occupée, a besoin qu'on l'amuse ; celle qui aime, a un besoin tout différent. La solitude l'entraîne, le silence lui convient ; elle diroit volontiers à l'esprit, *je vous hais*, lorsqu'il ne s'exprime pas comme le sentiment. Le Duc de Saint-Agnan avoit l'imagination la plus brillante, & aimoit beaucoup à raconter : dans ce temps-là on avoit quelquefois des aventures ridicules, on faisoit des choix qui prêtoient à la plaisanterie, on se glorifioit d'un trait perfide : Madame des Houlieres qui n'avoit point d'amour, n'avoit point de charité : elle écoutoit le Duc, qui sachant tout, disant tout, n'excusant rien, & ne plaignant personne, se voit à son gré.

Un jour, qu'après une course assez

longue, ils s'étoient assis sur la pelouse, ils changèrent tout-à-coup d'entretien, & parurent avoir changé d'esprit. La fatigue produisoit ce changement; l'imagination dépend des organes; les personnes fatiguées sont tentées de raisonner. Le Duc, qui n'avoit plus sa vivacité, regarda tendrement Madame des Houlieres: il avoit eu du goût pour elle autrefois; il l'avoit définie, & la fantaisie étoit passée; mais une fantaisie revient. » Vous n'avez donc jamais aimé, lui » dit-il, & vous êtes persuadée que vous » n'aimerez de la vie? Quoi! ces plaisirs » si vrais, que vous avez si bien peints, » que vous avez si bien fait sentir, ne » vous toucheront jamais? « Cette question bien simple, accompagnée & suivie d'un regard qui l'étoit moins, éveilla, dans Madame des Houlieres, un sens qu'elle ne se connoissoit point. Elle répondit en le fixant. Peut-être cherchoit-elle dans ses yeux le motif de sa question: peut-être vouloit-elle simplement lui dire: *pourquoi m'interroger, quand vous êtes sans motif?* Ce qu'il y a de certain, c'est que le regardant toujours, & rencontrant toujours ses regards, elle se troubla. Il vit

son trouble ; l'imagination s'anima, la physionomie prit une expression encore plus animée : l'esprit profita de l'avantage que le hasard lui offroit ; il peignit ce que les amans sentent, ce qu'eux seuls devroient pouvoir bien exprimer : tous deux s'enflammèrent par l'émotion que chacun d'eux faisoit naître ; tous deux se perdirent enfin dans cette méditation qui donne tant d'essor à l'ame, & dont le résultat est de jouir de sa foiblesse malgré l'étonnement qu'elle cause. Il ne falloit plus, pour M. de Saint-Agnan, que conclure du principe à la conséquence. Plongé dans une rêverie profonde, il parut s'endormir tout-à-fait. Quelle en étoit la raison ? Hâtons-nous de la dire ; on s'empresseroit à la demander. Il avoit pris, la veille, un engagement sérieux ; la probité y étoit intéressée ; il respectoit Madame des Houlieres, qui n'avoit jamais aimé, qu'il falloit aimer après l'avoir séduite ; il crut ne devoir pas se permettre ce qu'on ne songe plus à se défendre. Il espéra rompre décemment sa première chaîne ; & crut qu'avec des soins, on ne risquoit rien à différer son triomphe. Tranquille malgré les desirs, & croyant

avoir à justifier sa conduite, il le fit par l'aveu le plus noble. Cet aveu lui attira des louanges qui n'étoient pas sincères, & fit prendre des résolutions qui l'étoient davantage. La dissimulation le trompa. Sa chaîne fut rompue, son cœur fut libre: il courut s'offrir à l'objet qui paroissoit l'attendre. *Il n'étoit plus temps.*

Voilà deux heures que j'écris; ma main est fatiguée; le temps cependant m'a paru court; je souhaite qu'en me lisant, vous ne le trouviez pas plus long. Adieu, mon cher ami; mille choses plus tendres à ces deux êtres à qui l'on ne peut jamais dire qu'une très foible partie de ce qu'on sent.

LETTRE V.

Du Chevalier de Sanfei au Comte de Derval.

Vous nous avez enrichis; je veux m'acquitter. Votre anecdote piquante m'a rappellé des vers que je fis un jour que j'étois piqué. J'étois épris d'une moderne des Houlieres, dont le cœur, froid & ferme comme un rocher, étoit défendu

par l'esprit le plus rempli de préjugés. J'avois épuisé la prose, je me plaignis en vers. Voyez si je sais bien tourner un reproche.

*A Mademoiselle de ***.*

Un faux air de philosophie,
L'abus que l'on fait de l'esprit,
Ont enfanté cette manie
Qui vous égare & vous séduit.
Le ruisseau fidèle à sa pente
Arrive dans le sein des mers
Plutôt que celui qui serpente
Dans les bocages étrangers.
La beauté craint d'être sensible
Par vanité, non par raison;
C'est une gloire, c'est un ton;
C'est le travers le plus risible.
Elle croit que l'ame languit
Dans le cercle de la tendresse;
Un peu d'esprit l'enorgueillit;
L'esclavage d'une foiblesse
Convient mal à qui réfléchit.
Ainsi la douce sympathie,
Cet instinct, ce rapport charmant
Qui sont le charme de la vie,
Ne sont qu'un vain enchantement

Et conduiſent à la folie!
L'amour ne fût-il qu'une erreur,
Il a du moins en ſa faveur
Les plaiſirs auxquels il s'allie,
Et les vertus qu'il concilie
Avec ſon délire enchanteur.
Mais l'amour n'eſt-il que folie?
Peut-on flétrir par un arrêt
Le Dieu qui prévient l'apathie
Où chaque jour nous plongeroit
La plus triſte mélancolie,
S'il n'adouciſſoit en ſecret
Les amertumes de la vie?
Peut-on calomnier un Dieu
Dont la main sûre & bienfaiſante
Anime par un trait de feu
La beauté la plus languiſſante,
Et la contraint à deſirer
Ces ſoins, & cette ardeur brûlante
Qu'elle dédaignoit d'inſpirer
Dans ſon allure mépriſante?
C'eſt un ſarcaſme ſans eſprit,
C'eſt l'erreur la plus malheureuſe
Qu'une ame fauſſe, ou vaporeuſe,
Ait jamais pu mettre en crédit.
Eh! que ſont ces beautés fameuſes

Qui proscrivent le sentiment?
De leurs maximes orgueilleuses
Quel bienfait devient le garant?
Quel est enfin l'équivalent
De ces jours, de ces nuits heureuses
Que procure un attachement
A des ames bien amoureuses?
Inspirent-elles des vertus
A la Patrie un peu déchue?
Corrigent-elles les abus
De la nature corrompue?
Aiment-elles l'humanité?
Ont-elles cette intelligence
Qui des Arts fixe la beauté?
Voit-on enfin l'utilité
Racheter leur indépendance,
Et cette horrible indifférence
Dont elles tirent vanité?
Non, la sotte frivolité,
Le mépris, les airs, l'importance,
L'orgueil, la séche austérité,
Le babil, la causticité
Et la plus parfaite ignorance
Caractérisent l'existence
De ce sénat par vous vanté.
O vous que l'inexpérience

Exposé à plus d'un préjugé,
Vous pour qui je crains l'influence
D'un système mal arrangé,
Pour juger bien de la tendresse,
Prenez d'abord des sentimens;
Redoutez une erreur qui blesse
Jusqu'aux moins sensibles amans;
Et croyez que l'antique usage
De former les nœuds les plus doux,
Est le système le plus sage
Quand on est belle comme vous.

Quelque prix qu'ait à vos yeux mon tribut poétique, je suis encore loin, mon cher Comte, de me croire quitte; heureux même si je puis m'acquitter! Anecdote pour anecdote, cela vous plaira-t il? La vôtre nous a ravis, la mienne pourra vous intéresser. On nous fit hier l'éloge d'une femme qui ressemble à peu d'autres par la délicatesse des maximes. Cet éloge fut accompagné de quelques particularités, qui, rassemblées sur le papier, deviennent l'histoire de son ame. Vos amies ont exigé que je donnasse à tout cela un titre, un ordre, une forme. J'ai obéi, & avec tant de ponctualité, que

vous

vous croirez peut-être lire un Roman. Je vous proteſte que vous êtes l'homme du monde que je voudrois le moins abuſer par des fictions : vos bienfaits ont tant de réalité ! Si l'anecdote que je vous adreſſe, vous devient ſuſpecte, n'en accuſez que mon eſprit : j'aurai peut-être écrit avec trop de ſoin ce que la vérité me dictoit : l'art gâte tout ; & j'ai le malheur affreux de ne ſavoir pas être ſimple, en chériſſant cependant la ſimplicité. Cet aveu ſervira à prévenir le doute.

Nous bannirons donc les complimens, puiſque vous l'exigez. Votre petit billet eſt tout plein de rigueur. Madame de Meran a dit en le liſant : *c'eſt vendre fort cher ſes leçons.* Jamais vous n'obtiendrez d'elle une docilité bien exacte. Si elle vous épargne les louanges, la ſenſibilité ſe manifeſtera ſous d'autres formes : ces cœurs-là ne ſavent point ſentir dans le ſilence. Adieu.

Billet pour le Chevalier de Sanſei, ſeul.

Vous vivez avec les deux femmes que j'ai le plus tendrement aimées. Vous

ne fûtes pas juſte envers l'une des deux; vous ne pouviez pas l'être : les circonſtances les plaçoient dans une ſituation ſi différente, qu'il n'étoit pas poſſible de s'intéreſſer pour Madame de Monville, ſans ſe prévenir contre Madame de Meran. Aujourd'hui vous êtes plus à portée de juger un cœur qui vous échappoit dans l'éloignement. En vîtes-vous jamais de cette trempe ? Le ſentiment le dévore, & la contrainte ne lui fait aucun devoir qu'elle ne rempliſſe ſans murmurer, parce que, condamnée à ſouffrir, & à eſtimer une rivale, elle ſent qu'elle a beaucoup obtenu dans le bonheur de ne lui être pas immolée. J'ai cherché à lier ces deux femmes ; je n'avois que ce parti à prendre. Je cimenterai leur union par ma conduite toujours égale ; mais il entre de la généroſité dans ce plan. Madame de Meran obtient tous les jours une préférence dont elle eſt plus digne. Je fais rendre juſtice à Madame de Monville ; elle conſerve tous les ſentimens qui furent le prix des miens ; malgré la convention qu'a exigée le ſoin de ſon repos, elle a autant d'amour qu'elle a paru en ſacrifier à la raiſon ; mais cet

amour règne si paisiblement dans son cœur : j'ai si peu à la plaindre de n'en pas prononcer le nom ! c'est de ces attachemens qu'on respecte, & qui n'inspirent que de la reconnoissance. Madame de Meran donne de l'amour, le sien entraîne ; on pense à elle à chaque instant du jour ; on souffre de ses peines, on admire son cœur ; elle perdroit ses charmes, qu'on lui resteroit fidèle Vous pouvez vous peindre ma situation. Je suis parti, parce que j'ai senti que la loi de l'équilibre, que je m'étois imposée, alloit devenir impossible à suivre : j'aurai toujours un voyage à faire, lorsque j'aurai une foiblesse à prévoir ; mais si je sentois moins le prix attaché à l'estime de moi-même & au respect de mes engagemens, je doute que je puisse combattre long-temps avec l'avantage dont je me glorifie aujourd'hui. Jouissez d'un bonheur dont je suis privé ; rapprochez-vous des objets que je quitte, pour admirer l'un, & pour consoler l'autre. Je suis certain que Madame de Meran a besoin de vous : vous lui parlez de moi. L'étude des arts est un prétexte. Si vous la pressiez, elle vous diroit : *que tous les mon*

mens périssent, ou deviennent la richesse des barbares, avant que je sois un moment distraite de mon amour! Il faut avoir pitié d'un objet aussi intéressant. Je vous le recommande : soyez l'ami de Madame de Monville, & le père de Madame de Meran.

LETTRE VI.

Du Chevalier de Sanfei au Comte de Derval.

VOTRE billet ne contient pas une ligne qui m'ait surpris : j'osois lire, en secret, dans le cœur de mon ami ; & quelquefois je m'entretenois avec lui, sans qu'il le sçût. Soyez tranquille sur tout ce qui peut dépendre de moi. Mon devoir est de vous servir. Me sera-t il aussi facile de vous distraire ? Pour y parvenir, je vous adresse l'anecdote que vous attendez. Dans la situation d'esprit où vous êtes, l'agitation des autres doit vous intéresser peu. Cependant vous éprouvez les peines de l'amour ; il n'y a qu'un être qui souffre, ou qui ait souffert

comme vous de ſes peines, que l'on puiſſe mettre en ſociété avec vous.

L'Amant & le Mari.

Les mœurs ſont aſſez bien connues en général ; mais les qualités particulières, & les habitudes cachées, ſont couvertes d'un voile que peu d'eſprits ont l'art de pénétrer. L'honnêteté de l'ame, chez beaucoup de femmes, rachète la foibleſſe du cœur. Souvent même la délicateſſe des idées, & l'influence de la raiſon ſur la conduite, développent dans une femme infidèle à ſon mari, des qualités & des vertus dont le germe eût été étouffé par l'auſtérité de la vertu.

Madame de Sivré fut mariée à ſeize ans, à un homme de vingt, qui, par la raiſon, eût convenu à une femme de trente. Communément cela fait un mari ſérieux. Il peut attacher par les ſoins ; mais ce ſiècle eſt celui des agrémens ; on en trouve dans les hommes même le plus dépourvus d'eſprit : à force d'être communs, ils ſont devenus néceſſaires ; l'amour-propre d'une femme les exige. M. de Sivré, bientôt jugé par la ſienne,

ne fut donc regardé que comme un mari : cela conduit tout droit à avoir un amant.

Cet amant fut pris, aimé, adoré même : mais le cœur étoit honnête. M. de Sivré ignora d'abord qu'il étoit trahi; & sa femme n'oublia pas qu'elle étoit infidelle. Une amitié sans fausseté nourrit un respect sans contrainte. Le mari étoit l'objet de l'attention, l'amant celui de la foiblesse.

M. de Sivré avoit des qualités supérieures, & des défauts singuliers. Souvent devant elle on parloit de cette bizarrerie avec beaucoup de liberté. Loin d'applaudir à la saillie, elle s'en offensoit; & son amant même n'avoit pas, à cet égard, plus de droit que les indifférens. L'honnêteté de ses réflexions lui donnoit tant d'empire sur ses sentimens, que s'il avoit fallu déplaire à l'un ou à l'autre, celui qui lui plaisoit eût été sacrifié.

Madame de Sivré souffrit donc de l'imperfection de son mari. Son amant avoit des défauts moins excusable; & elle y étoit beaucoup moins sensible. Un ami le lui fit un jour remarquer. Je

tiens à M. de Sivré par l'honneur, lui dit elle, & au Chevalier par le goût. Le goût s'use ; un amant change ; un mari reste : c'est jusqu'au tombeau que nous partageons ou sa gloire, ou sa honte. Le premier nous fait rougir de lui, le second nous fait rougir de nous-mêmes ; en le représentant dans le monde, nous le reproduisons : sa gloire, également, nous décore & nous appartient : celle d'un amant est à lui ; il peut nous la communiquer un peu ; mais c'est un prêt, non un partage ; en nous quittant, il l'emporte..... Avec de pareilles idées, on est bien loin de mépriser ses liens en disposant de son cœur.

M. de Sivré commença à soupçonner le bonheur du Chevalier ; mais il estimoit sa femme, & craignit de l'offenser par un aveu de ses soupçons. Il eût mieux fait de se plaindre : en se contraignant, il se mit dans la nécessité de surprendre son secret. Une lettre fut interceptée. Cette action pleine de lâcheté, pénétra Madame de Sivré. Elle la sentit plus comme bassesse, que comme trahison. Sur le champ elle prit son parti, & lui écrivit en ces termes :

» Nous différons de façon de penſer, » Monſieur ; je cherche, chaque jour, à » vous élever dans mon eſprit, & vous » n'avez pas craint de m'avilir dans le » vôtre. Le procédé dont cette phraſe » renferme le reproche, reſtera à ja- » mais gravé dans mon cœur : cepen- » dant il ne me fera pas oublier que je » vous ſuis unie, & que je dois aimer » votre gloire. Je vous prie donc de » contribuer avec moi, à dérober au Pu- » blic la connoiſſance de ma foibleſſe. Si » vous en exigez le ſacrifice, il ſera fait » demain ; mais je vous déclare que mes » ſentimens, aliénés pour toujours, n'é- » prouveront jamais un changement que » l'honnêteté ſeule pouvoit produire ».

Réponſe.

J'ai fait une très-grande faute, Madame, & vous me cauſez un très-grand chagrin. Je voyois que je n'étois pas aimé, mais je ne vous croyois qu'inſenſible. Mes idées étoient cruelles ; mon expérience eſt affreuſe : la réflexion y met le comble. Ne voulant pas mériter votre haine, & ne pouvant eſpérer de

vous attacher à moi, je consens que vous viviez pour un autre. Le soin que vous prendrez de ma gloire, vous rendra digne de ma résolution.

Deux jours après, il partit pour ses terres sans avoir vu sa femme. Il sut si bien se rendre maître des apparences, que ses Domestiques crurent que c'étoit par tendresse qu'il évitoit ses adieux.

Madame de Sivré vit des devoirs à remplir. Le premier, étoit de se respecter. Elle n'eut qu'à suivre le penchant & l'habitude. L'amant, en apprenant le départ du mari, crut avoir acquis des droits sur la raison; il exigea des imprudences; une sage résistance lui prouva que son empire ne s'étendoit pas au-delà du cœur. Il eut le défaut de délicatesse qui fait les tyrans. « Vous pouvez me rendre » malheureuse, lui dit Madame de Si- » vré; je n'acheterai pas la tranquillité » au prix de l'honneur. M. de Sivré me » laisse à vous, n'aurez-vous aucun égard » pour lui? »

L'orgueil fit des menaces: l'amour s'en offensa; & successivement les reproches produisirent la mésintelligence. Madame de Sivré rompit la première. Rien

n'égale souvent la hauteur d'une femme qui fut foible, quand on veut l'avilir.

M. de Sivré, toujours plus amoureux que délicat, apprit cette nouvelle avec le plus grand plaisir : il s'imagina même que la reconnoissance avoit été consultée ; & que Madame de Sivré, honteuse de trahir un mari assez généreux pour la laisser à un amant, avoit voulu se rapprocher de lui, en favorisant par-là son retour auprès d'elle. L'homme est vain ; pourroit-il bien juger ?

Il avoit écrit quelques lettres à sa femme. L'excuse y enveloppoit le reproche. Il avoit à se plaindre, il avoit à réparer ; voulant se satisfaire, & craignant d'offenser, il donnoit à ses expressions la simple légèreté des nuances, & ne s'expliquoit conséquemment qu'à demi. Les réponses de Madame de Sivré offroient, de même, les ressources de l'art, & marquoient les soins de l'honnêteté : au fond, elle avoit de l'amitié pour lui ; & les reproches de son cœur donnoient à ce sentiment quelque empire.

Il écrivit pour demander si son retour ne seroit pas un sujet de chagrin pour celle dont l'absence devenoit insuppor-

table. Il reçut la réponſe qu'il auroit lui-même dictée. Dans ſa foibleſſe, il s'écria : *Elle eſt charmante ! on n'a pas une ame plus honnête !*

Il revenoit avec des eſpérances ; il trouva des ſoins : bientôt il montra des deſirs. Le parti de Madame de Sivré étoit pris. Son aveu eut toute la dignité de ſon ame. Sivré ſentit le malheur des illuſions, & le pouvoir des vertus. » Quoi ! Madame, jamais » un bien ſi cher ne me ſera rendu ? Il » faudra adorer tant de charmes, & » craindre même de les voir ? .... Je les » hais aujourd'hui, répondit-elle ; ils ne » me rappellent que ma honte ; emprun- » tez mes yeux un moment ; ces charmes » funeſtes n'auront plus de pouvoir ſur » vous.... Je ſoupçonne d'autres mo- » tifs, reprit-il ; mon premier procédé » vous eſt encore préſent ; vous voulez » en conſerver l'idée avec tout le dépit » qu'elle inſpire ; la délicateſſe eſt l'excuſe » des rigueurs, la haine en eſt la ſource. » — Non, Monſieur, le détour eſt in- » digne de moi ; je réſiſte par mépris » pour moi-même : il eſt vrai que votre » violence éteignit le ſentiment dans

» mon cœur ; j'en fis l'aveu, & cet aveu » subsiste ; mais il ne faut point d'amour » pour céder à un mari. Ma résistance n'a » que moi-même pour objet ; je cherche à » me respecter de la seule manière qui » dépende encore de moi ».

De pareils aveux sont imposans. On se sent à plaindre, & l'on n'ose murmurer. Sivré, vaincu par l'estime, se tut, & voulut se faire de l'admiration un secours contre la douleur. Mais le desir est une source éternelle de défiance, quand il est contrarié. Après avoir péniblement admiré les principes de sa femme, il commença à douter d'une sublimité dont il étoit la victime. Le progrès de ses idées ne dépendit plus de lui ; les circonstances s'unirent à la prévention pour la favoriser.

Monsieur & Madame de Sivré vivoient dans une intelligence, qui souvent faisoit le sujet des conversations. L'infidélité de la femme avoit été devinée. Dans le monde, on a l'erreur de croire qu'une infidelle ne voit plus dans un mari qu'un tyran ou qu'un sot : un pareil préjugé fait supposer qu'il est détesté. Madame de Sivré prenoit à son mari un intérêt, dont elle donnoit des marques dans toutes les

occasions. On en conclut qu'elle avoit rendu à son mari le cœur que le Chevalier lui avoit ravi pour un moment. Le Chevalier ne fut pas le dernier à le croire. Il avoit rompu par humeur; l'amour n'étoit pas éteint: il avoit des défauts; il montra des prétentions. Deux ou trois lettres furent la suite des sentimens que la jalousie venoit de ranimer en lui. On répond à un homme à qui l'on a donné le droit d'écrire; de plus, Madame de Sivré conservoit beaucoup d'amour pour lui; elle crut même que le Chevalier, toujours amoureux, méritoit d'être désabusé: elle peignit donc l'état de son cœur dans ses réponses ingénues. M. de Sivré n'étoit point aimé, disoit-elle, & ne le seroit jamais; le cœur étoit encore à son premier objet, & des sentimens trop tendres causoient des peines qu'on avouoit avec plaisir; mais puisqu'on avoit été rendue à soi-même, on avouoit aussi que l'amour trouveroit toujours la résistance qu'inspire le devoir, après la réflexion. Le Chevalier ne crut pas à des vertus dont il avoit peu d'idées; il continua d'écrire. Tant de lettres vinrent à la connoissance de M. de Sivré; il fut

qu'elles ne reſtoient pas ſans réponſe; & après avoir dévoré en ſecret ſes ſoupçons, il alloit un jour faire éclater ſa douleur, lorſque, prêt à entrer dans le cabinet de ſa femme pour ſe plaindre, il fut arrêté par la voix du Chevalier, qui avoit eu l'adreſſe d'y pénétrer. L'élévation de cette voix abhorrée, lui fit juger d'abord que ſes ſoupçons alloient être détruits. Il n'entendit rien, en effet, qui ne fût propre à lui faire admirer l'objet qu'il venoit accuſer. Le Chevalier, jaloux d'un mari, ſe permit des plaiſanteries du plus mauvais ton; Madame de Sivré, ſans offenſer l'amour, dit tout ce qu'il falloit pour faire reſpecter l'hymen. L'amant & l'époux lui durent tous deux une égale reconnoiſſance.

M. de Sivré ſe retira avec la paſſion dans le cœur. Il ne s'occupa plus que des moyens de ſéduire celle qu'il ne pouvoit attendrir. Il employa tous ceux qui charment en effet; mais la raiſon ne peut être ſéduite. Les fêtes ne furent point acceptées, & les préſens furent refuſés. Cependant l'amour avoit ſeul à ſe plaindre; l'hymen n'étoit jamais offenſé; Madame de Sivré faiſoit reſpecter ſes prin-

cipes, par le soin d'adoucir ses refus. Sivré plus amoureux de jour en jour, fit toutes les tentatives d'un amant, & n'obtint jamais que les égards qui souvent désespèrent un mari.

L'amour enfin parut faire naître une ressource pour lui. Madame de Sivré aimoit les plaisirs d'éclat. Elle avoit des talens qu'elle exerçoit dans la solitude ; le grand jour leur manquoit. Sivré sut qu'ayant assisté à un spectacle particulier, elle avoit parlé de la supériorité de sa voix sur celles qu'elle avoit entendues ; & qu'elle avoit desiré en secret un théâtre & des spectateurs. Il fait tracer le plan d'une salle, & le tableau d'une fête. Une amie fut chargée de lui présenter l'un & l'autre, avec le billet qui suit : » Les plaisirs sont à vos » ordres : prononcez, & mes vœux seront » remplis. Heureux si je puis avoir imaginé quelque chose qui vous soit plus » agréable que moi «! Madame de Sivré vit l'engagement qu'elle alloit prendre, en acceptant ; elle refusa en ces termes : » Le cœur qui m'offre des plaisirs est sûr » de ma reconnoissance ; les charmes » qu'ils pourroient m'offrir ne m'aveuglent pas sur l'impuissance de m'acquit-

» ter : & je me reproche des desirs qui me » réduisent à répéter un aveu aussi triste ».

M. de Sivré sentit que son sort étoit décidé : il ne tenta plus rien, & le chagrin s'empara de lui. Le monde lui devint odieux ; il prit, encore une fois, le parti de la retraite. Sa femme espéra que l'éloignement contribueroit à sa tranquillité ; & quoique touchée de la tristesse de ses adieux, elle les reçut sans foiblesse.

Sivré étoit à peine parti, qu'il se présenta à la Cour la plus favorable occasion pour lui. Elle étoit telle que la fortune de sa maison étoit assurée, s'il vouloit la saisir ; sa gloire même exigeoit qu'il ne la laissât pas échapper : c'étoit une de ces occasions qui décident absolument du sort & de la réputation d'un homme de qualité.

Sivré avoit toujours été un homme très-ambitieux ; sa femme ne douta pas qu'une lettre ne ranimât tous les vœux qu'il avoit formés pour son élévation, & que son retour ne fût sa réponse. Elle dépêcha un Courier ; son attente fut trompée. M. de Sivré manda que son ame n'étoit plus sensible à rien, & que les mépris de l'amour faisoient le sien pour la

fortune. Il finissoit sa lettre par la prière de n'être pas troublé dans sa stoïque résolution. Madame de Sivré, toujours raisonnable, & devenue vertueuse, sentit que sa conduite ne dépendoit plus d'elle ; elle vit la gloire de son mari comme un dépôt qui lui étoit confié ; & elle ne souffrit pas même que sa réflexion s'arrêtât sur le sacrifice qu'elle alloit faire ; à peine permit-elle à son imagination de lui offrir l'image du Chevalier, qu'elle chérissoit toujours. L'ordre avoit été donné pour des chevaux ; ils étoient déjà à sa voiture ; on vint l'en avertir, & elle alloit descendre, lorsque le Chevalier s'offrit à ses yeux, & tomba à ses genoux. » Je suis instruit de votre départ, de votre » motif, de votre résolution, lui dit-il ; » vous me causez tous les maux à la fois ; » je vous idolâtre malgré vos rigueurs ; » je suis le rival de votre mari pour la » place que vous voulez qu'il ambi- » tionne ; voyez mon sort : s'il revient, » il l'emportera sur moi, & je devinerai » aisément par quels moyens vous aurez » décidé son retour : ne m'assassinez » point ; souvenez-vous de mon amour, » de vos bontés, de vos premiers ser-

» mens. . . — Je me souviens de mon de-
» voir, lui dit-elle, en versant une larme ;
» je vous perds, & ne vous trahis point ;
» mon cœur vous accorde les regrets
» dont il est capable ; laissez-moi croire
» que vous y trouverez quelques char-
» mes ; laissez-moi mériter votre estime».
A ces mots, elle franchit les apparte-
mens : ses valets l'attendoient ; elle se
sentit soulagée : le Chevalier se retira,
elle partit. Trois jours après, son mari
étoit à Versailles. . . . On peut être plus
vertueuse que Madame de Sivré ; on ne
peut guères être plus sublime.

LETTRE VII.

MON cher Sansei, votre anecdote a
un caractère d'honnêteté dont je vous re-
mercie. Ne vous avisez pas de vous re-
procher le cadre & l'enluminure que
vous avez mis à ce joli tableau. Les sujets
simples doivent être relevés ; il faut seu-
lement leur conserver le naturel ; c'est
un art ; & vous le possédez, quoi que
vous en disiez. Envoyez-moi beaucoup
de ces choses-là ; mon embarras sera de
les payer ; mais on ne craint pas de con-
tracter des dettes avec l'amitié. Madame

de Monville, qui eſt ſi ſupérieure en tout, qu'elle ne ſauroit être jalouſe d'aucune eſpèce d'élévation, doit goûter infiniment le caractere ſublime de Madame de Sivré. Pour la tendre Marquiſe, je m'imagine (puiſqu'il faut le dire qu'elle voit avec moins d'admiration une vertu qui fait ſuppoſer plus de raiſonnement que de paſſion. Je ſuis de l'avis des deux amis. Tout à tour Madame de Sivré fait naître en moi des opinions différentes; cependant je vous avoue que toujours l'eſtime lui reſte, & même le goût qu'elle m'a d'abord inſpiré.

A Madame de Monville.

Oſerai-je dire à Madame la Comteſſe, qui a voulu mon voyage, que je ſouffre infiniment de ſon abſence? On ne peut ſans doute être mieux traité que je le ſuis ici; & un homme qui vient d'écrire de vieux monumens, ne méritoit pas de trouver des manières & des graces ſi aimables & ſi nouvelles; mais l'imagination fait les deſtinées; la mienne, flattée un moment de ce qui lui eſt offert, rétrograde bientôt vers ce qu'elle a perdu.

Je pourrois donc me plaindre de vous, quand je vous oblige, & vous prier de me laiſſer du moins le repos; mais vous m'écouteriez avec le ſang-froid terrible qui fut cent fois votre réponſe. Il faut donc travailler pour vous, & me contenter de ſentir le mérite de mon ſacrifice.

A Madame de Méran.

Oui, belle abſente, à trente lieues de vous, & je les meſure ſans mourir! mais vous eſt-il ſi difficile de penſer que je dois mon courage au plaiſir non interrompu de m'occuper de vous?.... Franchement, je viens de gronder la Comteſſe de m'avoir envoyée ici; & vous avez déjà lu mes reproches. Un Auteur charmant, devenu homme bien reſpectable, a dit:

Pouquoi chercher ſi loin la Gloire?
Le Plaiſir eſt ſi près de nous!

Je dois oppoſer cette maxime immortelle à la fantaiſie dont je me plains; mais une femme qui exprime ſes volontés, ſemble emprunter le pouvoir ſuprême; notre force nous eſt ravie par un ſeul re-

gard.... Vous êtes donc fâchée que je n'envisage pas la Province comme un tombeau : Pourquoi vouloir me faire plus malheureux que je ne suis ? pourquoi vouloir que je sois injuste ? Je puis ajouter d'ailleurs ce que vous rendez si délicieusement par votre voix aimable :

Que craignez-vous, charmante Reine ?
On n'a point d'ennemis, quand on a tant d'attraits.

Oui, la Province, les grandes Villes, sont si supérieures au tableau fantastique que l'ignorance & la fatuité en tracent tous les jours, qu'elles peuvent offrir des objets d'amusement à l'esprit le plus délicat ; mais votre crainte devient de la pusillanimité dans les circonstances où nous nous trouvons. Madame de Monville est plus tranquille que vous ; je suis assez contrariant pour vous prier de penser comme elle.

Au Chevalier de Sansei.

Vous recevrez dans très-peu de jours ce que j'ai pu réparer. Si vous sentez le prix des choses agréables que vous m'avez déjà adressées, vous devez me trou-

ver d'une inéxactitude horrible à m'acquitter. Je réponds au reproche, en attendant qu'il vienne : je ne puis rien préférer au plaisir d'entretenir trois personnes qui m'intéressent plus que l'Univers ; mais je me dois aussi à quantité de personnes qui me tourmentent obligeamment. On dispose si bien de mes heures, dans les arrangemens dont je suis l'objet, qu'un esclave est moins assujetti à ses fers : il n'y a que le cœur qui soit libre : que le plaisir de vous le dire me serve d'excuse auprès de vous ! Adieu.

LETTRE VIII.

De Madame de Monville au Comte de Derval.

QUAND on a vu l'orage & la tempête, on se familiarise avec les petits nuages qui obscurcissent la sérénité du ciel. Je vois donc, sans allarmes, la passion que la petite conserve pour vous ; je suis même assez tranquille pour vous en peindre philosophiquement les effets. D'a-

bord, c'eſt une amitié extrême pour moi, qui n'exiſte que parce que je vous intéreſſe : je vois enſuite une agitation qui ébranle la machine, lorſque vous employez dans vos lettres, de ces mots de familiarité, qui paroiſſent dictés par la raillerie. Elle conſerve tant d'amour, qu'elle en a du reſpect pour elle ; elle croit, avec raiſon, que le même reſpect lui eſt dû ; & ſa douce prétention ſe convertit en tourment, lorſqu'elle croit que vous voyez de la foibleſſe dans un excès dont elle s'honore. Vous jugez qu'elle ne me dit pas ce qu'elle penſe à cet égard ! Me confier ſes peines, ce ſeroit m'entretenir de ſon amour d'une manière trop particulière ; & elle a la délicateſſe de meſurer ce qu'elle en laiſſe paroître, à ce que je me plais moi-même à montrer du mien. Mais je ne ſerois pas mieux inſtruite quand elle s'expliqueroit mieux. J'ai l'œil fixe ſur ce cœur-là ; tout ce qui s'y paſſe m'intéreſſe trop pour m'échapper ; & je vous avoue que, ne pouvant lui reprocher d'aimer beaucoup, ni oublier ce qu'elle a fait pour moi, je ſuis contrainte de la plaindre un peu. Nous nous ſommes

fait, toutes deux, une eſpèce de loi de ne pas vous écrire en particulier. & je manque à la convention; mais c'eſt pour ſon intérêt: & je me le pardonne. Faites quelque attention au motif de ma lettre; je ne crois pas exiger un ſacrifice. Evitez auſſi de parler trop favorablement de la Province, & des Villes où vous porterez ſucceſſivement vos pas. Je juge de l'effet que cela produit ſur ſon cœur. Elle voit un inconſtant dans un homme équitable; elle en peut devenir mauſſade; & pour vous comme pour moi, ce ſeroit un être malheureux, dont il ne nous ſeroit jamais permis de rire. Adieu.

LETTRE IX.

Du Chevalier de Sanſei au Comte de Derval.

JE tranſcris des jeux de mots que vous lirez ſous le titre de *Métamorphoſe*. On riroit aujourd'hui d'un homme qui écriroit de pareilles fadaiſes: je n'en avouerai pas moins la ſorte de goût que j'ai pour elles. J'y trouve un eſprit qui n'eſt point ſans travail; & la difficulté vaincue

ſous

sous l'air de la simplicité. Nos Poëtes sont plus Philosophes, mais ils ne sont guère que cela; ils dédaigneroient même de rendre la nature, en l'imitant. Je ne sais s'il est permis à la Poésie de s'éloigner ainsi de son origine, & de prendre sur-tout cet air de mépris en s'en éloignant.

MÉTAMORPHOSE.

Ce léger éventail fut un jeune inconstant
Assez favorisé de toutes ses maîtresses;
Mais parce que son feu ne duroit qu'un instant,
Il n'en eut que du vent après mille promesses.

Tantôt il se resserre, & tantôt il s'étend;
Il use de surprise, il se sert de finesse.
Aussi-tôt que l'Amour veut le rendre content,
Il devient insensible à ses douces caresses.

Ennemi de lui-même, il détruit son travail.
Enfin cet éventé devient un éventail,
Et sa légèreté paroît toujours extrême:
Chaque Dame a sur lui son pouvoir essayé;
Mais il fait pour autrui ce qu'on fit pour lui-même;
Et paye avec du vent, comme il en fut payé.

MÉTAMORPHOSE.

L'ombre fut autrefois & si blanche & si belle ;
Que plus de mille cœurs se prirent dans ses rêts ;
Mais elle eut ce caprice, & son humeur fut telle,
Qu'elle en fit mépriser sa grace & ses attraits.

Le soleil l'aima tant, qu'il descendit exprès
Afin de lui vouer un service fidèle ;
Mais elle l'évitoit quand il venoit vers elle ;
Et quand il s'en alloit, elle couroit après.

Fâché de ne pouvoir obtenir la victoire,
Il gâta tous ses traits, la rendant toute noire ;
Et de sa passion, ce fut-là tout le fruit.

Depuis, suivant toujours l'instinct qu'elle eut dans l'ame,
Elle fuit qui la suit, elle suit qui la fuit ;
Témoignage certain qu'elle est encore femme.

MÉTAMORPHOSE.

Celle qui maintenant n'est plus qu'une chandelle,
Fut douée autrefois d'une aimable beauté :
Mais de trop de rigueur elle fit vanité,
Et parut orgueilleuse autant qu'elle étoit belle.

Elle eut tant de mépris, & sa froidure fut telle
Qu'au lieu de relâcher de sa sévérité,
D'un regard qui montroit sa fière dureté,
Elle vit les humains se consumer pour elle.

Mais l'Amour, qui de nous fait tout ce qu'il lui plaît,
De ce qu'elle étoit lors, en a fait ce qu'elle est.
Témoignant en cela sa sagesse profonde.
Il a puni le cœur qui s'étoit rebellé :
Et comme tout le monde a pour elle brûlé,
On la voit aujourd'hui brûler pour tout le monde.

LETTRE X.

De Madame de Meran au Comte de Derval.

LE devoir des conventions, & la gloire des sacrifices, s'opposent dans mon cœur à la Lettre que je vous écris; je cède à la nature en condamnant ma foiblesse. Lorsque je renonçai au droit que me donnoit sur vous l'offre de votre main, je pris le courage pour la raison; & je m'imaginai que l'amour que j'avois sou-

mis, resteroit fidèle aux loix de la victoire. Hélas ! tout est erreur dans les passions. Un mot que vous écrivez, renverse ma tête. Pouvez-vous oublier le caractère de mes sentimens, & me contraindre à vous les rappeller par la tristesse des reproches ? Que signifie ce ton de plaisanterie répandu dans toutes les Lettres où vous parlez de moi ? Suis-je devenue ridicule à vos yeux par une sensibilité qui vous fit respecter mon cœur ? Etes-vous honteux d'avoir eu pitié de mes maux ? Voulez-vous me punir de mon triomphe, ou me guérir de mon amour ? Je suis obligée de vous interroger, & peut-être rirez vous de mon inquiétude : peut-être aussi n'avez vous aucun des motifs que j'ai le malheur de vous prêter : peut-être allez-vous me confondre, en me disant que ce ton de plaisanterie que je vous reproche, n'est qu'un effet de la combinaison de vos douleurs. Instruit de celles que je veux vous cacher, & qu'on soupçonne, pénétré du sacrifice qui les cause, ne pouvant envisager mon état sans souffrir, vous n'affectez peut-être de me plaisanter, que dans l'espoir de me faire sourire ! Ah ! Derval, qu'il me

ſeroit doux de croire ce que je ſuppoſe ici, & d'avoir une offenſe à réparer! Vous connoiſſez mon cœur; il n'y aura jamais pour moi de plaiſir égal à celui de vous voir occupé de moi. Mais ce bonheur m'eſt-il réſervé? combien je ſuis loin de le croire! combien je dois craindre l'illuſion en vous prêtant des vues qui rendent nos ames rivales par leur délicateſſe! Oui, l'attention de m'égayer, quand vous ſouffrez de mes maux, ſeroit le ſoin le plus délicat; & le tort de m'y être mépriſe, entraîneroit des regrets bien doux; mais ces flatteuſes idées ne s'offrent que pour diſparoître. Le Ciel m'eſt témoin que je n'ambitionne pas le bonheur que je peins. Soumiſe à ma deſtinée, je ſouffre, ſans étonnement, & ſans murmure, de n'occuper qu'une ſeconde place dans votre cœur; il me ſuffit de n'avoir pas à me plaindre pour être contente. Voyez combien un reproche devient légitime & cruel pour moi quand vous venez me l'arracher! Ménagez mon extrême ſenſibilité; un ſeul tort peut me coûter la vie; & vous êtes capable d'en avoir de plus d'une eſpèce, ſi la

dérision fut le motif des expressions dont je me plains.... J'ai commencé par condamner la Lettre que je vous écris. Vous me verrez donc sans surprise me livrer à toutes mes préventions, & vous faire éprouver toute ma sincérité. Pourquoi me vanter la Province, quand vous savez que je compte les momens de votre absence ? Il faut être juste, sans doute ; & je suis bien incapable d'exiger que vous vous écartiez de ce principe envers des gens qui vous reçoivent bien, & en qui vous rencontrez des qualités ; mais il y a une justice qu'on rend sérieusement, & qui ne part que de la raison. Celle que vous rendez ici, paroît être le cri du cœur, le tribut du plaisir. Du plaisir ! pouvez-vous le trouver à trente lieues d'une femme qui mesure l'espace qui vous sépare d'elle, & qui gémit loin de vous ? Vous savez ce que je pense & ce que je souffre quand je ne vous vois pas ; votre légèreté naturelle autorise bien les soupçons, & vous me laissez croire que vous vous amusez ? vous excitez mon imagination à me créer des rivales ? Ah ! Derval, Derval ; il règne dans votre procédé une négligence de soins qui équivaut au re-

fus des égards. Je ne sais que penser d'un homme qui m'expose à penser mal de lui. Je desire de n'être pas contrainte de me faire enfin à moi-même tous les reproches que je vous épargne.

Billet particulier du Comte de Derval à la Comtesse de Monville.

Vous me prouvez que tout ce qui peut intéresser le cœur est de quelqu'importance. J'étois loin de vouloir blesser celui de la Marquise ; & cependant (à l'intention près) je faisois une chose atroce. Soyez convaincue de ma reconnoissance. La délicatesse de vos soins égale la pureté de mes idées Vous ne voulez pas que j'oublie ce que la Marquise a fait pour vous, & moi je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour elle. Il est bien doux d'avoir à se rappeller toute la vie, des traits aussi sublimes. Il suffiroit, pour en être très touché, d'en être le témoin : que ne doit pas me faire éprouver le bonheur d'en être l'objet ? Je vous réitère mes très-justes remercimens ; la simplicité de mes expressions est la preuve de l'émotion que

j'éprouve en réalisant votre Lettre. Je suis tenté d'imiter cet Espagnol, qui, pénétré des grandeurs de l'Etre-Suprême, & désespérant de le louer d'une manière assez sublime, décomposa l'Alphabet, & lui offrant, lui dit : *Mon Dieu, voilà toutes les lettres, formez-en l'éloge le plus digne de vous.*

Billet particulier du Comte de Derval à la Marquise de Meran.

Vous venez d'éprouver ma sensibilité de la manière la plus cruelle. Je crois que je préférerois le malheur d'avoir des torts avec vous, à celui de vous voir m'en supposer. Il seroit certainement plus facile de corriger mon cœur, que de guérir votre esprit. Me supposer des intentions aussi odieuses ? quel outrage ! quel délire ! Non, vous ne connoissez ni vos droits sur un cœur honnête, ni le plaisir que je goûte à nourrir mon respect des idées les plus tendres. Puisque le sort a voulu que je devinsse l'objet de vos préventions, vous avez bien fait de m'apprendre mon malheur. La franchise de vos reproches me prouve que

vous raisonnez encore. Oubliez nos pénibles conventions toutes les fois que vous croirez avoir à vous plaindre : gardez-vous même de vous taire jamais dans de pareilles circonstances. Où en serois-je, si, vous contraignant à dissimuler avec moi, j'apprenois trop tard les tourmens que je vous aurois involontairement causés ? Je connois la sensibilité que je crains ; & je sais que la mienne seroit mise à une épreuve qui entraîneroit la perte éternelle de mon repos. Je crois me justifier par chaque mot de ma Lettre. Relisez-la cent fois ; peignez-vous mon trouble, mon agitation, ma douleur en l'écrivant : interprétez tout ce que je vous dis ; devinez ce que je ne vous dis point ; & osez m'offenser par de nouveaux soupçons.

Billet particulier du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

Je pourrois dire qu'un sentiment prophétique me conduisoit, il y a quelques jours, lorsque je vous écrivis pour vous prier de redoubler vos soins auprès de Madame de Meran. Elle m'a écrit une

Lettre qui m'ôteroit la liberté d'être loin d'elle, si je ne comptois absolument sur vous. Si vous la pressez un peu, elle sera charmée de vous instruire; elle vous montrera aussi ma réponse; vous en serez content; mais je dois compter beaucoup plus sur ce que vous direz, que sur ce que je puis écrire. Les Lettres sont perdues lorsque la prévention commence à se former. N'épargnez rien pour rétablir le calme, & pour prévenir le retour de l'orage; ce sera me rendre à moi-même un très-grand service, car je souffre beaucoup. Je vous ai fait juger d'avance de ma situation par l'aveu de mes sentimens; ils augmentent, à chaque instant, pour cette infortunée; le trouble s'y mêle; je ne suis guères en état de me recueillir, & de vous rendre à tous les services que vous attendez de moi. La probité suffiroit pour porter toutes mes pensées vers l'objet dont j'ai à respecter les tourmens: l'amour achève de me le recommander, & mon cœur se nourrit de la tristesse d'un spectacle où je joue un rôle aussi important. Madame de Monville, par ses avis, avoit prévenu les reproches de sa rivale; elle a lu dans

ſon cœur ; elle m'en peint le déſordre ſecret, & toute la Lettre porte ſur la néceſſité de ménager une ame auſſi ſenſible. Vous ne trahirez donc point l'amitié en plaignant les peines de l'amour. Madame de Monville vous y exciteroit, ſi les confidences que je vous fais lui étoient connues. Quelle délicateſſe ! quelle ſublimité ! Croyez-vous qu'il y ait dans le monde une femme à mettre en comparaiſon avec les deux que chaque inſtant offre à notre admiration ? Je vous avoue que tant de grandeur me rend bien petit ; & je crois qu'à la fin j'éprouverai quelque honte à occuper ſi parfaitement deux êtres auſſi ſupérieurs à moi. Adieu, mon cher Sanſei ; je compte ſur l'art de perſuader que je vous connois : eſtimez-moi aſſez pour vous faire, du ſervice que vous me rendez, l'opinion que j'en ai moi-même.

Billet particulier du Chevalier de Sanſei au Comte de Derval.

J'ai rempli tous vos vœux : l'on eſt plus tranquille, & vous pouvez, ſur ma parole, reprendre le fil de vos occupations.

Rien de ce que j'ai appris ne m'a étonné. J'ai toujours envisagé l'extrême amour comme un délire : il n'en est pas moins respectable par l'objet qui le fait naître : à coup sûr, il ne vient pas du seul mouvement du cœur ; il faut que le premier feu qui s'allume soit soufflé & entretenu, pour produire un incendie ; nos soins en sont l'aliment ; nous contractons donc des devoirs toutes les fois que nous parvenons à les faire aimer : vous avez sur cela des idées si bien garanties par l'honnêteté de vos procédés, qu'il m'est permis de vous laisser soupçonner le motif de ma réflexion. J'avouerai cependant que la situation que me fait l'amitié, à cet égard, est pour moi un objet de gêne & d'inquiétude. Madame de Monville m'inspire un respect dont le continuel effet est de répandre le trouble dans mon cœur, quand je réfléchis aux services que je vous rends. Son dernier procédé envers vous est presque un objet de douleur pour moi. Je la voudrois quelquefois moins sublime : je sens que je deviens coupable envers elle, quand je contribue à établir dans le cœur de sa rivale la confiance d'un amour heu-

reux. Vous pouvez me dire qu'il réſulte un bien eſſentiel des ſervices que je me reproche ; qu'en cherchant à rendre la paix à Madame de Meran, j'épargne à Madame de Monville le ſpectacle de vos convulſions, & la connoiſſance du ſort dont elle eſt menacée : il y a peu de choſe à répondre à cela ; mais les regrets prennent la place des remords ; & je n'en vois pas moins dans Madame de Monville une femme un peu trahie, & un amour aſſez mal récompenſé. Excuſez ces réflexions, & conduiſez-vous de manière que du moins la trahiſon que nous pouvons nous reprocher, l'un & l'autre, ne devienne pas le crime de l'intention par la négligence du myſtère.

Billet particulier du Comte de Derval au Chevalier de Sanſei.

Perdez vos préjugés. Je ne connois rien de ſi innocent & de ſi noble que le rôle de conſolateur. Je ſuis quelquefois jaloux de vos avantages : ne ſouffrez jamais que l'idée de trahiſon trouble votre repos. Vous êtes loin de tromper Madame de Monville, en faiſant un

bien qu'elle feroit elle-même. Connoissant ses dispositions, c'est, pour ainsi dire, en son nom que vous agissez; vous lui assurez la gloire, & lui épargnez la contrainte. Je ne puis me tromper aux mouvemens d'un cœur pour lequel j'ai un respect aussi grand. Mon bonheur est de définir Madame de Monville. Où en serois-je, si je perdois la sécurité? Placé entre deux femmes que j'aurois à tromper tour-à-tour, je ne pourrois voir rien de plus pénible que mes devoirs, & de plus affreux que mes sacrifices. L'estime que j'ai pour la première, me donne une tranquillité proportionnée à ma reconnoissance; & de toutes les situations nécessairement opposées au bonheur, il n'y en a point où les peines soient plus adoucies par les réflexions. J'ai donc besoin que vous me secondiez auprès d'une infortunée qui peut toujours troubler ce calme incertain. Ne la perdez pas un moment de vue: si vous la voyez deux jours triste ou sérieuse, malgré l'éloquence de l'amitié, soyez assez courageux pour m'en instruire; je volerai à son secours. Tout ce que je puis faire loin d'elle, n'est plus

innocent, lorsque son intérêt exige ma présence.

Billet particulier de Madame de Meran au Comte de Derval.

J'ai lu par-tout que le sort d'une ame très-tendre est de souffrir toujours. C'est une vérité; il n'y en a pas de plus confirmée : mais on seroit bien surpris, si l'on rassembloit toutes ces ames dévouées aux tourmens, de n'en pas trouver une seule qui voulût racheter sa destinée par la perte de sa sensibilité. Quand je ne souffre pas extraordinairement, & que j'envisage cette longue suite de jours qui doivent s'écouler dans les peines, pour les considérer sans effroi, je n'ai qu'à penser au néant qui environne une ame indifférente : jugez de ma résignation, lorsqu'un soin flatteur vient égayer la perspective ! Pour une ame résolue à souffrir, une douleur nouvelle n'est pas un sujet de surprise. Un plaisir, au contraire, lui paroît un songe, une grace; l'étonnement exerce l'imagination; & mille idées charmantes naissent d'une situation qui intéresse jusqu'à

l'amour-propre. Tel eſt mon état depuis que j'ai reçu votre Lettre. Jouiſſez de votre ouvrage ; rapportez-vous toutes mes penſées : je ne penſe, en effet, que par vous. Jugez de la chaîne qui me lie ! Jugez de mes tranſports, lorſque je vous vois vous occuper de moi !.... Un mot que m'a dit la Comteſſe, m'a fait juger qu'elle vous avoit écrit en faveur de cette petite ame, qui aujourd'hui s'épanouit avec vous. Elle a rougi, lorſque je lui ai fait part de mes conjectures, & j'ai ſenti mon cœur palpiter. Quel moment ! Quel caractère que celui de cette femme ! Je ne ſais s'il eſt des traits de vertu plus touchans que celui qu'apprécie ici ma reconnoiſſance. Madame de Monville eſt ſans doute très-récompenſée de ce qu'elle a fait, par le plaiſir délicieux de ſe rendre compte d'une belle action ; mais qu'il s'en faut que je veuille me repoſer ſur ſon cœur du ſoin d'acquitter le mien ! Elle verra que ſon procédé me touche moins par les conſolations qu'il procure à l'amour, que par l'éclat qu'il donne à la vertu..... Le Chevalier eſt bien digne auſſi que je vous parle de lui.

Je l'écoute comme un Philosophe, & le goûte comme un ami. Il n'y a point de raison plus aimable que la sienne. Je vous prie de le remercier bien tendrement des obligations que je lui ai. J'ai le plaisir de croire que vous les sentez comme moi. Il vient de m'apprendre la promesse que vous faites de nous envoyer demain de quoi réfléchir sur une matière moins importante que celle que je traite dans toute cette Lettre. Je vous invite à tenir parole : oui, je suis à présent en état de réfléchir.

LETTRE XI.

Du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

Je fais partir, par provision, ce qui concerne Orléans & la Ville de Blois. Occupé à faire des courses & des recherches, j'ai peu de temps pour écrire. Vous attendrez encore quelques jours ce que j'ai à vous dire sur Chambord, Amboise, Marmoutiers, Tours, Richelieu, où j'arrivai hier au soir, & d'où je vous écris.

Soyez tous trois convaincus que je ne perdrai pas un moment ; ceux que je passe loin de vous exigent trop de sacrifices pour que je veuille les multiplier.

De toutes les Eglises d'Orléans, celle de Sainte-Croix m'a paru mériter l'attention la plus particulière. C'est, à mon avis, un des plus beaux monumens gothiques de la France, non par sa grandeur, mais par la simplicité de son ordonnance, par la légèreté de sa construction, & par les proportions observées dans sa composition totale.

J'ose le dire en passant, le genre gothique, porté à ce point de perfection, devroit être préféré, pour la structure de nos Temples, à cette multitude d'ordres & de membres d'architecture, qui nous autorisent à mettre la plupart de nos Eglises dans la classe des maisons des grands Seigneurs.

Quelle noblesse, quelle dignité, quel repos s'offre aux regards des Connoisseurs, en entrant dans l'Eglise de Sainte-Croix ! Un caractère religieux y affecte l'ame. L'admiration y devient, pour ainsi dire, contemplative, & nous porte à la

piété. De grandes hauteurs de voûte *, qui élèvent l'esprit à la Divinité; une élégance ingénieuse qui satisfait la raison; une simplicité noble qui invite au recueillement. Trouve-t on & éprouve-t-on tout cela dans nos Eglises modernes? Tant de vraies beautés, sans doute, sont les motifs qui ont déterminé à faire à ce monument un frontispice dans le genre gothique. Il fut commencé en 1736, sur les dessins de Gabriel père. Cette idée d'unité des dehors au dedans, est louable; mais elle fait regretter, malgré soi, que l'Architecte de l'Eglise ne l'ait pas été également du portail, parce que ce nouveau gothique, qui n'approche pas, à beaucoup près, de l'ancien, offre nécessairement une disparité qui nuit absolument à l'accord de l'ensemble.

Je crois devoir vous dire un mot du Cimetière de cette Cathédrale, placé en face d'une de ses portes collatérales.

Ce Cimetière, à-peu-près de forme quadrangulaire, devoit être entouré dans

* La nef de cette Eglise a trente-six pieds de largeur, & cent pieds de hauteur sous clef.

son pourtour, d'une galerie ; mais un côté seulement a été achevé ; il présente une galerie ouverte du côté du cimetière, par des arcades en ogive, qui a environ 40 toises de longueur sur 27 pieds de largeur. Son ordonnance est encore d'un beau gothique, d'un caractère simple, & de bon goût. Dans le préau de ce monument, qui sert de sépulture aux habitans, sont pratiquées des fosses profondes. On y remarque aussi des pyramides d'ossemens, entremêlées de cyprès, & des charniers provisionnels surmontés de hautes couvertures d'ardoise, qui présentent le désordre assez convenable à ce genre de monumens. Au reste, la galerie qui existe, est le seul objet qui mérite quelque attention.

Je vais à présent vous parler du nouveau Pont élevé dans cette Ville. Sa réputation suffiroit seule pour m'y engager. Mon intention n'est pas de vous en faire une description exacte. Ce seroit un assez grand travail pour un Architecte même ; mais j'en dirai assez pour satisfaire votre curiosité.

L'étendue de ce Pont est immense, & sa structure est hardie. Il y avoit une isle

qui séparoit l'ancien Pont en deux parties ; elle a été détruite, & cette entreprise a exigé d'assez grands efforts. A la tête du Pont, on a élevé des bâtimens considérables, ainsi que dans la grande rue de la Ville qui y amène ; leur symétrie & leur régularité en rendent le coup-d'œil très-agréable. Le tremblai de terres qu'il a fallu rapporter pour redresser le niveau, a encore de quoi étonner. En un mot, tout cet ouvrage est considérable, & fait époque parmi les entreprises de notre siècle. Il a été fait sur les dessins & sous la conduite de M. Hupeau, premier Ingénieur des Ponts & Chaussées.

Le Pont est composé de neuf arches, surabaissées de quatre-vingt-douze jusqu'à cent pieds d'ouverture, de quatre piles de dix-sept pieds, & de quatre de dix-huit pieds d'épaisseur, à compter de la hauteur des plus basses eaux jusqu'à celles d'où partent la naissance des arches. Sa longueur, d'une culée à l'autre, est de cent soixante-six toises quatre pieds, sur quarante-six pieds de largeur. Les trottoirs placés sur toute la longueur ont chacun huit pieds de largeur sur environ vingt-deux pouces d'épaisseur, &

les murs du parapet ſont de dix huit pouces d'épaiſſeur.

Comme votre curioſité vous eût fait aimer les voyages, vous ne ſerez pas fâchés que d'Orleans je vous conduiſe à Blois.

Grégoire de Tours, Nitard & Merula qualifient cette Ville de Capitale. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle étoit déjà conſidérable du tems de Charles le-Chauve ; & on en trouve la preuve dans ſes capitulaires. Il eſt encore certain qu'on y battoit une eſpèce de monnoie dès le ſixième ſiècle ; & que vers le huitième, pluſieurs Princes François prenoient la qualité de Comtes de Blois ; qu'ils accordèrent à cette Ville pluſieurs priviléges ; qu'enfin, les Ducs d'Orléans, & particulièrement Louis XII, y firent bâtir des édifices publics, des Egliſes, &c. *.

* Cette ville a été ſurnommée long-tems la ville des Rois. Paul Merula l'appelle la ville royale. Ronſard, en parlant de ſes amours, s'exprime ainſi ;

Ville de Blois, naiſſance de Madame,
Séjour des Rois & de ma volonté,

Le Comté de Blois contient dix ou douze Villes, près de cent Châtellenies, & six cents Paroisses. Il a environ quinze lieues de largeur, & quarante de longueur. Le ressort de ce Comté est de l'Orléanois, quant au Gouvernement & aux Finances; mais pour les monnoies, il est de celui de Touraine; &, à la réserve de quelques Paroisses qui sont des Diocèses de Tours & d'Orléans, toutes les autres sont du Diocèse de cette Ville.

Ce Comté fut réuni à la Couronne en 1660, par la mort de Gaston de France, Duc d'Orléans, Comte de Blois. Assez près de la ville, on trouve trois différentes forêts. La plus prochaine, du côté de la Beausse, s'appelle la forêt de Blois, & ne contient à présent que 5516 arpens *. Des deux autres, situées au-delà de la Loire, la première est nommée la forêt de Russie, & contient 6300 arpens. L'autre est appellée la forêt de Boulogne, & son étendue est de

* La forêt de Blois, du tems de Charles, Duc d'Orléans, Comte de Blois, père de Louis XII, contenoit huit mille arpens; mais

7759 arpens. La Loire *, la Sande, le Cher, le Beuvron, le Coſſon & la Ciſſe, arroſent le Blaiſois, le rendent commerçant, & contribuent à rendre cette Province une des plus belles de la France.

La ville de Blois eſt ſituée au milieu de ce beau pays, ſur le bord de la Loire, & bâtie, partie en plaine, partie en micôte, & partie ſur la crête d'une montagne dont le ſommet eſt élevé du ſol de la ville baſſe d'environ 62 pieds. Cette montagne eſt d'ailleurs fort eſcarpée, ce qui rend la plus grande partie des rues de la ville montueuſes, ſinueuſes, & fatiguantes, mais nettes & ſalubres. La ville eſt ſéparée en deux parties, par la Loire. Ces deux parties ſe communi-

il en fit abattre une partie pour conſtruire des maiſons à ſes Officiers & aux Bourgeois de la ville, aimant mieux, dit un Ecrivain, par un motif d'humanité aſſez rare chez les Grands, loger des hommes que des bêtes.

* Iſaac Pont appelle la Loire l'Euphrate de la France; & Mathias Guadus, le père des fleuves de ce Royaume.

quent

quent par un pont de pierre de la longueur de 142 toises sur 43 pieds de largeur. Ce pont est composé de 13 arches, & a une pente de 17 pieds dans le milieu de sa longueur, pente si inutile & si mal entendue, qu'un homme à cheval n'est pas apperçu d'une extrémité à l'autre. On remarque aussi une pyramide élevée sur la saillie de la clef de la maîtresse arche du pont, porte-à-faux qui n'a point d'exemple, & qui ne doit jamais être imité. Ce pont est accompagné, de chaque côté, d'un trottoir de 7 pieds 4 pouces de large, non compris le mur de parapet qui est de 22 pouces d'épaisseur sur 2 pieds 10 pouces de hauteur. Un pont avoit été construit anciennement, mais une crue d'eau considérable le fit écrouler en 1715, de sorte qu'en 1716 on érigea celui dont je parle, sur les dessins & sous la conduite de M. Gabriel, père, premier Architecte du Roi.

Blois est encore remarquable par ses fontaines. Leurs sources partent d'un lieu souterrain, distant d'un quart de lieue de la ville. Elles coulent dans des fentes de roche, dans un large aqueduc

qu'on croit être un ouvrage des Romains. Toutes ces eaux rassemblées ainsi, remplissent un réservoir, & sont conduites de-là dans les divers quartiers de la ville. De toutes les fontaines de Blois, on estime particulièrement celle qui est appellée la grande fontaine, par les embellissemens que Louis XII y fit faire sous son règne.

Il y a à Blois deux Collégiales, deux Abbatiales, cinq Paroisses, cinq Couvens d'hommes, deux Prieurés, & quatre Monastères de filles, non compris l'Hôtel-Dieu & l'Hôpital général.

De tous ces monumens, l'Eglise Abbatiale de Saint Laumer, quoiqu'édifice du onzième siecle, est celui qui mérite le plus d'attention. Il est composé d'assez belles masses. Au milieu de la croisée, s'élève une coupole soutenue par quatre panaches, construction ajoutée à l'ancienne architecture gothique. Le rond-point de cette Eglise est aussi terminé par un cul-de-four qui fait un bel effet, & qui s'allie très-bien avec l'ancienne bâtisse, élevée par les libéralités de Raoul, Roi de France. On doit encore remarquer les voûtes de la Sacris-

tie, & le Cloître des Religieux, érigé en 1670.

Dans l'Eglise Abbatiale de Bourgmoyen, on voit un rétable d'autel orné d'une Assomption de la Vierge, soutenue par des nuages, des Chérubins, & deux Anges d'une sculpture admirable, d'une belle expression, & d'une exécution correcte.

La paroisse de Saint Soleine, détruite en grande partie par un orage arrivé la nuit du 16 Juin 1678, & rétablie par les bienfaits de Louis XIV*, forme aujourd'hui un assez beau monument. Cette Eglise, quoique Paroissiale, est considérée d'ailleurs comme la Cathédrale de Blois; aussi est-ce attenant cet édifice qu'on a bâti le Palais Episcopal, sur les dessins de M. Gabriel père. Les jardins de ce Palais sont en terrasse, bien bâtis, & leur situation procure la

* Ce fut à la sollicitation de Madame Colbert, qui avoit été baptisée dans cette Eglise, que Louis XIV accorda les fonds nécessaires pour son rétablissement.

vue la plus intéressante qu'il soit possible de décrire.

Dans l'Eglise de Saint Honoré, on remarque un maître-autel d'une assez belle ordonnance, érigé par les soins de Robertet, Secrétaire d'Etat.

Dans l'Eglise des Jacobins *, on trouve un rétable d'autel d'un bon goût de dessin, quoique la sculpture en soit assez médiocre. On voit aussi dans un des côtés de la nef, un ordre dorique, pilastre d'une composition singulière, & quelques beaux tableaux de grands Maîtres.

Dans l'Eglise des Jésuites **, on voit une distribution assez ingénieuse, & quelques parties de détail intéressantes. Il n'en est pas de même du portail, quoique décoré avec assez de prétention. Il n'offre absolument qu'une ordonnance peu satisfaisante.

Enfin, dans les autres Eglises de la

* Les Jacobins furent établis à Blois en 1273, par Chatillon, Comte de Blois.

** Les Jésuites furent fondés à Blois en 1581; mais le portail n'a été élevé qu'en 1671, par la libéralité de Gaston d'Orléans.

ville, on trouve encore quelques parties qui peuvent intéreſſer, quelques bons tableaux de l'Ecole Françoiſe, aux Capucins, aux Urſulines, aux Carmelites, & des ornemens d'Egliſe d'aſſez bon goût.

La deſcription des anciens châteaux de Blois ne ſera guère qu'hiſtorique, ces bâtimens étant d'un genre à n'intéreſſer véritablement que par leur antiquité. A l'égard du château neuf, ordonné par Gaſton d'Orléans, & élevé ſur les deſſins de François Manſard, ſi je conſultois mon zèle, j'entrerois dans les plus petits détails; mais il eſt d'une ſi belle ordonnance, & exécuté avec tant de ſoin & de préciſion, qu'il me ſeroit impoſſible, même en diſant tout, & me ſurpaſſant moi-même, de vous en faire ſentir toutes les beautés: il faudroit d'ailleurs des deſſins; & c'eſt un travail que je n'entreprendrai pas, quoiqu'il fût le plus important.

Je vous ai déjà fait remarquer que la ville de Blois a été bâtie, partie en plaine, partie à mi-côte, & partie ſur la crête d'une montagne: c'eſt ſur cette dernière qu'eſt ſitué le château dont je parle, & dont le ſol eſt élevé du pont, bâti

sur la rivière, d'environ soixante-quatre pieds.

On communique de la ville au château par plusieurs chemins pratiqués dans le roc. De ces diverses issues, il n'y en a que deux par où les équipages puissent arriver; & elles sont si tortues & si roides, que l'entrée & la sortie présentent nécessairement de la difficulté.

Ce sont les Princes de Champagne qui, originairement, ont jetté les fondemens de l'ancien château. Dans la suite, les Seigneurs de la Maison de Châtillon firent élever sur les mêmes fondations d'autres bâtimens, qui consistoient en un corps de logis double, bâti en briques & en pierre de taille, d'un dessin très-gothique, à en juger par ce que Ducerceau nous en dit. Froissard néanmoins qui parle de tout avec éloge, rapporte, en décrivant ce vieux château, que du temps de Châtillon II, Comte de Blois, *il étoit déjà vieux, bel, grand, fort & plantureux, & des beaux du Royaume de France.* Aujourd'hui il ne reste plus rien de cet ancien édifice *. Gaston d'Or-

* Qu'une grosse tour connue sous le nom

léans acheva de le faire détruire en 1632, pour y conſtruire celui qui s'offre aujourd'hui à nos regards, & dont fut chargé François Manſard en 1635.

Les Comtes de Châtillon firent encore reconſtruire, ſelon toute apparence, ſur les fondations qu'avoient élevées les Comtes de Champagne, les deux ailes de bâtiment que Louis XII fit bâtir au midi & au levant. C'eſt ſur la porte d'entrée de cette dernière qu'on a placé la ſtatue équeſtre de ce Monarque, au-deſſus de laquelle on lit cette inſcription :

Hic ubi natus erat dextro Lodoïcus olympo,
Sumpſit honoratâ regia ſceptra manu.
Felix quæ tanti fulſit lux nuntia regis,
Gallia non alio principe digna fuit.

Fauſtus, 1498.

Ce qui prouve que ces deux ailes avoient déjà été élevées par les Comtes de Châtillon, c'eſt que Louis XII étoit

---

de *Tour des Mathématiques*, parce que, élevée d'abord pour obſerver l'ennemi, elle a ſervi depuis d'Obſervatoire.

né dans l'une des deux. Il fit détruire l'une & l'autre pour les reconstruire telles qu'on les voit à présent. D'ailleurs Jean d'Autun rapporte à ce sujet, qu'en l'an 1502, *le Roi* (parlant de Louis XII) *faisoit faire son château de Blois* tout de neuf, *tant spacieux que bien sembloit œuvre de Roi.* En sorte qu'il est vraisemblable que ces deux ailes furent rebâties vers la fin du quinzieme siècle sur les anciennes fondations, sans imaginer seulement d'en rectifier les dispositions irrégulières. Au reste, ces bâtimens sont assez bien construits, tant en briques qu'en pierres de taille; mais les ornemens en sont d'un genre gothique très-pesant, & ne présentent que des chiffres, des devises, des dauphins, des porcs-épics, des hermines, & des fleurs de lis, faisant partie du blason de Louis XII & de la Reine Anne son épouse: encore la plupart sont-ils distribués sans goût & sans symétrie, ainsi que tous les ornemens des quatorzième & quinzième siècles.

A la droite de l'entrée de ce château, Henri III, sur la fin de son règne, fit élever un pavillon, construit tout de

pierre de taille. Attenant ce pavillon est située la salle des Gardes; derrière cette salle se trouve une aile que François I fit bâtir, & dont la décoration, du côté des Jésuites, m'a paru trop compliquée, & formée de trop petites parties. On y remarque cependant deux ordres pilastres composés, distribués dans les deux étages supérieurs, mais d'un si petit diamètre, qu'ils paroissent anéantis par la masse générale: au-dessus de ces deux étages est pratiquée une galerie à jour, soutenue par de petites colonnes d'une proportion fort raccourcie. Toute cette décoration est élevée sur un soubassement en talus, fort exhaussé; plusieurs éperons servent de contreforts à ce soubassement; chacun d'eux est terminé par des encorbellemens sur lesquels s'élèvent autant de cabinets extérieurs, isolés & à pans, qui, en procurant de l'agrément au-dedans de l'édifice, ne laissent pas d'en défigurer les dehors; mais telles étoient les ressources des Architectes gothiques.

Du premier étage du château, on alloit anciennement dans les jardins par une galerie, appellée *la galerie des cerfs*; la

partie la plus considérable en fut abattue lorsque Gaston fit ériger le château neuf: on en voit encore un arrachement, & l'on y arrive par un pont de bois. Cette galerie conduisoit, à couvert, dans les jardins hauts. Dans ces jardins, Louis XII avoit fait construire un puits de 10 pieds sur 13 de diamètre, pour communiquer de l'eau à deux citernes, qui la rendoient ensuite à un bassin pratiqué dans un pavillon, que l'on appelloit le dôme, parce qu'il étoit couvert ainsi; ce pavillon avoit cinquante-deux pieds de diamètre sur neuf toises d'élévation, & avoit aussi été bâtie par Louis XII. Il contenoit, dans son intérieur, une fontaine à trois cuvettes de marbre blanc, ornées de bas-reliefs assez estimés; mais cette fontaine fut détruite par la chute du dôme en pierre de ce pavillon qui s'écroula il y a environ soixante ans, & qu'on a rétabli depuis & couvert en ardoises. Sur les murs de face de ce pavillon, on voit encore des emblêmes d'une sculpture qu'on peut estimer, à quelques égards.

Les jardins bas n'ont été long-temps séparés des jardins hauts que par un

mur en terrasse, contre lequel étoit adossé un berceau de treillage *. Mais en 1600, Henri IV y fit construire une galerie de la longueur de 97 toises, sur 21 pieds de largeur dans œuvre. Une partie tomba il y a quelques années, malgré le soin qu'avoit pris Gaston de la faire rétablir quelque tems avant sa mort **: par ce qui reste de ce monument peu solide, mais digne du grand Prince qui le fit élever, l'œil est encore étonné de son étendue.

Dans les jardins bas, on voit encore une galerie au-dessous de laquelle est pratiquée une orangerie. Cette galerie communiquoit anciennement à un jeu de paume qui a été

* On trouve la forme de ces berceaux, & la disposition du bâtiment terminé en dôme dont je viens de parler, dans les Œuvres de Ducerceau.

** Cette galerie est bâtie de pierre blanche & d'un grain assez fin. Les démolitions qui proviennent de la partie de cette galerie tombée en ruine, ont été transportées à Chambord, pour rétablir les casernes que le Maréchal de Saxe avoit fait élever.

entièrement détruit. Beaucoup d'autres parties de bâtimens sont si fort dégradées & négligées aujourd'hui, qu'elles n'excitent plus guère la curiosité.

A l'extrémité des jardins hauts, on voit l'arrachement d'une grande allée, simple, longue de 1200 toises, sur 40 pieds de largeur. Elle fut plantée pendant le séjour que la Reine de Pologne fit à Blois. Elle conduit à la forêt prochaine, & avoit été originairement plantée par Catherine de Médicis; elle contenoit alors 6000 ormes, plantés à deux rangs, au milieu desquels on se promenoit en voiture; les bords en étoient garnis de palissades d'aubépine, qui contribuoient à la rendre aussi solitaire qu'agréable.

Quoique les jardins fussent de peu d'étendue, & divisés par une galerie, ils étoient, du temps de Henri IV & de Gaston, fort ornés, & variés par des arbres étrangers, des arbustes, des fleurs, & des simples de l'espèce la plus rare. Ils contenoient des parterres, des plates-bandes à compartimens, des portiques, des treillages, des grottes, des fontaines & des pavillons; on en

apperçoit encore quelques vestiges, de même que quelques arbres étrangers, tels que le platane, le chênevert, le chêne & l'érable de Canada, l'orme de Judée, le nesprund de l'Amérique, &c.

J'ai déjà dit que la longueur de la galerie étoit de 97 toises sur 21 pieds de largeur. J'observerai ici que le sol de l'étage supérieur est de 18 pouces au-dessus de celui des jardins hauts, & que l'étage inférieur, qui servoit anciennement de serre pour contenir, l'hiver, les arbustes, est au niveau des jardins bas.

On ignore le nom de l'Architecte qui donna le dessin de ce monument, dont le genre d'architecture gothique, mêlée de semi-gothique, offre un mêlange assez bizarre. On est frappé cependant de la correction qu'on remarque dans la plus grande partie des profils, & des ornemens répandus dans la façade. Ces derniers, néanmoins, n'ont pas été tous achevés. Des pierres d'attente placées au premier étage de l'avant-corps, annoncent qu'anciennement on s'étoit proposé de placer des cariatides dans cette partie supérieure, & des têtes dans les clavaux placés sur les arcades du rez-de-chaussée.

En général, ce bâtiment eſt aſſez bien appareillé, & formé de pluſieurs pierres très-blanches & d'un grain fin, enſorte qu'on doit attribuer à la pouſſée des terres, & à celle des combles, ainſi qu'au peu d'épaiſſeur des murs, ſon état de vétuſté.

Les croiſées du premier étage de la façade, m'ont paru la partie la plus intéreſſante de cette décoration. Elles ſont d'une belle proportion, bien couronnées, leurs profils bien entendus, & leurs ornemens d'un bon ſtyle. Ce premier étage eſt ſurmonté d'un comble qui, quoique conſtruit de bois de châtaignier bien écarri, & d'un aſſemblage traité avec art, n'a pas peu contribué à charger les murs de face, & à les pouſſer au vuide. Au-deſſus de l'avant-corps, on voit un dôme d'une forme peu agréable, terminé par un lanternon, l'un & l'autre couverts d'ardoiſes, ainſi que tous les combles des arrieres-corps de cette galerie, dont les moulures, les faîtages & les poinçons ſont revêtus de plomb.

La façade du côté des jardins hauts, eſt de la même ordonnance que celle que je viens de décrire, à l'exception de

l'étalage au rez-de-chauſſée. On remarque avec étonnement ici, la trop foible épaiſſeur des murs de face ; on eſt encore ſurpris de voir que la ſerre, de plain-pied aux jardins bas, ſoit terminée par un plancher de charpente, au lieu d'être voutée en pierre. Sans doute cette précaution auroit procuré à ce monument beaucoup plus de ſolidité.

A l'extrémité de la galerie, on trouve une décoration en plâtre, d'ordonnance dorique, qui paroît avoir été appliquée après coup. Je ne vous en parlerai pas, ſon exécution aſſez correcte ayant plus droit de plaire que ſa compoſition.

Dans le fond de la coupe d'une des citernes dont j'ai déja fait mention, on trouve un eſcalier en pierre, exécuté avec beaucoup d'art & de ſolidité, par lequel on deſcend des jardins hauts. Cette citerne communique, vers le milieu de ſa hauteur, dans une voûte ſouterraine, laquelle donne entrée à la ſerre & aux jardins bas. Aujourd'hui ces citernes, ne recevant que les eaux de la pluie, peuvent à peine ſuffire pour le ſervice des jardins. D'ailleurs, étant découvertes, il eſt à craindre qu'elles ne ſe détruiſent en peu d'années.

LETTRE XII.

Du Chevalier de Sanſei au Comte de Derval.

VOus m'avez interdit les complimens ; & dans tous les cas je ſerai toujours empreſſé à vous complaire ; mais avez-vous eſpéré une docilité ſi aveugle, que je me priverois du plaiſir de reconnoître vos bienfaits ? J'ai trop bonne opinion de votre cœur, pour vous croire capable de tyranniſer le mien. Vous apprendrez certainement avec plaiſir qu'il a été fait un projet pour s'acquitter envers vous ; & qu'ayant été conſulté ſur cette noble & ſage idée, j'ai cherché à exciter l'eſprit qui cherchoit un appui dans mes conſeils. Je ne vous nomme pas Madame de Monville, parce que je penſe que ſon nom s'offre d'abord à votre imagination. Vous connoiſſez trop la ſituation ſecrette de la Marquiſe, pour la croire capable de ſonger à s'acquitter autrement qu'en ſentimens. C'eſt donc de la Comteſſe qu'il s'agit ici. Vous pouvez hardiment vous attendre à une production de ſa

part. Ce n'eſt pas un travail dans le genre de celui où vous excellez ſi fort, qu'on ne peut oſer ſe permettre de marcher ſur vos traces : mais les beaux-arts offrent plus d'une reſſource. Vous aimez la muſique & les vers ! La reconnoiſſance a cherché dans vos goûts le moyen de ſe manifeſter d'une manière plus aimable ; & un drame lyrique eſt le tribut qui vous eſt deſtiné. Les premières ſcènes (que j'ai lues) m'autoriſent à vous annoncer un ouvrage très-ingénieux. Je pourrois peut-être exiger un peu plus de force dans le nœud ; mais la main d'une femme s'y reconnoîtroit moins ; & je ſais que vous faites grand cas de ce caractère de foibleſſe qui annonce la délicateſſe des ſentimens & des penſées. Je ne ſais ſi je dois vous demander de la diſcrétion, quand moi-même je ſuis ſi indiſcret ? Vous vous conduirez, à cet égard, d'après vos propres idées. Comme il eſt ici queſtion du tribut du cœur, je m'imagine qu'on ne ſera pas abſolument fâché de vous ſavoir inſtruit d'avance du plaiſir qu'on goûte à le préparer.

J'ignore ſi l'on vous a fait part d'une aventure de théâtre qui fait ici quelque

bruit. Je ſerois fâché que l'on m'eût prévenu. Je m'imagine que cela n'eſt pas, parce qu'étonné de l'honnêteté qui règne dans cette anecdote, vous m'auriez fait part de votre ſurpriſe & de votre plaiſir. J'aurois pu vous inſtruire plutôt d'un fait digne de vous intéreſſer; il y a huit jours que je ſuis inſtruit moi-même; mais j'ai voulu vous envoyer des lettres qui le conſtatent, & ſans leſquelles la nouveauté du fait autoriſeroit à croire qu'on n'a lu qu'un Roman. J'ai puiſé la vérité dans ſa ſource, c'eſt-à dire que j'ai copié d'après les originaux. Il m'a paru que, pour donner plus d'importance à ces écrits intéreſſans, je devois les ranger ſous un titre capable de préparer votre attention. Que cette précaution ne vous inſpire aucune défiance : je ſerois déſeſpéré qu'un ſoupçon vous privât d'un plaiſir.

L'Amour généreux.

*Lucile au Comte de ****

Non, M. le Comte, vous ne réuſſirez jamais auprès de moi. Le Théâtre ne

m'a point corrompue ; il ne sauroit altérer mes principes. Je ne suis point honnête par raisonnement. N'y eût-il point de morale, point de honte attachée au vice, je serois également fidelle à ma façon de penser. C'est par caractère que je préfère l'amour à l'opulence. Vous n'avez que des richesses à m'offrir ; l'amour vous est étranger ; il vous paroîtroit trop insipide, trop uniforme. Je connois vos mœurs, & vos goûts. L'amant le plus simple me conviendroit mieux que vous. Je vous supplie de m'épargner vos démarches ; elles n'ont été déja que trop multipliées. Par égard pour vous, je me suis interrogée ; vous ne pourez m'être qu'indifférent.

La même au même.

Je conviens que mon billet étoit rempli d'humeur. Il est difficile de n'en pas montrer beaucoup à ceux qui en méprisent les justes motifs Votre idée est un tourment pour moi. Vous me faites persécuter par mes parens. Vous n'avez de l'esprit, des avantages, de l'expérience, que pour oser, que pour braver. Je ne

ſerai jamais à vous. Le plaiſir de vous le dire eſt la ſeule conſolation que me laiſſe le malheur de vous intéreſſer.

La même au même.

Vous connoiſſez aſſez peu mon ſexe pour n'avoir pas craint de me réduire au déſeſpoir ! Eh bien ! Monſieur, je ſuis vengée ; & vous recevez une leçon. J'aimois, vous avez fait le bonheur d'un rival. J'eſpère n'entendre jamais parler de vous, après cet aveu ; & duſſai-je avoir à me plaindre de celui qui a profité de mes chagrins, ſon nom me troublera toujours moins que le vôtre.

Le Comte à Lucile.

Je voudrois, chère Lucile, que vous puſſiez ne pas voir tout ce qui vous arrive, à travers le bandeau funeſte de la prévention. Vous vous êtes mis dans la tête que j'étois un être très-incompatible avec l'honnêteté ! Ma chere enfant, vous avez les yeux fort beaux, & la vue très-mauvaiſe. Je vous aſſure que mon plus grand défaut, eſt l'obſtination de vouloir

plaire à une perſonne très-digne de m'enflammer. Ce défaut a produit une génération de petits torts que votre imagination vous a groſſis. Je veux bien en rougir cependant, & vous en demander pardon. Le prix que j'attends de cet aveu ſincère, n'excède pas la juſtice que l'on doit au repentir. Daignez vous réſoudre à lire ſans prévention, une lettre raiſonnable que je vous écrirai demain; & j'oſe vous aſſurer d'avance, que vous ne ſerez plus mécontente de moi.

Le même à la même.

Depuis la perte totale des mœurs, nos idées ſont corrompues, & nos ſenſations ſont fauſſes. J'aſpire à corriger les mœurs. Vous aviez un tréſor que la vengeance a diſſipé ! Il étoit fait pour l'amour; j'y mettois un prix infini; d'autres auroient perdu leur ſentiment, en perdant leur eſpoir : je vais donner un exemple utile. Il faut que je vous développe le cœur où vous régnez; ce cœur n'étoit pas digne de vous, lorſqu'il s'eſt donné. Il ne prévoyoit point les qualités qu'il a trouvées, & la foule des devoirs

qu'elles alloient lui imposer. Ils sont tels, & j'entrevois tant de bonheur à les remplir, que je crois vous devoir un dédommagement du charme que vous avez perdu, puisque je fus la cause infortunée des mouvements qui vous portèrent à en faire le sacrifice. Comme il n'avoit point de prix à mes yeux, je ne puis vous en offrir qu'un prix bien peu proportionné à sa valeur : mais la délicatesse est votre caractère. Daignez accepter le contrat que je joins ici; il est signé par l'honneur.

Sans juger du bonheur par la fortune, je ne puis cependant me dissimuler les besoins indispensables de la vie, & la nécessité des dépenses attachées à votre état. Votre état qui doit tant à l'illusion, exige les secours de l'art; le talent souffriroit de la modération des desirs à cet égard : l'opinion est la reine du monde. Je sais que le Chevalier n'est pas riche; il est même trop vertueux pour le devenir. Souffrez que je supplée aux dons qu'il ne lui est pas possible de vous faire. Je suis loin d'avoir des vues suspectes. J'offre à l'Actrice, & non à Lucile; je donne au talent, & non à la beauté... Je crains

que le contrat que je vous envoie ne soit le prétexte d'un refus. Daignez mesurer votre condescendance à ma fortune, & votre justice à mon repentir.

*Le Chevalier de ** au Comte.*

Une lettre que vous avez écrite à Lucile, Monsieur, & dans laquelle je me trouve trop bien traité, pour un rival heureux, va m'arracher un aveu que j'envisage comme une dette. Je cherchai à plaire à Lucile, il y a quelques mois; elle étoit libre, je l'étois aussi. Son état me dispensoit de scruter bien mon cœur. Votre lettre me fait un devoir de me connoître, & la mienne va vous prouver que je me suis examiné. Mon bonheur n'est qu'une usurpation; vous paroissez, du moins, aimer Lucile beaucoup plus que je ne l'aime, & vous joignez à cet amour une générosité sans exemple. D'après cette réflexion, je me reproche, & mes plaisirs, & vos peines. Cependant un devoir me lie, puisqu'elle s'est jettée dans mes bras pour y chercher un asyle. Je vous demande, Monsieur, une franchise égale à la mienne. Votre lettre a

produit de l'effet ; on s'eſt reproché de vous avoir jugé avec trop de prévention ; mais aimez-vous aſſez pour juſtifier le préjugé qui parle à préſent pour vous ? J'attends votre réponſe ; & je vous promets de m'y fier.

Lucile au Comte.

Si votre amitié eſt ſans détour, Monſieur, je ſuis flattée de vous l'inſpirer ; & je ne me rappelle qu'avec peine la vivacité de mes premières expreſſions. L'honnêteté eſt une ſorte d'entouſiaſme, dans les perſonnes qui n'ont eu d'autre éducation que celle de la Nature. Si j'étois née dans un état plus élevé, j'aurois peut-être appris, par l'exemple & par les maximes, à adoucir cette ſévérité de jugement & de conduite que je vous ai fait éprouver ; j'aurois diſſimulé avec un grand Seigneur, dont les défauts ne m'auroient plus paru que les malheurs de ſon rang. Votre lettre qui m'a touchée, a ſervi à mon inſtruction ; j'ai conſulté des perſonnes plus corrompues que moi ; elles m'ont appris que l'uſage parloit en votre faveur. Je vous dois donc des excuſes ;

cuſes, & je vous en fais. La petite élève de la Nature, ſuppoſe que vous êtes vrai dans vos proteſtations. Par cette queſtion, elle prouve qu'elle tient encore un peu à ſon habitude. Vous ſavez, comme moi, Monſieur, qu'on ne ſe corrige pas aiſément d'un défaut que l'on prit pour une vertu!.... Je vous remercie de vos dons que je refuſe, & de vos offres que je ne puis accepter. Accoutumée à me tromper dans mes raiſonnemens, je dois être abondante en raiſons; & je pourrois vous en donner de ma réſolution: je ne veux devoir qu'à votre indulgence la liberté de m'oppoſer à des mouvemens trop généreux. J'accepte votre amitié, parce que j'en puis payer le prix; le reſte exigeroit un retour dont je ne ſuis pas capable.

Le Comte au Chevalier.

Votre lettre, Monſieur, a le caractère de votre ame. Je ſuis flatté que vous ayez lu celle que j'ai écrite. Le prix que j'en reçois, en vous liſant, ne peut que m'attacher davantage à mes maximes. Lucile vous aima, & doit vous aimer

plus tendrement aujourd'hui ; je ne lui ravirai, sous aucun prétexte, l'amant qu'elle a choisi, & qu'elle a couronné. Je devine, Monsieur, vos plus secrettes pensées. N'ayant pas pour enrichir Lucile, ces biens, que le hasard a mis dans mes mains, vous voulez les répandre sur elle, aux dépens de votre bonheur ! Rien n'est si digne de vous ; mais un bel exemple est une leçon pour moi. J'aurois saisi autrefois l'occasion offerte aujourd'hui à ma passion. Un sentiment produit une métamorphose ; daignez imiter, Monsieur, les efforts dont l'amour me rend capable. Ne pouvant lui plaire, je respecte ses vertus ; ne pouvant l'enrichir, respectez son amour : vous ferez un exemple de délicatesse, si, connoissant la pureté de mes motifs, vous l'engagez à accepter mes dons ; l'amour n'aura jamais été si sublime.

Le Chevalier au Comte.

La reconnoissance, Monsieur, ne sait pas déguiser la vérité ; je vous la dois, & je m'acquitte. J'adore Lucile. Mes paradoxes n'ont rien eu d'imposant pour

vous ! Votre pénétration vous fait autant d'honneur que votre générosité... Pour achever de vous prouver mon estime, il faudroit que je pusse me rendre à vos desirs ! Je me suis consulté long-tems avant de vous ravir le plaisir des bienfaits. Lucile ne recevra rien de vous ; j'ai contrarié mon cœur, pour résister à vos sentimens: Le combat a été long ; il est fini, & je suis décidé ; mais le regret de n'avoir pu vous complaire durera toujours.

Lucile au Comte.

Après avoir mépriſé les richeſſes propoſées par le vice, & refuſé les dons offerts par la délicateſſe, il m'eſt permis d'eſtimer un préſent, par la manière dont il eſt fait, & de céder enfin à ma deſtinée. Jouiſſez, Monſieur, de la beauté de vos ſentimens ; elle produit l'effet que vous avez dû en attendre. Mon ame a deviné le ſecret de la vôtre : votre partie avec le Chevalier... Je n'en dirai pas davantage : la nobleſſe de vos procédés m'en impoſe. Accepter, c'eſt vous entendre : me taire, c'eſt m'expliquer.

Le Chevalier au Comte.

Non, Monsieur, vous ne partirez point, ou je cours après vous. Mon cœur me dit trop tard, que l'événement de votre partie avec moi étoit prémédité. Je vous pardonne un détour si noble; mais vous apprenez que je commence à le soupçonner, & craignant la délicatesse de ma résolution, vous voulez m'éviter, & mettre un espace immense entre vous & moi! Non, Monsieur, je le répète, vous ne partirez point, ou je ferai de votre argent, qui me deviendroit odieux, un usage très-contraire au motif qui vous a conduit. Je vous prie d'être très-convaincu que je ne suis pas conséquent à demi.

Le Comte au Chevalier.

Je reste, Monsieur, & j'admire.

Billet particulier du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

C'est avec beaucoup de raison que vous vous êtes flatté de m'intéresser par votre anecdote. J'aime si fort l'honnêteté, que

je crois lire encore ce que j'ai si bien senti. Vous vous acquitez d'une manière si aimable, qu'il seroit difficile de me persuader qu'il n'y a que de l'illusion dans le plaisir que je viens de goûter. J'admire tour-à tour les deux amans de Lucile; & le procédé de tous deux me donne un sentiment encore plus tendre pour l'objet estimable dont il est la récompense. Ces lettres deviennent un monument. Dans toutes les conditions, on peut se conduire d'après les maximes que je viens d'admirer; mais reste-t-il des esprits capables de se conduire d'après des maximes?

La nouvelle que vous m'apprenez, me touche infiniment. Rien de plus flatteur pour moi que de penser au présent qu'on me prépare. Je crois la Comtesse capable d'imaginer tous les soins, & de prouver tous les talens. La Nature lui donna cette tranquillité dont l'esprit peut tirer un si grand avantage. Je jette un coup-d'œil sur la Marquise, & je la vois plus intéressante, moins brillante & moins heureuse. De toutes les qualités des femmes, la plus touchante, c'est la sensibilité. L'esprit, malgré tout son éclat, ne les

élèvera jamais qu'au second rang. Nous n'avons pas besoin de leurs écrits, & nous avons besoin de leurs sentimens. Je ne puis penser ainsi sans être plus touché de la difficulté que la Marquise, dans l'état où je la vois, trouveroit à lier deux idées sur le papier, que je ne serai flatté de la galanterie de la Comtesse, lorsqu'elle offrira à mon admiration son goût & son esprit. Je ne puis cependant vous dire combien votre nouvelle m'a pénétré. Soit reconnoissance, soit amour-propre, soit satisfaction intérieure de la savoir distraite de ses peines par une occupation agréable, j'ai joui d'avance du plaisir qui m'est réservé. Une ardeur nouvelle a la servir est le second effet qu'a produit votre généreuse indiscrétion. J'ai pris sur le champ la plume, & je vous enverrai demain le travail de six heures; offrez mon hommage sans dire mon motif. Je m'imagine qu'elle ne doit pas savoir que je suis instruit. L'impatience de satisfaire au desir flatteur qui l'anime, deviendroit une sorte de tourment: peut-être aussi la crainte de ne pas réussir pourroit elle lui faire éprouver une agitation nuisible à son projet. Elle est au-

jourd'hui dans un état de sécurité très-favorable à l'esprit ; il faut le respecter. Adieu.

LETTRE XIII.

Du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

JE vous envoie mon nouveau tribut. Pardon de vous l'avoir fait attendre. Après demain vous aurez la description de Richelieu. Aujourd'hui je parle d'objets moins intéressans, quoique dignes d'être connus.

Le château de Chambord, proprement dit, est un corps de logis de forme quadrangulaire, connu sous le nom de donjon, & dont le diamètre est de vingt-quatre toises *.

* Ce fut François I qui, en 1523, fit élever ce château, situé à trois lieues de Blois ; de l'autre côté de la Loire. Henri II le fit continuer. Mais, quoique ces deux Princes y eussent fait

Ce donjon est flanqué de quatre grosses tours, & entouré d'un bâtiment rectangulaire, dont les quatre angles sont aussi marquées par deux tours, fort en usage dans les anciens châteaux, mais dont deux, situées du côté du midi, sont beaucoup moins élevées, la plus grande partie de ces derniers bâtimens n'ayant été achevée que sous le règne de Louis XIV.

Je ne m'arrêterai point à décrire le bâtiment rectangulaire, dont une des faces aligne le donjon; non-seulement il est d'une architecture sémi-gothique bien inférieure à celle du château, mais la forme des cours qui l'environnent est désagréable à l'œil, & nuit à l'effet pyramidal de ce bâtiment. Il faut remarquer que deux faces de ce château sont entou-

---

travailler pendant trente ans, il étoit resté encore imparfait. C'est à Louis XIII & à Louis XIV que l'on doit son entière perfection. On assure que c'est le *Primatice* qui a donné les dessins de ce château, pour ce qui a été fait sous François I & Henri II; & que c'est à Serlio que nous devons ce qui a été fait depuis.

rées de fossés remplis d'eau vive, & qu'il est situé au milieu d'un parc qui a environ huit lieues de pourtour, percé de belles avenues, de grandes allées, & de routes très-considérables.

Les quatre tours du donjon ont chacune soixante pieds de diamètre. Au milieu de cet édifice, s'en elève un autre de trente pieds sur cent de hauteur, ce qui donne une forme pyramidale très-ingénieuse à ce monument. Il est couvert, partie par des terrasses, partie par des combles que termine une multitude de lanternes qui, entremêlées avec les souches des cheminées, fort ornées, & s'élevant au-dessus de ce bâtiment, annoncent un lieu d'habitation fort important, & présentent un aspect assez singulier.

Toute la décoration extérieure du château est ornée de pilastres espacés de quinze en quinze pieds, & composés de trois rangs d'étages. Ces ordres-pilastres sont couronnés chacun d'un entablement d'un travail assez recherché ; le tout construit avec beaucoup de solidité, d'une pierre très-blanche, & de bas appareil.

La distribution intérieure du château

n'est pas moins intéressante. Le grand escalier est pratiqué dans la tour placée au centre de ce bâtiment. On arrive au rez-de-chaussée par quatre salles des Gardes, de cinquante pieds de longueur & de trente de largeur; en sorte que dans les quatre massives angulaires de cet édifice, sont distribués à chaque étage, autant d'appartemens complets. Une partie de ce dessin a été imitée depuis à Marly, dont le grand sallon se trouve placé où est situé à Chambord le grand escalier. Mais ce qui mérite de plus grands éloges, c'est la disposition ingénieuse de cet escalier, à double rampe, se croisant l'une sur l'autre, & toutes deux communes à un même noyau, dont la décoration de l'extrémité supérieure fait le plus grand plaisir. On ne peut trop admirer, par exemple, la légereté de ses ordonnances, la hardiesse de son exécution, & la délicatesse de ses ornemens, perfection qui, apperçue de dessus la platte forme du château, frappe, étonne, & laisse à peine concevoir comment on a pu imaginer un dessin aussi singulier, & une fabrique aussi difficile.

Je finirai par observer que les terrasses du château sont construites avec une solidité qui ne s'est point démentie depuis le commencement du seizième siècle, par la précaution qu'on a prise de pratiquer sur les reins des voûtes, des canaux jettant par les gargouilles extérieures les eaux qui peuvent passer à travers des joints des dalles de pierre qui couvrent les terrasses, & lesquelles sont élevées d'environ un pied au dessus des canaux.

Le sol du château d'Amboise est élevé de cent quarante pieds plus que celui de la ville. Tout cet édifice est un assemblage de bâtimens gothiques construits sous François I, Louis VIII, & plusieurs de nos Rois. On arrive à ce château fortifié, par une avenue à-peu près de niveau au sol des cours & des jardins pratiqués sur le sommet de la montagne, & on descend dans la ville par deux grands escaliers d'une structure aussi étonnante qu'ingénieuse. L'un de ces escaliers, du côté des bâtimens élevés sous Louis VIII, & que j'ai descendu environ jusqu'à la moitié, a de diamètre soixante-dix-sept pieds. Sa forme extérieure est circulaire, & la

forme intérieure octogénaire. Il est composé d'une rampe en talus, par où les Princes, qui ont habité ce château pendant plusieurs siècles, descendoient en équipage dans la ville. Les voûtes d'ogive avec nervure, en sont bien faites, & la construction est solide. Vers les deux tiers de l'escalier, il y a une rupture faite du tems des guerres civiles, qui empêche qu'on ne le puisse descendre en entier. D'ailleurs on a permis, il y a quelques années, à un particulier du lieu, de boucher la croisée du noyau, & de construire un mur au commencement de la rupture supérieure, de manière que les étrangers sont privés aujourd'hui du plaisir de voir l'intérieur de cet ouvrage important.

L'autre escalier est de la même construction que celui-ci; mais il est caché à la vue, parce qu'il est occupé, ainsi que la plupart des appartemens du château, par des particuliers à qui l'on est dans l'usage d'accorder des logemens : de manière qu'à l'exception de l'escalier dont je viens de parler, & de la belle situation de cet édifice, on ne remarque guères que la chapelle, un oratoire, & un petit sé-

pulcre, objets de la piété de différens Princes qui ont habité ce château.

Dans la Chapelle, on remarque particulièrement uue architecture, qui, quoique très-ancienne, ne laisse pas de faire très grand plaisir par la légèreté des ornemens & l'élégance de la sculpture. Cette chapelle d'ailleurs, & les deux tribunes qui l'accompagnent, occupent très-peu de place. C'est au-dessus de celle ci que sont placés l'oratoire & le sépulcre, qui ne sont pás non plus sans beautés.

Une chose qui a attiré ma plus grande attention dans l'examen du château, c'est le mortier dont on s'est servi pour en bâtir les formidables murailles. Elles sont construites, en grande partie, avec des pierres d'environ quinze pouces de longueur, sur neuf à dix de hauteur. Ces pierres, assez dures cependant, sont presque toutes calcinées, salpêtrées & concavées d'environ quatre à cinq pouces de profondeur, & les joints, faits de ce mortier, ont résisté néanmoins à la voracité de l'air. Ce mortier est même devenu si dur, que manquant d'un marteau pour le briser, je n'ai jamais pu, ni avec un couteau, ni avec le bout d'une

toise, en faire éclater la moindre partie. Enfin la plus grande partie de ces murailles, sur-tout celle qui approche le plus près du sol de la ville, ne paroît, au premier coup-d'œil, qu'un grillage assez régulier; & ce n'est qu'avec une sorte d'attention que l'on voit qu'originairement la surface en étoit plane.

Voici un nouveau spectacle, & bien digne de notre attention. Au bord de la Loire, environ une lieue en-deçà de la ville de Tours, je fus frappé d'un coup-d'œil aussi extraordinaire que pittoresque. C'est une chaîne de montagnes d'une étendue considérable, d'environ cent pieds d'élévation, composée de bancs de pierre tendre, dont chaque banc a vingt-cinq à trente pouces de hauteur. Dans cette montagne presque à pic, à côté de la rivière, sont pratiquées des habitations de différente espèce, telles que des antres, des cavernes où demeurent des Vignerons & des Laboureurs, des maisons bourgeoises assez commodes, & des châteaux d'une certaine importance. Ces derniers sont même ornés de terrasses, de grands escaliers, de jar-

dins, & de toutes les commodités utiles à la vie. Etonné de ce spectacle, je desirai de voir une des demeures qu'il m'offroit. Je me fis conduire dans celle qui me paroissoit la plus intéressante. En y entrant, je fus surpris d'y trouver cinq à six pièces de plain pied à chaque étage, toutes pratiquées en peine carriere, & dont les assises servent de plancher pour séparer les chambres hautes, d'avec les basses. J'y remarquai aussi de grandes ouvertures que l'on avoit faites exprès sur le talus de la montagne, pour y construire ensuite des murs de moëllon à-plomb, après y avoir observé néanmoins des croisées d'une grandeur proportionnée aux pièces des appartemens. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart de ces pièces contiennent des cheminées, dont les tuyaux, percés au travers de la roche, montent jusqu'au-dessus du sommet de la montagne, sur lequel s'élèvent des souches en brique, qui, entremêlées avec les arbres & les vignes qui en couvrent la surface, offrent en dehors une singularité bien peu commune. J'eus cependant peine à concevoir comment les personnes qui habitent ces

maisons y peuvent respirer une air pur ; car à l'exception des pièces distribuées du côté du parement de la montagne, toutes les doubles ou semi-doubles, prises dans la profondeur de ses habitations, ne sont éclairées que par de faux jours. On est même obligé, pour rendre les secondes pièces plus saines, d'en fouiller assez avant dans la roche une troisième absolument sans lumière, pour défendre de l'humidité celles qui servent de dépendances aux premières.

Enfin dans la maison où j'entrai, je remarquai un cellier de plus de cinquante pieds de profondeur sur trente-six de largeur, & de quinze pieds de hauteur, sans aucune espèce de point-d'appui dans toute cette étendue. Cependant depuis plus de soixante ans, rien de cette singulière structure ne s'est démenti *,

* Je ne puis cependant dissimuler que l'on m'a raconté, sur les lieux, qu'il y a environ trente ans, plusieurs de ces maisons souterraines s'écroulèrent ; qu'un nombre considérable d'habitans fut enseveli sous leurs ruines ; & qu'il y a près de douze ans, dans le

malgré la charge considérable des terres qu'elle supporte.

L'Abbaye de Marmoutiers, où je me transportai ensuite, est un très-grand édifice, bien exposé, & distant de Tours d'environ une lieue, du côté de Paris. Les bâtimens des Religieux sont d'une architecture assez médiocre. Ils ont été élevés, il y a trente ans, ou à-peu-près, sur les dessins d'un Frère de cette Abbaye. Les façades extérieures sont ornées d'un grand ordre dorique, dans les entre-pilastres duquel se trouvent placés trois rangs de croisées, les unes au-dessus des autres. La partie supérieure de ces dernières ouvertures occupe l'architrave, pour s'élever jusqu'au-dessus de la corniche. Au-dessus de toute cette ordonnance est pratiqué un attique en retraite du mur de face d'environ six pieds, qui, loin de donner de la beauté à ce monu-

voisinage de la Chapelle des sept Dormans, attenant l'Eglise de Marmoutiers, plusieurs habitations de ce genre se sont encore écroulées, & plus d'un habitant y a péri.

ment, ne montre qu'un assemblage de parties mal-entendues & désagréables à l'œil.

L'intérieur de ce vaste bâtiment est plus intéressant. On trouve un dortoir assez beau, des cellules bien distribuées, une apothicairerie, un réfectoire, & une salle de conversation dans laquelle sont placés quelques bons tableaux de le Sueur. Au reste, la plus grande partie des dedans de cet édifice, n'est point achevée, & des escaliers provisionnels attendent que des fonds considérables soient amassés pour les achever. Je prévois cependant que lorsqu'ils seront finis, ils ne formeront jamais qu'un très-grand édifice, & non un monument digne d'intéresser la curiosité.

L'Eglise de ce Monastère est le seul ouvrage remarquable par son antiquité, par sa grandeur, par son élévation, & par sa solidité. Cette Eglise est précédée d'un portique ancien d'une structure hardie. Le porche, & l'orgue qu'il soutient, ont été élevés depuis quelques années, & sont d'un assez bon genre. Dans le trésor de l'Eglise il y a des ornemens d'orfévrerie d'un dessin gothique, mais

dont l'exécution ingénieuse peut les faire passer pour des chef-d'œuvres du onzième siècle.

On trouve quelques monumens dans la ville de Tours ; mais je n'ai guère remarqué dans la classe des Eglises, que celle de Saint Gatien, qui mérite quelque attention. Le vaisseau en est grand, & d'une structure qui, quoique gothique, ne laisse pas d'intéresser, en la comparant sur-tout à l'Eglise de Saint Martin, dont l'ordonnance est très-médiocre.

L'Eglise de la Visitation m'a fait aussi plaisir. C'est un ouvrage de *le Mercier*, dans lequel règne une grande correction, une symétrie louable, & une belle distribution de membres d'architecture & de sculpture.

Je ne parlerai point de plusieurs réparations qui ont été faites récemment dans les autres Eglises de la ville, comme à Saint-Saturnin, aux Jésuites, & ailleurs. Elles se ressentent presque toutes de cette frivolité, que quelques-uns de nos Architectes ont introduite dans nos demeures, & que l'insuffisance de la plupart de ceux des Provinces exagère encore dans les

édifices sacrés, ainsi que dans les bâtimens publics & particuliers.

A l'égard des bâtimens civils, dignes de quelque attention, je citerai la Bourse, élevée depuis quelques années *. Cet édifice comprend aussi la juridiction des Consuls, & est assez bien, quant à la distribution ; mais tout ce qui regarde la décoration y est très-négligé. On y trouve des futilités, de petites parties, & un goût mesquin.

Une chose remarquable encore dans la ville dont je parle, c'est la promenade du cours qui est belle, grande & bien située. C'est-là que les habitans viennent respirer l'air. Ils y forment un concours presque aussi intéressant que celui des Tuileries, principalement aux environs de la nouvelle route que l'on vient de pratiquer pour le passage en Espagne, & qui donne vis à-vis d'une principale rue de la ville. La porte ** en est fermée

* Sur les dessins de M. Meunier, Architecte de cette Province.

** Cette porte est nommée la porte de fer, & a été élevée sur les dessins de M. de Voglie, Ingénieur des Ponts & Chaussées de cette Province.

de ce côté par une grille de fer, & précédée d'une demi-lune en terrasse. Dans le voisinage, on voit un bâtiment nouvellement élevé, * servant à une manufacture de damas & de velours, façon de Genève. L'Intendance peut mériter aussi une sorte d'attention, ainsi que quelques autres édifices dont je crois inutile de vous parler.

LETTRE XIV.

Du Chevalier de Sansei au Comte de Derval.

IL faut bien de l'expérience pour décrire & juger avec cette précision d'idées, & cette sûreté de goût. Nous sommes encore loin, la Marquise & moi, de pouvoir sentir l'étendue du mérite que je loue ici; mais la Comtesse, plus heureuse que nous, a le plaisir de s'en pénétrer, & nous com-

* Ce bâtiment a été érigé sur les dessins de M. Baieux, Inspecteur général des Ponts & Chaussées.

munique ſon enthouſiaſme. Vous jugerez avec quelle impatience elle attend les couriers, & combien elle deſire d'avoir fini ſa beſogne, pour vous prouver à vous-même ce que vous valez par un tribut ſupérieur à la louange !

En attendant que vous admiriez ſon eſprit, je veux encore vous prouver mon zèle. Une petite leçon qu'une femme de votre connoiſſance vient de donner à un homme qui ſe vante d'être grand-maître, vous diſtraira un moment. En liſant cette aventure, vous penſerez à la Marquiſe, qui déteſte & mépriſe ces êtres brillans que l'impoſture décore dans ce ſiècle corrompu. Nous lui avons fait faire cette réflexion, & elle l'a juſtifiée par des imprécations contre les inconſtans. Ah ! je vous jure que cette femme ne trompera jamais.

L'aventure a un titre qui la recommande aux eſprits préoccupés comme le vôtre. C'eſt une attention du Chevalier de B** qui a recueilli toutes les lettres qui ont été écrites par les perſonnages ou les héros qui vont être offerts à vos yeux, & qui me les a remiſes pour vous. Vous direz peut-être : *Quoi ? tous les jours*

une hiſtoire nouvelle ? Il y a donc bien du mouvement dans le monde ! Oui, mon ami, beaucoup de mouvement, beaucoup de perfidie, beaucoup de fauſſe gloire, beaucoup de faux ſentimens, & de coupables plaiſirs : mais quelques êtres ſenſés corrigent les autres ; & tout n'eſt pas perdu, puiſque l'on peut encore trouver des Maîtres & des leçons.

AH ! QUE C'EST BIEN FAIT !

*Le Chevalier de Seré, à la Marquiſe de **.*

Ce que vous me dites hier au ſoir s'eſt imprimé dans mon eſprit, & je n'ai pas paſſé une nuit fort tranquille. Il faut que je me venge. Vous dites que vous ne croirez jamais que je vous aime ! Vous le croirez ; je m'en rapporte à moi ſeul. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe bien la cauſe du mal dont je me plains. Vous êtes remplie de préjugés à mon égard : mais vous avez, à coup ſûr, encore plus de beauté que de prévention, & votre miroir ſuppléera aux efforts de mon éloquence, & de mon amour même. Je commence par attaquer le principe de la

défiance. Quelques femmes m'accusent de légèreté, & vous me jugez sur leur rapport ! Votre jeunesse vous excuse ; si vous aviez un an de plus, je crois que je rirois de ce jugement. Savez-vous que le petit nombre de jolies femmes que nous distinguons, s'en offenseroit, s'il en étoit instruit ? Prétendez-vous les confondre avec la multitude, qui ne vit que pour éprouver notre caprice ? Vous devez soutenir mieux l'honneur du corps ; & je vous conseille de ne dire qu'à moi que vous avez des craintes, parce qu'on me reproche quelques infidélités. Je m'imagine que vous n'avez pas bien envisagé ces Dames qui se plaignent de moi ! Le mal vient de-là. Vous les considérerez mieux par honnêteté pour un homme qui vous aime ; & sans que je m'en mêle, je me trouverai justifié dans votre esprit. Lorsque votre préjugé sera détruit, la confiance s'établira aisément. Mon cœur me répond de la justice du vôtre. Mais soyez persuadée qu'à mes yeux, cette circonstance de ma vie aura toujours le merveilleux des plus étranges aventures. Ce seroit vous offenser que de concevoir aisément qu'il ait fallu vous tranquilliser

quilliſer ſur les ſentimens que vous faites naître.

La Marquiſe au Chevalier.

Je ſuis jeune, & me ſens néanmoins très inſtruite. J'ai vu le malheur de quelques femmes ; elles étoient jolies, elles aimoient ; leur ſort fut affreux, vous le ſavez. Vous n'êtes pas de bonne foi. Vous êtes nés tous pour nous tromper. Quelques hommes ſont vrais ; nul n'eſt fidele ; les ſots même ſont inconſtans. Mon mépris égale la ſenſibilité de mon cœur. Si j'avois une couronne, je la donnerois pour trouver un amant fidèle ; j'en donnerois deux pour échapper au malheur d'être trahie Voilà mes ſentimens. Je n'ai point de préjugés. J'ai des yeux, des oreilles, une raiſon. Je voudrois aimer, je crains de plaire. Je ſuis comme ces infortunées illuſtres, aſſervies aux bienſéances du rang, qui ne peuvent ſe permettre un ſoupir, avec beaucoup de diſpoſition à ſoupirer. Les hommes aimables obtiennent de moi des regrets qui ne m'empêchent pas de les regarder comme des monſtres. Vous à qui je vois des qualités

si séduisantes, vous risquez de m'être plus odieux que tout autre. N'insistez pas; je vous fuirois, je vous haïrois; vous verriez éclater mon courroux : il seroit juste. Vous n'êtes peut-être pas assez corrompu pour vous le dissimuler.

Le même à la même.

J'insiste, malgré vos menaces. Il n'est point en moi de croire que vous puissiez résister à l'évidence. Je conviens que vos réflexions sur le caractère général des hommes ne sont point injustes; je suis même satisfait de vous voir porter sur eux un jugement peu favorable. Je dois à leur exemple une partie de mes défauts; depuis que je vous aime, ces défauts me font rougir; je les reproche intérieurement à ceux qui me les ont donnés : les définir, comme vous faites, c'est me venger d'eux. Croyez cependant que les exceptions sont ici nécessaires. beaucoup d'hommes ne sont inconstans, que parce que beaucoup de femmes sont légères. Il y a même une sorte d'inconstance qui ne vient pas précisément de la légèreté On trouuve, à chaque pas, des

femmes, sans figure, sans mérite, qui, sûres de ne pouvoir exciter que le caprice ou la complaisance, ont la fureur de s'offrir, ou la témérité de se livrer. On profite de leur imprudence, ou l'on se rend à leur fantaisie. Bientôt on sent le poids d'un engagement, & l'on veut échapper à l'ennui de l'habitude. Ce n'est point là une infidélité. Quelques hommes n'ont rien de plus à se reprocher. Je suis de ce nombre; daignez me croire. J'ai à rougir de mes choix, & non de mes sentimens. Puisque vous me réduisez à combattre sérieusement votre prévention, j'oserai vous protester que, malgré cette apparence brillante dont la frivolité me fait un mérite, j'ai desiré cent fois, par besoin d'aimer, de rencontrer un objet digne de la tendresse de mon cœur. Je ne le demandois que sensible; le Ciel vous offrit à mes regards: faudra-t-il que tant de charmes n'aient été réunis que pour me préparer des tourmens? Le plus grand de tous est de me voir privé de votre estime. J'abhorre ces agrémens, par lesquels vous me distinguez, puisqu'ils augmentent votre défiance. Je voudrois être plus simple,

& vais le devenir. Je n'aurai point d'effort à faire ; ce que vous voyez en moi n'eſt pas la nature ; l'art ne vous déguiſera plus l'objet ſur lequel vous régnez ; & lorſque je me ſerai rendu moins indigne de vous par l'effet de ma réſolution, la raiſon vous répondra des ſentimens dont je ſuis capable.

La même au même.

J'ai ri en liſant votre lettre. Il n'y avoit que ce parti à prendre. S'offenſer de votre impoſture, ç'eût été vous faire trop d'honneur. Hier au ſoir, je cauſois avec une femme que je vois depuis trois mois, & qui m'intéreſſa dès que je la connus. Elle eſt tendre & naïve. Quelques réflexions qu'elle fit ſur l'atrocité des hommes, m'engagèrent à l'interroger ; je ſoupçonnois que la douleur avoit part à ſes réflexions. Après une courte réſiſtance, elle m'avoua qu'elle avoit été trompée par l'homme le plus faux, & que cet homme c'étoit vous. La perſonne dont je parle eſt jolie ; elle a vingt ans : elle unit les talens aux qualités ſolides. Elle n'avoit jamais aimé ; l'amour lui paroiſſoit redoutable ;

vous la séduisîtes, & vous l'abandonnâtes. Vous devez juger de l'opinion que j'ai de vous, après avoir lu votre lettre.

Le même à la même.

Ma lettre subsiste. La vôtre ne m'allarme point. J'aime mieux avoir à détruire des accusations que des préjugés. La femme qui se plaint de moi est bien hardie, ou je suis bien malheureux. L'apparence la plus imposante me fit croire que j'étois trompé. Je me plaignis; l'orgueil dédaigna de me répondre. Je quittai une femme fière que je croyois coupable. Il se peut que nous nous soyons mal entendus. Il n'en doit pas résulter un jugement aussi cruel & aussi positif que le vôtre. Je confie ceci à votre discrétion. Si votre amie me croit des torts & me regrette, rien ne peut me consoler que l'usage que j'ai fait de ma liberté en vous l'immolant.

La même au même.

Quelle audace! vous osez vous justifier aux dépens d'une infortunée à qui vous coûtez encore des larmes! Avez-

vous cru que ce ton d'assurance m'en imposeroit ? Soyez plus adroit, ou renoncez à tromper. La mal-adresse vous fera plus de tort que l'inconstance. Je n'ai point respecté le prétendu secret que vous avez confié à ma discrétion : j'ai sous les yeux la femme qui vous accuse. Poussée par le pressentiment, j'ai voulu savoir jusqu'à quel point elle étoit autorisée à se plaindre de vous. Qu'ai-je appris ? Votre légèreté se manifesta dès les premiers jours de votre victoire. Vous essayâtes de l'éclairer ; vous vîtes un aveuglement sans espoir ; vous lui présentâtes un ami dévoué à vos intérêts, & chargé de lui rendre des soins perfides. Il étoit naturel qu'elle distinguât un homme que vous chérissiez ; dès qu'elle eût laissé voir cette distinction, vous parlâtes le langage de la jalousie : vos expressions, ainsi motivées, furent autant d'injures. Elle dédaigna d'y répondre. Ce silence étoit le désespoir de l'amour ; vous parûtes la voir comme la preuve du crime. Elle n'entendit plus parler de vous. Voilà la vérité ; elle fait frémir. La nuance que vous venez d'y ajouter caractérise la noirceur de votre ame. Et vous osez m'ai-

mer ! Vous avez la témérité de croire que je puisse jamais ! .... Non, Monsieur, je souffre vos lettres, parce qu'elles me fournissent des armes contre vous ; j'y réponds, parce que chaque phrase me procure le plaisir de vous humilier. Voilà mes motifs. Ils n'ont malheureusement rien d'offensant, puisque vous les justifiez si bien ; je voudrois pouvoir vous offenser en effet.

Le même à la même.

Sans le témoignage de mon innocence, je souffrirois horriblement. Il est encore quelque chose de plus consolant dans ma situation, & j'ose vous l'apprendre. Vous vous intéressez à moi, puisque vous trouvez le plaisir de la vengeance dans la cruauté de vos expressions. Je goûte, malgré vous, celui de l'espérance, & je me hâte de me justifier. L'ami que je présentai n'étoit point un complice. L'accusation m'a fait frissonner. Votre amie lui parut ce qu'elle me paroissoit à moi-même ; il l'aima en la voyant ; & chaque jour il me disoit ou m'écrivoit les choses les plus passionnées à son sujet. Je ris pen-

dant quelque temps de cette folie : persuadé que je n'avois rien à craindre, je croyois pouvoir plaisanter. La tristesse de mon ami confirmoit ma sécurité. Quinze jours n'étoient pas expirés ; que le traître n'étoit plus triste ; il m'écoutoit même avec un plaisir moqueur, auquel je fus forcé de faire attention. Allarmé par l'apparence, je cherchai à découvrir la vérité. Je sçus qu'il y avoit des entretiens secrets, des promenades, des têtes-à-têtes prolongés dans la nuit. Ce fut alors que je me plaignis. Le nœud n'étoit pas encore assez formé, deux jours plus tard, peut-être, votre amie n'eût jamais eu contre moi les ressources dont elle abuse. Voici la copie d'un billet que mon ami m'écrivit lorsque j'eus rompu avec elle.

» J'eus quelque tort avec toi ; je ne » voulois pas en avoir je crus même » t'obliger. Ta légèreté qui m'étoit con- » nue, me fit penser, qu'en cherchant à » me rendre agréable à une femme que » tu devois ne pas aimer long-temps, » je t'épargnois une rupture ou des tour- » mens. Je commençois à me flatter d'un » succès, lorsque d'une main violente tu » renversas l'édifice que j'élevois. Tu

» t'es brouillé avec elle ; & par décence » elle a rompu avec moi. Nous y perdons » tous deux ; tu ſerois innocent & libre, » j'aurois été utile & heureux. Je com- » mence par te pardonner : il me reſte à » te définir »,

Y a-t il rien de ſi poſitif que ce billet, & puis-je vous donner une preuve plus sûre de mon innocence ? *Il commençoit à ſe flatter d'un ſuccès. J'ai renverſé l'édifice.* Ma foi, Madame, je ne ſuis qu'un écolier, s'il reſte à votre amie, ou à vous, quelque objection à me faire ! Croyez-moi, ne cherchez pas à me faire des crimes ; la reſſource des préventions eſt indigne de vous. Je vous attaque avec une franchiſe noble ; imitez mon exemple, & renfermez-vous dans le droit de m'éprouver.

La même au même.

Faudra-t-il que je commence toutes mes lettres par des exclamations humiliantes pour vous ? Quelle ſcélérateſſe ! Le billet ſur lequel vous vous appuyez eſt une impoſture. Votre ami ne l'a jamais écrit. Je connois ſon ſtyle ; votre

victime le connoît encore mieux. Une lettre qu'elle reçut de lui, eſt pour jamais gravée dans ſon cœur : ſuffira-t-elle enfin pour vous confondre ?

» Vous immolez, Madame, l'homme » le plus tendre à l'amant le plus infi» dèle. Si vous aviez pris un parti moins » prompt, j'aurois pu vous inſtruire. Je » fus chargé de vous plaire ; la jalouſie » qu'on vous a montrée n'eſt qu'un arti» fice. Je connois trop le fond de vos » ſentimens pour me permettre quelque » eſpérance. Mon unique motif eſt de » vous éclairer ».

J'ai l'original de ce billet dans mes mains. Je veux ce ſoir vous le montrer ; je n'en eſpère pas plus de vous faire rougir. Je devrois cependant l'entreprendre par humanité ; mais ne voulant pas riſquer de confirmer le prétendu intérêt que vous avez le front de me dire que je prends à vous, je vous abandonne aux conſeils de votre ame, ou à la témérité de votre conduite.

Le même à la même.

Vous ne me croirez pas ; mais je n'au-

rai jamais été si sincère. Je goûte un secret plaisir à me voir confondu. Il m'étoit affreux de vous en imposer. Dès que je croyois y avoir réussi, le remords m'arrachoit ma victoire ; dix fois j'ai voulu me déclarer coupable. Je fais enfin cet aveu terrible. Je prévois l'arrêt qui va le suivre : je n'en conserverai pas moins les sentimens dont je ne puis vous convaincre ; ils me rétabliront dans ma propre estime. Si le temps détruit les préjugés, vous pourrez me rendre un jour plus de justice. Le mériter sera une consolation, qu'il ne dépendra pas de vous de me ravir ; je sais combien je puis vous aimer. Mes erreurs furent celles de mon siècle. Dans un temps plus marqué par les mœurs, j'aurois été le plus fidèle des amans. Il y a une épidémie répandue dans l'air que nous respirons. La légèreté est d'abord une maladie de l'ame. Bientôt elle devient un devoir d'état. Les vertus ont des censeurs rigides ; les ridicules ont des récompenses assurées. On est rassûré par l'exemple, animé par la gloire ; un fourbe est donc un être conséquent... J'abhorre jusqu'aux moyens que j'emploie pour me justifier. Ces souvenirs

me rappellent tant de honteuſes aventures, que j'ai peine à ne pas me livrer au déſeſpoir. L'inſtant qui vous offrit à mes regards me retraça juſqu'aux choſes les plus effacées. Je tremblai de vous rendre hommage ; je ſentis que tout ce qui avoit fait mes plaiſirs alloit dépoſer contre moi, & que je porterois longtemps dans mon cœur un juge ſévère, plus inſtruit & plus inflexible que vous. La prédiction a eu lieu ; j'ai ſouffert depuis un mois plus que je n'ai fait ſouffrir en ma vie. Acceptez mes tourmens. J'y joins l'aveu d'un charme ſecret que j'y trouve en les rapportant à leur objet. Peut-être me pardonnerez-vous de croire qu'un pareil repentir eſt plus intéreſſant que l'innocence même.

Le même à la même.

Vous voulez donc me punir par le ſilence ! daignez du moins ne pas me ravir la douceur de vous écrire ; je ne demande aucun prix de ce qui eſt un plaiſir : je m'humilierai devant vous ; je vous dirai que je vous adore ; vous ſaurez qu'ayant connu le beſoin de m'honorer,

j'ai trouvé ma récompense dans le bonheur de réfléchir..... Dussiez vous m'accuser de vanité, je ne puis résister au penchant qui me porte à vous faire un aveu! Combien notre ame s'aggrandit, lorsque notre esprit s'éclaire! Je jouis aujourd'hui de mille plaisirs dont je n'avois point d'idée; & j'avois mille idées dont il ne résultoit pas un seul plaisir. Mon imagination, usée par le vice, est toute neuve pour l'amour. L'homme sans doute est né pour la probité; c'est à ses dépens qu'il fait des victimes. Cette réflexion que je vous dois, fixe à jamais votre destinée, si je puis un jour vous toucher. Nulle vue d'intérêt n'avilit l'hommage de ma pensée; l'espoir même de vous paroître plus estimable ne conduit pas ma plume, c'est uniquement l'effusion du cœur: je m'exprime comme je respire, par le seul mouvement de la Nature. Oui, il me devient naturel de penser bien & de vous le dire. Toute idée de récompense seroit détruite, que j'emploierois les mêmes expressions avec la même sincérité. Le bonheur est dans mon cœur depuis que je raisonne; il augmente à mesure que j'écris. Ah! si

vous pouviez me lire sans prévention, qu'il me seroit doux de penser que vous allez jouir de votre ouvrage !

La Marquise au Chevalier.

Il faut que je réponde à tant de belles choses. Vous croiriez que je boude, si je me taisois plus long-tems ; & qu'est-ce que bouder dans la circonstance où je me trouve avec vous ? c'est aimer sans vouloir le dire. Je ne suis pas touchée de vos expressions ; mais je le suis de la peine que vous vous donnez pour rassembler tant d'idées délicates en faveur d'une incrédule. Je m'imagine que vous prenez sur le temps de votre sommeil pour m'écrire des lettres si étudiées. Vos occupations infinies, dont le hasard m'instruit, justifient cette crainte. Vous passez une partie de la matinée chez une femme qui certainement ne vous prête pas son Secrétaire pour m'écrire. Avant cela, vous avez été distrait par cinq ou six jeunes têtes dont les discours peu obligeans pour mon sexe ne vous ont pas disposé à métaphysiquer avec moi ; vous passez votre après-dinée auprès d'une Actrice qui vous occupe singulièrement, par le besoin qu'elle a

d'être formée ; vous la suivez au théâtre, où vous allez observer ses progrès dans la loge d'une femme qui le souffre, en faveur de la permission que vous lui donnez de vous afficher par ses minauderies : de-là vous allez souper chez une nouvelle connoissance qui a la manie de ne pouvoir supporter qu'il reste plus d'une personne dans sa chambre, lorsque minuit est sonné ; & vous n'en sortez habituellement qu'à deux heures du matin. Ce n'est pas en rentrant chez vous que vous m'écrivez. On se couche après une journée aussi remplie. C'est vraisemblablement à votre réveil, ou peut être après quelque songe qui m'aura prêté des dispositions favorables pour vous. Quoi qu'il en soit, j'admire & votre complaisance & votre esprit. On ne peut mieux écrire des choses qu'on n'est pas dans l'habitude de penser. On diroit que vous fûtes tendre toute votre vie.

Le Chevalier à la Marquise.

Vous décrivez exactement le cercle de ma journée ; mais vous me prêtez autant de plaisir qu'il s'écoule de momens ; & je serois mieux représenté dans un tableau

où l'ennui, imprimé sur mon front, ne feroit soupçonner que beaucoup de tristesse dans mon cœur. Il y a dans ma situation quelque chose de plus particulier & de plus cruel que le malheur d'être soupçonné; c'est la nécessité d'établir moi-même vos soupçons. Le genre de vie que je mène, est fait pour révolter une imagination tendre qui ne connoît que les soins & les douces rêveries de l'amour. Il est trop vrai cependant que les distractions qui me rendent si suspecte à vos yeux, font partie des bienséances de mon état, & je dirois même, des devoirs de mon âge. Un pareil discours achève de vous indigner! c'est un ruisseau qui, dans son cours, coule avec plus de promptitude lorsqu'une pente le détermine. Vous venez à peine d'être mariée, & vous arriviez de la province, lorsque vous fûtes unie à l'homme du monde le moins capable de vous expliquer les mouvemens & les mystères de notre tourbillon. Avec beaucoup d'esprit, vous devez éprouver beaucoup d'étonnement. Vous avez pu saisir nos graces, parce qu'elles tiennent au goût; mais nos usages ont dû produire un effet tout contraire au desir de l'imi-

tation Je prendrai la liberté de vous donner quelques éclairciſſemens à cet égard ; l'amour m'oblige à vous inſtruire, & l'honnêteté vous engage à m'entendre. Je conſens d'avance que vous ſoumettiez mes raiſonnemens à l'eſprit le plus réglé du Royaume, pourvu qu'il ſoit ſans préjugé. Soye convaincue qu'il y a bien du malentendu dans la diviſion qui vous rend la femme la plus cruelle, moi l'homme le plus malheureux. Je ſuis trop touché de la ſenſibilité naturelle de votre ame, pour ne pas avouer que la mienne s'eſt quelquefois dégradée par des traits étrangers aux mœurs générales ; mais en les expiant par le repentir le plus ſincere, j'ai le droit de m'offrir à vos yeux comme un homme digne de votre eſtime. Je vous expliquerai ce qui eſt caractère chez moi, & ce qui n'eſt qu'imitation. Vous verrez qu'il ſeroit injuſte de me refuſer un ſentiment dont la Nature m'a rendu ſi capable de mériter les douceurs.

Le Chevalier à la Marquiſe.

Je ſuis réduit à ſentir que mon deſtin dépend du ſuccès de cette lettre. Si vous

la liſez avec cet eſprit de malignité que vous devez à votre prévention, je ſuis réduite au ſecours du tems, & je ne me fais aucune illuſion à cet égard. Un cœur très-ſenſible n'attendra pas des mois entiers pour ſe donner. Vous êtes entourée de gens qui vous adorent & qui méritent de plaire; je n'ai ſur eux que l'avantage d'avoir fait ſur vous, le premier, quelque impreſſion; & puiſque vous cherchez ſans ceſſe à l'effacer, elle ſera bientôt détruite; & le beſoin d'aimer y contribuera autant que les défauts qui vous engagent à la combattre. Puiſſe l'amour, dont l'intérêt m'anime aujourd'hui, vous parler pour un infortuné qui frémit en employant ſa dernière reſſource!

J'ai dit que ma conduite, un peu ſingulière, avoit un principe & une excuſe dans nos uſages. Rien de plus facile à démontrer. Les mœurs ſont corrompues; il n'y a plus d'amour, plus de commerce de cœur. Les intrigues donnent de la conſidération; il ne faut pas reſter au dernier rang; l'émulation eſt toujours un devoir. Si l'on a reçu de la Nature des avantages qui font diſtinguer, on occupe beaucoup d'eſprit; on a bientôt beaucoup d'occupa-

tions : il faut s'y livrer. On cesseroit d'être nécessaire, si l'on ne paroissoit que complaisant ; la considération seroit perdue, & toutes les routes à la fortune seroient bientôt fermées. Ebloui de l'éclat du rôle qu'on joue, on imagine quelquefois des scènes singulières, des nuances de talent, dont l'applaudissement est le but. On réussit, & l'on ose davantage. C'est ce qui a donné lieu aux aventures extraordinaires dont je me suis accusé, & dont je rougis. Il vient enfin un moment où le nuage de l'illusion se dissipe ; Il ne faut qu'un regard de la beauté pour cela ; rien n'éclaire mieux qu'un trait de lumière qui part du sein de la Nature. On sent le besoin de se livrer aux plus douces méditations ; on voudroit se concentrer dans une situation où chaque pensée entraîne un regret & produit un plaisir ; mais on est jeune encore ; la foiblesse combat la réflexion ; on n'a pas le front d'être sage dans un monde cruel envers la raison ; on est entré dans la carrière des honneurs, il faut renoncer à la gloire ; si l'on renonce à la folie, il faut s'attendre au mépris des sots & au reproche des foux. Le bonheur d'être aimé n'est pas encore garanti par

l'amour, comme un dédommagement certain; on commence à peine à aimer soi-même. On se partage entre le monde & l'objet qui vient d'en détruire tout l'enchantement. Tel est mon état depuis que je vous aime. Je crois me justifier. Ma réforme entiére tient au sort qui m'est réservé. Je vous offre le sacrifice de tout, si vous voulez l'accepter Que la réflexion décide, & que la bonne foi prononce: je vais attendre mon arrêt.

La Marquise au Chevalier.

Le tableau est fidèle; la proposition est flatteuse; l'intention est horrible. La femme chez qui vous soupez tous les soirs, est une connoissance nouvelle. Vous m'aviez déjà trompée par vos discours, quand vous l'avez connue. Elle pensoit comme moi; elle avoit les craintes qui m'ont arrêtée: vous éprouvâtes les mêmes difficultés; & la lettre que vous m'écrivez, cette lettre imposante & trompeuse, fut le moyen que vous employâtes pour détruire ses soupçons. L'original est dans mes mains, vous ne m'adressez qu'une copie.... Je m'imagine, Monsieur, qu'en

vous reprochant vos crimes, je détruis vos espérances, & je fixe vos importunités. J'ai voulu vous connoître. Vous avez des agrémens qu'on ne peut voir sans souhaiter que le cœur y réponde. Ils ne servent qu'à vous faire abhorrer après vous avoir défini.

LETTRE XV.

Du Comte de Derval au Chevalier de Sansei.

CE que vous avez prévu est arrivé. En lisant, je voyois toujours Madame de Meran dans la Marquise. Combien ne prêtois-je pas de dépit, de mépris à cette femme, ennemie des faux sermens! Combien ne la voyois je pas s'attacher à la Marquise, à mesure que son triomphe se décidoit! Cette histoire n'est que plaisante pour les esprits superficiels; elle est encore pour moi (quand j'ai cessé de lire) un écrit sérieux, un ouvrage important. Que pourra jamais m'offrir la plume d'un Ecrivain qui m'apprenne mieux à honorer une ame sensible & vraie?

Je m'arrête. Je vois que, trop occupé de Madame de Meran, je ne ſonge pas aſſez à chercher Madame de Monville dans la ſituation d'eſprit où la mettoit l'horrible fauſſeté du Chevalier de Seré. Sans doute qu'un froid ſourire indiquoit un profond mépris? C'eſt à cela que je devois penſer; c'eſt d'elle que je devois m'occuper dans mes réflexions, puiſque je ſens ſi bien le beſoin de lui rendre juſtice. Hélas! Madame de Meran vole au-devant de l'imagination qui veut ſe la peindre ſenſible.

Voici, mon cher ami, mon dernier travail. Je retournerai dans huit jours à Paris. Avec quel tranſport je vous annoncerai mon retour! avec quel plaiſir je me reverrai auprès de tout ce qui m'eſt cher? Reliſez cent fois ces lignes de ma lettre aux deux objets que je vois palpiter. Je me peins le trouble de leur cœur & l'impatience de leur deſir. Rien n'égale ni l'ardeur de mes vœux, ni la vérité de mes expreſſions.

Si vous voyez Monſieur le Maréchal, gardez-vous de lui faire part de la deſcription que je vous adreſſe: ne pouvant être auſſi content de moi, qu'il l'eſt, avec

raison, des beaux lieux que j'ai dépeints, je dois lui dérober le spectacle de ma témérité.

Le Château de Richelieu ayant été le lieu de la naissance du Cardinal de ce nom, il n'est pas étonnant que, dans la suite, ce Ministre devenu tout-puissant, se soit plu à rassembler dans cette belle maison toutes les merveilles de l'art. Indépendamment de la grandeur & de la magnificence que représente la superbe architecture, la Grèce & l'Italie semblent s'être efforcées à l'embellir. Elle est située à quatre-vingt lieues de Paris, sur les confins de la Touraine & du Poitou; & c'est sur les dessins & sous la conduite de le Mercier qu'elle a été élevée. Je me bornerai à vous donner une idée de tant de beautés. Une description fidelle exigeroit des connoissances supérieures à celles que j'ai pu acquérir.

La ville est particulièrement composée d'une grande rue, d'environ quarante pieds de largeur, sur trois cents toises de longueur. Les bâtimens qui la décorent sont uniformes, & partagés de chaque côté par quatorze pavillons, au

rez-de-chaussée desquels sont pratiquées des arcades ; les unes servant alternativement de portes cochères, les autres de boutiques pour les Marchands de la ville. A chaque extrémité de cette grande rue, on trouve une place quarrée, d'environ quarante-cinq toises de diamètre, & flanquée de pavillons dans ses angles. Dans l'une de ces places, du côté du château, est érigée une fontaine de marbre d'assez bon goût, & une Eglise paroissiale, également du dessin de le Mercier. Cette Eglise est, à peu près, dans le genre & de la grandeur de celle de l'Oratoire à Paris. bâtie par le même Architecte. Son ordonnance est simple & noble; elle est bien distribuée; son frontispice est intéressant, ses profils excellens, & sa décoration intérieure, du meilleur genre.

La Ville est entourée de fossés de douze toises de largeur, en pierres dures, & remplis d'eau courante. Elle est fermée de deux portes d'un genre d'architecture rustique Celle du côté du château n'en est distante que de deux cents toises, & est placée en face d'une grande allée qui s'alligne avec la rue de la ville.

Pour

Pour vous intéresser davantage à la disposition du château, à ses dépendances & à ses promenades, je prendrai l'idée que je veux vous en donner dans l'état actuel des uns & des autres; le tout ayant été perfectionné, il y a environ trente ans, par les ordres de M. le Maréchal de Richelieu, sur les dessins & sous la conduite de M. Chevotel, Architecte du Roi *.

On arrive au château par trois avenues, en face desquelles est pratiquée une demi-lune fermée de murs, & flanquée de quatre pavillons régulièrement disposés. Cette demi-lune qui symétrise avec une allée d'arbres circulaire, donne à cette principale entrée une forme agréable, qui annonce la grandeur & les beautés du lieu où elle conduit. On arrive dans une grande avant-cour quarrée de cinquante-huit toises de diamètre. Cette avant-cour est séparée de la cour princi-

* C'est à cet homme de mérite que je dois le plan que je trace ici. N'ayant pu lever sur les lieux que quelques parties principales, il a bien voulu depuis m'accorder son secours.

pale par une baluſtrade à hauteur d'appui. Les parties latérales de l'avant-cour ſont formées par des murs de clôture, ornés de chaînes de pierre dure, chargées de boſſages, & ſurmontées de boules élevées chacune ſur un piedouche, genre d'ordonnance affecté aux murs de la demi-lune, ce qui procure une ſymétrie convenable à tous ces vaſtes dehors. Derrière les murs latéraux de cette avant-cour ſont placées, de chaque côté, des baſſe-cours avec de grands bâtimens en aile, les uns deſtinés pour les cuiſines, les autres pour les beſtiaux.

De l'avant-cour on paſſe dans la cour principale, qui a quarante-trois toiſes de largeur ſur quatre-vingt-trois de longueur, y compris la largeur du foſſé qui entoure le château. Aux deux côtés de cette dernière cour ſont élevées deux grandes ailes de bâtiment, chacune de cinquante ſept toiſes de longueur. Ces ailes ſont compoſées d'un grand avant-corps terminé en dôme, de deux arrière-corps, & de deux pavillons, le tout d'une ordonnance qui annonce l'importance du château, auquel ces premiers bâtimens ſervent d'avant-ſcène. A l'extrémité de

ces grandes ailes, on trouve, à droite & à gauche, une porte, qui, en fermant cette avant-cour, sert d'entrée au parc. Ces deux portes sont d'une architecture semi-gothique, la partie supérieure étant formée par un sommier à pans; mais ce couronnement y est si heureusement appliqué, que leur coup d'œil excite en même temps le plaisir & l'attention. Le fossé qui entoure le château forme un quarté de cent cinquante toises de diamètre, au milieu duquel se trouve placée une cour d'honneur de cinquante-cinq toises de largeur sur soixante de longueur. Cette cour est entourée de trois corps de bâtiment, & d'un mur orné d'un frontispice, qui donne entrée au château proprement dit, & dont je vous parlerai après vous avoir donné une idée du parc & des jardins.

Les jardins contiennent ensemble mille six cens quarante-cinq arpens clos de murs. Le bois est percé par de grandes routes. Les jardins sont ornés de canaux, de pièces d'eau, de bosquets, de grandes & belles allées, de salles de verdure, de parterres à l'Angloise, de vertugadins, & de tapis verds.

Ces jardins étant plantés dans une

plaine, & le sol en étant à-peu-près de niveau, on n'y découvre aucune vue intéressante. Mais la prodigieuse quantité de figures antiques dont ils étoient ornés du temps du Cardinal de Richelieu *, deux grottes qu'on y a admirées long-temps **, & plusieurs autres travaux, tributs précieux de l'art, suffisoient à la curiosité la plus avide, & faisoient oublier qu'une situation plus avantageuse auroit été nécessaire à des promenades

* Presque toutes ces figures sont dispersées aujourd'hui. On en a placé quelques-unes dans les jardins de M. le Maréchal, à Paris; d'autres ont été transportées en différentes maisons de plaisance; d'autres enfin ont péri par l'injure du temps & par le défaut d'entretien.

** L'intérieur de ces grottes est, en partie, ruiné; on n'en voit plus que la bâtisse extérieure. L'une sert à contenir les orangers en hiver; l'autre est devenue une serre pour le Jardinier. Sous cette dernière, sont pratiquées des caves, n'y en ayant aucune dans les bâtimens du château.

aussi vastes, & à une maison d'une aussi grande étendue.

Je dois vous faire observer que les anciennes distributions des bosquets, & de la plus grande partie des allées, différoient beaucoup de celles d'aujourd'hui; & que ce que M. le Maréchal y a fait faire sur les dessins de M. Chevotel, les rend beaucoup plus agréables.

Le château * est composé de trois corps de bâtiment simples, savoir d'un principal corps de logis, & de deux ailes. Les pavillons de ces dernières, du côté de l'entrée, sont liés par un mur revêtu de membres d'architecture, au milieu duquel s'élève un frontispice, tel à-peu-près que celui que l'on voit au palais du Luxembourg du côté de la rue de Tournon.

* Ce château n'a pas été fait à neuf par le Mercier. On a voulu, comme dans d'autres occasions importantes, ménager d'anciens murs de face & de refond : d'où il est résulté des irrégularités & des alignemens, dont le défaut a exigé beaucoup d'art dans le Mercier, pour être masqué.

En parlant des jardins, je vous ai fait juger de la disposition de tous les bâtimens dépendans du château. Je dois ajouter que ces dépendances, par leur ordonnance, leur étendue, & leur symétrie, annoncent la plus grande beauté, parce qu'elles font partie du coup d'œil général *, & qu'elles sont assorties par leur décoration à l'ordonnance extérieure du principal corps de logis. Le frontispice placé à l'entrée de la cour d'honneur, est composé de deux ordres, l'un ïonique, l'autre dorique. Cette espèce d'arc de triomphe est terminé par un dôme de pierre surmonté d'une renommée en bronze. Au dessus du premier entablement sont placées deux pyramides de marbre blanc; & au dessus, dans deux niches, une Vénus & un Apollon antiques, de marbre de la même couleur. Le mur de clôture qui accompagne ce frontispice, est orné de niches quarrées, & surmonté d'une corniche continue, soutenant un

* Il est bon d'observer que toutes ces dépendances sont entiérement finies & habitées, particularité que l'on trouve rarement, comme vous savez, dans les grands édifices.

balcon de fer. Ce balcon sert à communiquer, à découvert, au premier étage des deux ailes de bâtiment, placées à la droite & à la gauche de cet édifice.

Le frontispice dont je viens de parler, vu du côté de la cour, offre une ordonnance pareille à celle que l'on voit du côté de l'entrée, avec cette seule différence qu'à la place de deux pyramides, on voit deux colonnes rostrales de marbre blanc. Aux deux extrémités de cette même façade, du côté de l'avant-cour, on trouve deux pavillons à trois rangs d'étages, terminés chacun par un dôme couronné par une lanterne d'un très-bon goût.

En entrant dans la cour d'honneur, on apperçoit en face le principal corps de logis, dans le milieu duquel est placé le grand escalier. L'ordonnance de ce bâtiment, composé de deux étages, est dans le goût des édifices anciens, c'est-à-dire, qu'il offre peu d'ouvertures de croisée, & au contraire, des trumeaux d'une largeur très-considérable; mais les figures qui occupent les niches de ces trumeaux, rachètent, d'une manière intéressante, ce caractère de pesanteur.

Le comble qui termine l'avant-corps du milieu, eſt auſſi terminé par un dôme qui couronne une lanterne, figurant avantageuſement avec ceux des pavillons qui ſont du côté de l'entrée.

Les deux ailes en retour, du côté de la cour, ſont traitées dans le même goût que les deux arrière-corps de la façade principale. De grands trumeaux, au premier étage, ornés de niches & de figures, & au rez-de-chauſſée, des médailles concavées contenant chacune un buſte, le tout de marbre antique, décorent ces façades.

Celle du côté du jardin eſt traitée dans le même goût que la façade précédente, à peu de choſe près; mais les petits pavillons qui flanquent l'avant corps & ceux qui ſont placés aux extrêmités, rendent ſa décoration moins agréable.

Dans tout l'extérieur de cet édifice, on compte près de cent figures antiques de marbre blanc, dont la plupart ſont bien conſervées. D'autres ſont reſtaurées avec beaucoup de ſoin. On y voit auſſi à-peu-près le même nombre de buſtes de la plus grande antiquité, ſans parler des ornemens de ſculpture dont l'enſemble forme un coup-d'œil digne de la

plus véritable admiration, que le génie du Cardinal de Richelieu partage avec les Artiſtes qui y furent employés.

Le grand eſcalier (à deux rampes) eſt d'une aſſez belle ordonnance, & ſitué dans le milieu du principal corps de logis, placé entre cour & jardin. Pluſieurs autres eſcaliers, de moyenne grandeur, conduiſent auſſi aux appartemens du premier étage, les ſeuls qui méritent véritablement d'être viſités dans ce château. On y remarque, entr'autres, une grande galerie de trente-cinq toiſes de longueur ſur cinq de largeur, mais qui, n'ayant que vingt-cinq pieds de hauteur, paroît un peu baſſe; à ce défaut près, on ne peut trop la louer. Repréſentez-vous une décoration compoſée d'une belle architecture, d'une ſculpture admirable, & de peinture de la plus grande beauté, mariées enſemble avec le ſtuc, le marbre, l'or mat & bruni*: repréſentez-vous en-

* On a de la peine à concevoir comment cet or mat & bruni en feuilles a pu ſe conſerver ſi beau, depuis qu'il a été employé. Il ſemble n'avoir été mis en œuvre que depuis

core le plafond, composé de beaux compartimens entremêlés de tableaux *, de camaïeux, rehaussés d'or ; & vous jouirez d'un des plus beaux ouvrages que l'art ait produits dans le tems où cette galerie ait été formée.

A l'entrée des extrémités de cette belle pièce, on a pratiqué, depuis une trentaine d'années, un sallon ovale, pour procurer quelques commodités de plus à l'appartement de M. le Maréchal, anciennement celui de Son Eminence,

---

six mois ; rien ne s'est écaillé, ni dégradé. Il est d'ailleurs appliqué avec tant d'art, & disposé si heureusement, que, malgré la prodigieuse quantité qu'on en a mis, on n'y apperçoit aucune confusion. C'est certainement un chef d'œuvre que la dorure de cette galerie, ainsi que toute celle qui est distribuée dans le château.

* Les principaux tableaux de ce plafond représentent des sujets puisés dans l'Histoire Grecque & Romaine, comparés avec les actions éclatantes qui ont honoré la nation pendant le ministère du Cardinal.

où l'on a fait aussi quelques décorations à la moderne, sur les dessins de MM. de la Guipiere & de la Rue. A l'autre extrémité, du côté de l'entrée, on trouve un vrai sallon d'une grande beauté, & dans la décoration duquel sont contenus des tableaux représentant des sujets tirés de l'Histoire Sacrée. Pour prévenir la surprise que ce choix pourroit vous causer, je dois vous dire que ce sallon, dans son origine, étoit la partie supérieure de la Chapelle du château, qui actuellement est reduite à la hauteur de l'étage du rez de chaussée.

Tous les appartemens du premier étage répondent à la magnificence de la galerie. Toutes les pièces sont revêtues de lambris & de stuc, enrichies de trophées, de bustes antiques, d'urnes, de sirénes & de coquilles, allégories qui font allusion à l'Amirauté. Elles sont aussi parées de meubles de prix de toutes les saisons, & de tableaux peints par Claude le Lorrains, le Titien, Vandik, Rubens, le Caravage & autres grands Peintres. Ils y ont représenté les triomphes d'Hercule, les travaux d'Ulysse, la famille des Médicis, les hommes il-

lustres, &c., tous morceaux précieux, dont les allégories, les symboles & les attributs correspondent à l'usage des pièces & au style de l'architecture qui y préside. Je suis forcé de convenir cependant qu'il règne dans toutes ces décorations intérieures un certain caractère de pesanteur, qu'il seroit dangereux d'imiter, pesanteur, au reste, que je ne trouve peut-être telle, que par l'habitude de l'élégance, qu'un excès contraire a introduit, depuis quarante ans, dans la décoration de nos appartemens.

LETTRE XVI.

De Madame de Monville au Comte de Derval.

Vous mettez le comble à vos bienfaits en nous annonçant votre retour; en exprimant ma joie, je ne me crois point quitte envers vous. Je me hâte de vous adresser ce que je me suis hâtée de finir. Il n'y a point de talent dans ce petit ouvrage; je n'en estime que l'idée. J'ai été inspirée par la raison, non par l'esprit.

Je me disois depuis long-temps qu'on pourroit enrichir le théatre des Italiens d'un troisième genre d'Opéra-comique, plus noble que le bouffon, & plus agréable que le sérieux. J'ornois ce genre de tout ce qui pouvoit lui donner de l'intérêt & de l'utilité. Je voulois qu'il servît de prétexte à la réunion de plusieurs arts, en conservant cependant le caractère de simplicité qu'un théatre du second ordre exige nécessairement. Enfin je me plaisois à penser que l'Opéra-comique pouvoit être un diminutif du grand Opéra. Cette idée toujours renaissante prit un si grand empire sur moi, qu'elle interrompit plus d'une fois mon sommeil; je vis qu'il falloit céder à l'imagination; je pris la plume; & je fis, non un drame, mais un essai. Le sentiment veut que je vous le confie; je ne puis m'en défendre. Mais je suis en droit de vous interdire la louange lorsque vous aurez lu: je ne veux pas être trompée.

ACTEURS.

LINDOR.

ANNETTE.

COLIN.

Perſonnages chantans & danſans.

LA SÉDUCTION,

DRAME LYRI-COMIQUE,

EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIN *chante.*

QUAND d'un objet on eſt épris,
On ſouffre de la moindre choſe ;
Triſtes ſoupçons, cruels ſoucis,
Jamais l'eſprit ne ſe repoſe.
D'Annette j'ai reçu la foi ;
Je crus que j'étois tout pour elle ;
Mais je vois, hélas ! malgré moi,
Qu'elle me devient infidelle.
Quand d'un objet, &c.

J'ai craint de me plaindre, & j'eus tort ;
Le ſilence eſt l'art de la ville.
Si mon Annette m'aime encor,
Je ſerois à préſent tranquille.

C'en est trop ; désormais je me gênerai moins ;
Je tâcherai de la voir sans témoins ;
Et plein d'amour autant que de tristesse,
Je lui dirai..... Mais près d'elle on s'empresse ;
Ce beau Monsieur la poursuit en tous lieux.
Je ne peux plus lui parler que des yeux.....

(*Annette paroît.*)

La voici ! profitons d'un moment favorable !

SCÈNE II.

ANNETTE, COLIN.

ANNETTE, *toujours d'un ton, & d'un air coquet.*

Que fais-tu seul ! toujours faudra-t-il te chercher !

COLIN.

Tu dois trouver ce soin insupportable !
Il finira. Je vais pour jamais me cacher.

ANNETTE.

Pourquoi ?

COLIN.

Pourquoi ! je te trouve adorable.
Lindor, cet ennemi du plus tendre lien,

Par ſon empreſſement n'a pas l'art de te plaire?
Et ſon importun entretien
Doit me paroître ſans myſtère?

ANNETTE.

Je devrois me fâcher; je vais te dire tout.
Je t'aime tendrement; pour toi ſeul j'ai du goût;
Mais je veux me former. Lindor eſt de la ville;
C'eſt un Monſieur inſtruit; très-complaiſant, ſur-tout;
Et ſon eſprit, au mien eſt très-utile.

(*Elle chante.*)

Quoique l'on ait certains attraits,
Eſt-on au gré de ſes ſouhaits?
Toujours on fait de nouveaux vœux;
Et l'on deſire
De pouvoir dire,
Je ſuis au mieux.

COLIN.

Oui, l'on veut être au mieux, pour faire la coquette,
Pour pouvoir plaire à tous les yeux,
Pour tourmenter un malheureux;
Voilà l'eſpoir d'une ame bien honnête!

ANNETTE, *sur le même air.*

Je suis contente de ton cœur,
Et je lui dois tout mon bonheur :
Mais je me dis, malgré tes feux,
Si comme Lise
J'étois apprise,
Je plairois mieux.

COLIN.

Le beau talent que celui d'une ingrate,
Qui chaque jour désole son Berger,
Et qui pour peu qu'un étranger la flatte,
Par un regard promet de s'engager !
Je te croyois l'ame plus délicate.

ANNETTE, *sur le même air.*

Ce beau Monsieur qui te déplaît
Est le maître le plus parfait ;
Et depuis l'instant précieux
Que je l'écoute,
Je vaux, sans doute,
Mille fois mieux.

COLIN.

Quand on a son expérience,
On a peu de sincérité.

Un maître de la ville égare l'innocence ;
Tout l'art d'une Bergère eſt la ſimplicité.

ANNETTE.

Ce n'eſt pas ainſi que je penſe ;
Tout bas mon cœur te contredit.
Non, l'agrément ne fait pas l'inconſtance ;
Sans corrompre ſon cœur, on forme ſon eſprit.

Air.

Quand le ſoir je me promène,
Entre mon mouton & toi,
Malgré le goût qui m'entraîne
Vers des lieux nouveaux pour moi,
Ne ſuis-je pas la première
A te dire tendrement,
Retournons vers la bruyère
Qui reçut notre ſerment ?

COLIN.

Je conviens qu'elle t'eſt chère
Plus que tous les autres lieux ;
Mais les bois & la fougère
Ont des charmes pour tes yeux.
Mon ame eſt bien plus conſtante ;
L'univers n'eſt rien pour moi,
Sans la bruyère charmante
Où je te donnai ma foi.

ANNETTE.

Si de quelque fleur nouvelle
L'éclat vient à me saisir,
Mes vœux me portent vers elle;
Je m'empresse à la cueillir;
Mais bientôt je la rejette,
Malgré sa vive couleur,
Pour prendre la violette,
Dont tu préfères l'odeur.

Pourquoi m'accuser d'inconstance?
Vois comme te voilà! des soupçons! du dépit!
Pas un regard qui ne m'offense!
Ton Annette pour toi rougit.

COLIN.

Tu dois rougir, mais de ton imposture;
Du crime d'avoir pu changer,
De l'affront que tu joins à la première injure;
Par cet air tranquille & léger.....
Je ne parlerai plus du tourment que j'endure;
C'est à toi seule d'y songer.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANNETTE.

AIR.

LINDOR me dit que l'amour eſt volage ;
Que ſes nœuds
Sont des jeux ;
Qu'aiſément
D'un ſerment
Toujours on ſe dégage ;
Mais je ſens trop l'erreur de ce langage ;
Et mon cœur,
Sans douleur,
Du deſtin
De Colin
Ne ſauroit voir l'image.

SCÈNE IV.

LINDOR, ANNETTE.

LINDOR, *traverſant une haye, & parlant à des perſonnes qu'elle cache.*

JE l'apperçois; ſongez à vous cacher;
Je ne tarderai pas à vous faire approcher.

(*A Annette.*)

Depuis une heure au moins j'ai parcouru la plaine:
Vous avez déjà l'art de vous faire chercher?
Du fruit de mes leçons je ne ſuis plus en peine:
Pour fixer un Amant la méthode eſt certaine;
Mais elle doit offenſer un Ami.

ANNETTE

Mon art eſt pour Colin; pour vous je ſuis ſincère:
Mon erreur a tout fait. J'étois avec ma mère;
Je vous croyois à la chaſſe aujourd'hui.

LINDOR.

A la chaſſe, grands Dieux! eh! qu'y pourrois-je faire?
Loin de vous je péris d'ennui;

Je ne vois plus que ma Bergère.
Le plus vif intérêt m'attache auprès de vous;
Le soin de vous former est mon unique affaire.

ANNETTE.

Ce soin sera pénible.

LINDOR.

Il deviendra bien doux,
S'il peut vous être utile autant qu'il doit me plaire.

ANNETTE.

Tant de bonté doit me charmer;
Je sens qu'elle m'est nécessaire;
Mais je ne suis pas la première
Que vous daignez ainsi former.

LINDOR.

Des services qu'on rend on doit faire mystère.

ANNETTE.

Vous avez donc formé plus d'un objet?

LINDOR.

Air.

C'étoient des beautés de la Ville;
Plaisir commun, talent facile,

Et qui souvent cause bien du regret.
Je trouve enfin dans cet asyle,
L'occasion, & le plaisir parfait,
De m'amuser & d'être utile.

Pour disposer l'esprit à se rendre docile
Aux leçons qu'on doit lui donner,
Le grand art est d'imaginer
Des tableaux animés, tracés sans imposture,
Qui dispensent de raisonner.
La raison n'instruit pas autant que la nature:
Dans un moment vous en pourrez juger.

ANNETTE.

Je ne vous entends pas.

LINDOR.

Vous allez mieux m'entendre.
Je vous ai déjà dit qu'on ne fixe un Berger
Qu'en évitant de paroître trop tendre!
Cet avis est sensé, quoiqu'il puisse surprendre:
Le tableau d'un Peuple léger
Va bientôt vous l'apprendre.

ANNETTE.

Quoi! vous m'allez donner une fête en ces lieux?

LINDOR.

LINDOR.

Non, c'est une leçon.

ANNETTE.

Que pensera ma mère?

LINDOR.

Nous sommes écartés. Elle est loin de nos yeux :
Cette prairie est solitaire.

ANNETTE.

Mais, Colin!.... Vous savez combien je lui suis chère!

LINDOR.

Il faut l'inquiéter.

ANNETTE.

Il est déjà jaloux.

LINDOR.

Tant-mieux : la jalousie est toujours salutaire.
Augmenter ses soupçons, c'est l'attacher à vous...

Il n'eſt plus temps qu'Annette délibere :
Mes gens ſont prêts : leurs jeux vont commencer.

(*Il fait un ſigne. Une troupe s'avance.*)

SCENE V.

Les mêmes. Troupe chantante & danſante.

LINDOR *à part, pendant que la troupe s'avance.*

LE tableau que l'on va tracer
Eſt fait pour la rendre légère.
S'il peut l'amuſer & lui plaire,
Par un enlèvement je remplis mes deſirs.

Air.

Vous qui devez à l'inconſtance
Le deſtin brillant des zéphyrs,
Rendez ſenſible, en ma préſence,
Le charme heureux de vos plaiſirs.
Que le penchant qui vous entraîne
Inſtruiſe aujourd'hui la beauté :
Formez une nouvelle chaîne.
Volez à l'infidélité.

[*On forme les danſes les plus agréables, & les plus conformes au ſujet.*]

DUO.

PHILEMON, CLORIS.

CLORIS.

Changeons, mon cher.

PHILEMON.

Changeons, ma chère.

Enſemble.

Je me laſſe de toi.

CLORIS.

C'eſt tout de bon.

PHILEMON.

Je ſuis ſincère.

Enſemble.

Oui, je te rends ta foi.

CLORIS.

Myſis eſt beau.

PHILEMON.

Liſe a des charmes.

Enſemble.

Ah ! le charmant objet !

CLORIS.

Obtiens son cœur.

PHILEMON.

Rends-lui les armes.

Ensemble.

Eh bien ! c'est déjà fait ?

CLORIS.

Rompons, mon cher.

PHILEMON.

Rompons, ma chère.

Ensemble.

Peut-on mieux s'arranger ?

CLORIS.

Adieu, Berger.

PHILEMON.

Adieu, Bergère.

Ensemble

Qu'il est doux de changer !

(*Les danses deviennent plus vives & plus séduisantes.*)

Une voix.

L'oiſeau léger, de bocage en bocage
Promène ſon vol inconſtant ;
Ce n'eſt pas pour trouver un verger plus charmant
Et qui lui plaiſe davantage ;
Chaque rameau lui plaît également,
Chaque verger obtient le même hommage ;
Mais il connoît le prix du changement ;
Tout le ſéduit, rien ne l'engage.

[*Les danſes deviennent très-voluptueuſes, & font impreſſion ſur Annette.*]

LINDOR, *à part.*

Elle paroît rêver au bonheur qu'on lui peint !
C'eſt une indice favorable,
Si la légèreté lui plaît quand on la feint,
Son cœur, ſans doute, en eſt capable.
A ſuivre mon deſſein dois-je encor balancer ?..
[*A la troupe.*]
Je ſuis content, vous pouvez nous laiſſer.
[*La troupe ſe retire.*]

SCENE VI.

LINDOR, ANNETTE.

LINDOR.

Des jeux de ces Amans vous êtes occupée !
Je vous vois rêver en secret.

ANNETTE.

Je ne puis le cacher, leur gaieté m'a frappée :
Ils paroissent heureux !

LINDOR.

Ils le sont tout-à-fait.
L'inconstance est le bien suprême.
Si Colin consentoit d'aimer un autre objet,
Je vous conseillerois....

ANNETTE.

De changer, tout de même ?
Lindor, que diroit-on de moi ?

LINDOR.

Ce qu'on voudroit : n'aime-t-on pas pour soi ?
En vérité votre erreur est extrême.

ANNETTE.

Colin ne voudroit pas ; je connois son ardeur.

LINDOR.

Les hommes sont légers.

ANNETTE.

Les Bergers sont fidèles.

LINDOR.

Cette fidélité nuit à votre bonheur.
Doit-on se condamner à des langueurs mortelles ?
Quittez Colin, s'il ne veut pas changer.

ANNETTE.

Où prendrois-je un amant ?

LINDOR.

Cette excuse est frivole ;
Est-ce à cela que vous devez songer ?
J'en connois un ; je donne sa parole,
Si vous voulez vous dégager.

ANNETTE.

Mon cœur répugne à le connoître.

LINDOR.

Le mien s'enflamme pour jamais :
Votre embarras touchant ajoute à vos attraits.
Apprenez mon secret ; je n'en suis plus le maître.
Comme amant, craignant de paroître,
Comme ami je vous adorois.
C'en est fait, & mon cœur se livre à tous vos traits.

ANNETTE *chante.*

Si l'instant d'une ardeur nouvelle
Intéresse la vanité,
Plus une chaîne paroît belle,
Plus le cœur doit être flatté.
Mais on doit craindre trop de gloire :
On éprouve un sort plein d'horreur,
Quand les charmes d'une victoire
N'ont annoncé qu'un faux honneur.

(*Colin se montre derrière la haie, il écoute attentivement.*)

LINDOR.

Je conçois votre inquiétude.
Ma fortune & mon rang font douter de mon cœur !

Perdez une cruelle erreur :
Le grand monde pour moi n'eſt qu'une ſolitude,
Depuis que j'ai connu ce ſéjour enchanteur.

Air.

L'impoſture & le caprice,
A la Ville ſont des jeux ;
On exerce l'artifice
Sur le cœur & ſur les yeux.
Par ſaillie,
Par folie,
On eſt Bergère un moment :
La nature,
Simple & pure,
N'eſt plus qu'un déguiſement.

Mineur.

C'eſt aux champs que la Nature
Garde ſa ſimplicité ;
Nul détour, nulle impoſture
N'y cache la vérité.
La Bergère
Ne veut plaire
Que par ſon ſeul agrément ;
Et ſon ame
Ne s'enflamme
Que pour aimer conſtamment.

ANNETTE.

Je crains de vous croire sincère.
Il faut perdre un amant qui n'étoit pas trompeur.

(*Pendant ces derniers vers, Colin s'approche de Lindor; & fait des signes de fureur.*)

LINDOR.

Vous trouverez en moi le même caractère;
Avec mille fois plus d'ardeur....
Je vous laisse un moment: plein du feu qui me presse.
J'imagine un moyen de calmer votre cœur:
Vous connoîtrez bientôt l'excès de ma tendresse.
(*A part avec transport.*)
Je vais, sans différer, confirmer mon bonheur.

SCENE VII.

COLIN, ANNETTE, LINDOR.

COLIN.

QUEL bonheur! j'en frémis..... Vous êtes un Monsieur!
Moi je ne suis qu'un Berger misérable;

Mais j'ai du moins de l'amour, de l'honneur,
Et mon néant eſt préférable
A tout l'éclat d'un ſéducteur.

LINDOR.

Qu'entends-je ? Oſer ſe méconnoître !
L'amour l'égare ; excuſons ſa douleur.

COLIN.

L'amour me rend ce que vous devriez être :
Un ennemi du crime, un amant généreux.

(*Montrant Annette.*)

Elle me trompe, elle a trahi mes vœux,
Elle eſt indigne de ma flamme ;
Mais quand vous l'abuſez par de perfides feux,
Je me ſouviens qu'elle a touché mon ame...

(*A Annette.*)

Annette ! il ſe prépare à te faire enlever.

ANNETTE.

O Ciel !

COLIN.

Ses gens ſont prêts, je viens de les trouver.

LINDOR.

L'inſolence, à ce point, oſe me compromettre !
De mon courroux je ne ſuis plus le maître.

COLIN.

Je le suis beaucoup moins du mien.
Je ne crains point la mort ; vous pouvez le comprendre :
Gardez-vous d'approcher d'Annette, & de mon bien ;
Je l'aime encor pour la défendre ;
Et si vous osez trop, je puis tout entreprendre.

(*Lindor fait un mouvement de courroux.*)

ANNETTE.

(*Avec horreur.*) (*Avec intérêt.*)

Lindor ! Colin !

COLIN.

Je n'écoute plus rien.

Air : *à Lindor.*

Le Ciel, qu'un noir projet irrite ;
Le Ciel arrêtera votre indigne poursuite :
Déjà lui-même vous poursuit ;
Je crois entendre son tonnerre :
Je crois sentir trembler la terre :
Vous vous troublez, & votre front rougit.

ANNETTE, *à Lindor.*

Quoi ! de mes sentimens c'étoit la récompense ?
Un criminel projet me cachoit votre cœur !
Et je ne puis plus voir qu'un lâche ravisseur
Dans l'objet de ma confiance !
Ah Lindor ! ah Colin ! quelle fut mon erreur !

COLIN *la saisissant par le bras.*

Marchons : je vous reçus des mains de votre mère :
C'est dans ses bras que je dois vous laisser.
Je ne vous aime plus ; mais vous me fûtes chère ;
A votre honneur je dois m'intéresser.

ANNETTE, *tendrement.*

Colin ! épargne-moi cette juste colère ;
Je n'eus jamais dessein de t'offenser.

LINDOR *à Colin & à Annette.*

(*A part.*)

Arrêtez..... je demeure interdit, immobile.
Colin m'outrage, & je suis sans courroux !
Je perds Annette, & je reste tranquille !
Des droits de l'innocent, le Ciel est si jaloux,
Que de mon propre cœur il leur fait un asyle ;

AIR.

Que le remords qui me poursuit
Serve au bonheur de votre flamme ;
Que le jour nouveau qui me luit
Epure désormais mon ame.
L'Amour punit par les desirs
L'imposteur qui parvient à plaire ;
Ce Dieu n'accorde ses plaisirs
Qu'à l'amant constant & sincère.

(*A Annette.*)

Je veux mettre à profit les leçons de l'amour.
Pour les graver dans ma mémoire,
De votre dot je me charge en ce jour ;
De mon erreur je veux tirer ma gloire.

COLIN.

Un bienfait a toujours son prix ;
Il contraint la reconnoissance :
Mais est-il en votre puissance
De me rendre les biens que vous m'avez ravis ?

ANNETTE *chante.*

C'est à ton Annette à te rendre
La confiance & le repos :
Mon amour en devient plus tendre ;
Nos destins en seront plus beaux.

Je vois trop tard qu'une Bergère
Doit suivre la simplicité;
S'il est pour elle un art de plaire,
Il est dans l'ingénuité.

COLIN.

Il faut donc pardonner?

ANNETTE.

Je viens de te répondre.

COLIN.

Ton cœur est-il sincère?

ANNETTE.

Il fut toujours à toi.

COLIN.

Que ne puis-je le croire!

ANNETTE

On ne doit point confondre
L'étourderie & la mauvaise foi.

COLIN.

Je ne les confonds point. Ce dernier mot m'éclaire.

ANNETTE.

Il te répond de ta tranquillité.

COLIN.

Et je te réponds, moi, de ta félicité.
Une faute devient légère
Quand on s'accuse avec sincérité.

TRIO.

ANNETTE, COLIN.

Jouissons d'une douce chaîne ;
Qu'amour nous promet d'embellir.
Il faut quelquefois, par la peine,
Savoir acheter le plaisir.

LINDOR

Jouissez d'une douce chaîne
Que je prendrai soin d'embellir.
Après avoir connu la peine ;
On en goûte mieux le plaisir.

LETTRE PARTICULIERE

De Madame de Meran au Comte de Derval.

Vous annoncez votre retour ? Je voudrois vous remercier d'une nouvelle qui devroit remplir mon cœur de la joie la plus vive, & qui vous en cauſoit à vous-même, lorſque vous l'écriviez; je voudrois vous dire que mes vœux ſont remplis, que je compte les momens, que je reſpire enfin. Hélas ! je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour voir les plaiſirs ſuccéder aux peines; je ne jouis jamais qu'un momoment de l'idée la plus agréable; l'habitude de ſouffrir empoiſonne tout, me ravit tout ce qui pourroit me plaire.... Vous allez être rendu à mes deſirs; je vais vous recevoir, retrouver dans vos yeux ce charme, cette expreſſion dont le ſouvenir rend l'abſence ſi cruelle. Je devrois me livrer au tranſport le plus doux, le plus naïf; & je verſe des pleurs en ſecret; je me ſens ſolitaire avec mes deux amis; j'éprouve une triſteſſe invincible à les entendre parler de

votre retour. L'ordre de la nature eſt tout dérangé pour moi. Dois-je m'en étonner ? En ſerez-vous ſurpris vous-même ? N'avez-vous pas déjà deviné ce que je ſens, ce que je trace, ce que je ſouffre ? Aimez-vous aſſez peu pour ignorer qu'un amour ſans bornes eſt un état de déſordre, un état où l'on ne peut rien gouter, rien prévenir, rien décider, rien deſirer même. Quelle règle ſe faire, & quel plaiſir goûter, quand les vœux même que l'on forme deviennent des ſujets de peine dès qu'ils ſont remplis ? Une ame qui s'élance dans l'avenir pour y chercher ſa deſtinée, doit jouir peu du préſent, & vivre dans les alarmes. Tel eſt mon état, depuis que je vous connois ; tel il eſt ſurtout aujourd'hui que vous arrivez ; & je cherche dans votre cœur ce que l'amour me prépare. Vous reverrez deux femmes qui ont toutes deux le même droit, avec une ſenſibilité bien différente ; vous leur accorderez les mêmes regards, vous aurez les mêmes ſoins ; il faudra ſouhaiter que cela ſoit ainſi. Ah ! Derval ! croyez-vous qu'une convention cruelle qu'il faut que je reſpecte, qu'un devoir terrible dont il faut que je convienne, ne ſoient

pas capables de me faire mourir ? Moi ! consentir, approuver qu'il y ait quelque chose au monde qui vous intéresse comme moi ? Moi ! desirer, demander qu'une femme qui vous aime moins que moi, trouve dans vos yeux un amour que je peux seule mériter ? Non, cet état, ce sacrifice, ce tourment, font frémir ; & voilà pourtant ce que votre retour me promet. Une égalité de soins qui me fera gémir, un moment de préférence, peut-être, qui me fera trembler ; car enfin je suis bonne, je suis juste ; elle vous aime comme elle peut, je ne dois pas me prévaloir de l'avantage d'être plus sensible, je dois lui épargner des chagrins. Le jour je craindrai d'être distinguée ; la nuit je me plaindrai de votre négligence ; toujours mécontente de vous ou de moi. Quel état ! quel état !... La pitié doit vous éclairer, vous préparer à tout, vous donner une patience, une prévoyance, une attention..... Ah ! l'amour tiendroit lieu de tout cela. Mais je n'ai pas voulu qu'il disposât de vous ; je n'ai pas voulu qu'il ne vous parlât que pour moi : je me suis prêtée à votre devoir, à votre goût ; j'ai soumis la Nature, j'ai dompté l'Amour

même. Il ne me reste plus rien à vous dire après cela : quand on en vient à faire valoir ses sacrifices, on exprime assez ses besoins. Je n'exige cependant rien de vous. J'ai trop de délicatesse & trop peu de force pour exiger. Si cet aveu vous frappe, vous touche, vous pénètre, ce que j'aurai à souffrir tous les jours, ne sera pas du moins l'ouvrage de votre cœur.

Il paroît que cette lettre ne fut pas la dernière de Madame de Meran. Une Réponse du Comte de Derval [que l'on va lire] ne nous permet pas d'en douter. Nous avons lieu de croire qu'une fausse nouvelle, & des inquiétudes fondées sur de faux rapports; lui firent tout-à-la-fois un double sujet de chagrin ; & qu'elle écrivit d'après ses impressions, avant que le Comte eût répondu à la première Lettre. La Réponse qui suit embrasse plusieurs objets, & fonde notre conjecture.

REPONSE

Du Comte de Derval à Madame de Meran.

JE dois partir après demain ; j'ai peu de momens à moi ; & naturellement je

devrois attendre d'être auprès de vous pour vous répondre ; mais votre ame emporte la mienne par le tourbillon qui l'entraîne. Lisez-moi avec plus de tranquillité que je n'en puis avoir.

Adopter le bruit le plus faux ! me soupçonner du plus indigne artifice !... Je ne suis parti, dites-vous, que pour fuir votre présence ; & mon motif, en la fuyant, fut l'ambition ! On m'offroit, ajoutez-vous, l'ambassade de **. Je n'aurois jamais eu le courage de l'accepter, si j'avois été près de vous ; & je partis pour être le maître de mes résolutions... Je ne conçois plus rien à l'amour. Je m'imaginois que, s'il pouvoit naître jamais quelque préjugé contre moi, je trouverois en vous un défenseur ; & c'est vous au contraire, qui devenez mon accusateur, en accréditant un propos vague, par votre facilité à le croire. Apprenez du moins à me connoître. Indépendamment du lien sacré qui m'attache à vous, je ne puis jamais songer à m'éloigner par les conseils de l'ambition. Je suis heureux par la modération des desirs ; & c'est même une jouissance pour moi, en considérant tant d'êtres injustement ou imprudemment éle-

vés, que de penſer que je n'aurai jamais rien de commun avec eux. Il eſt vrai que mes amis, ſans me conſulter, ont voulu m'ériger en grave perſonnage; mais j'ai déſavoué leurs ſoins; & ma conduite eſt devenue l'équivalent de la réſiſtance. En refuſant, je me ſuis dit: bien des gens ne réſiſteroient pas à l'occaſion brillante que la fortune vient de m'offrir. Vous ſavez que c'eſt en ſe comparant aux autres que l'on jouit bien de l'opinion que l'on a de ſoi-même. J'avouerai cependant qu'un mépris trop abſolu pour les faveurs de l'aveugle Déeſſe, ſeroit un défaut & peut-être un vice. Il faut avoir de la conſidération, des richeſſes, du crédit, pour pouvoir être utile; la Philoſophie n'eſt que la nature perfectionnée. Mais il faut pouvoir juſtifier par les talens, les emplois que l'on nous confie, & les avantages qui en réſultent; les vertus n'y ſuffiſent point. Les penchans de mon cœur, les habitudes de mon eſprit m'éloignent de tout genre d'occupation où ce ſentiment peut conduire à la médiocrité, & où il eſt à craindre qu'on ne faſſe naître des vices en montrant des vertus. La politique ſe montre quelquefois très ſupérieure aux difficultés & aux dangers de ſon

état; mais je vois ce qu'elle a à craindre, & je suis effrayé de ma foiblesse. Je n'ai donc pu former le projet dont vous me soupçonnez, ni consentir aux indiscrets services que l'on auroit voulu me rendre à cet égard.

Quant à la femme pour laquelle vous me soupçonnez de conserver du goût, c'est encore une de ces nouvelles tirées de la gazette du public. Il est vrai que j'ai eu un très-court engagement avec elle. Son histoire se confond avec celle d'une autre femme qu'on devroit, par charité, vous avoir nommée aussi. Je vais vous mettre au fait de tout cela. Je rougis de me rappeller ma jeunesse: je vois que tôt ou tard il faut être puni des fautes que l'on a faites.

Je trouvai, il y a quatre ans, aux Thuileries, un amant malheureux, qui étoit mon ami, & que je plaisantai. Il se fâcha; je me piquai, nous allâmes au cours, il me corrigea par un coup d'épée. Mon sang l'avertit de mon danger. Il courut pour aller me chercher du secours. Je craignis de m'affoiblir & de rester à la place où j'étois; je me traînai vers le

bord de l'allée. Un carrosse passa ; j'étois très-bien mis ; je fus secouru. En reprenant mes sens, je me vis dans le carrosse de la Marquise de ***.

La Marquise étoit jolie. Quoiqu'affoibli par la perte de mon sang, j'avois reposé avec plaisir mes yeux sur elle. Ses soins affectueux m'avoient touché. Elle avoit envoyé régulièrement tous les jours chez moi, pendant ma retraite. Son idée enfin m'occupoit ; & dès que je fus rétabli, je songeai à me faire conduire chez elle. Au moment que je montois en carrosse, on me remit le billet qui suit :

» Je viens d'apprendre, Monsieur, » que je suis la cause innocente de l'af» faire que vous avez eue au cours avec » le Chevalier de **. Je desire vivement » de m'entretenir avec vous sur cette » aventure ; & vous accorderez, Mon» sieur, un moment à une femme qui a à » vous témoigner des regrets. On m'af» sure que vous êtes rétabli, & que vous » devez sortir aujourd'hui : je ne sortirai » point, moi-même, avant neuf heures » du soir ».

Le cachet m'avoit fait reconnoître la femme qui m'écrivoit. La signature confirma

firma mon préjugé. C'étoit la Comteſſe de **. Elle avoit vingt ans ; elle étoit belle; elle avoit les graces, la nobleſſe... Un premier billet, lorſqu'il eſt flatteur, a toujours des charmes inexprimables.... Sans deſirer moins de voir la Marquiſe, j'allois ordonner qu'on me conduisît chez la Comteſſe, lorſqu'il arriva un domeſtique du Chevalier, chargé d'un billet pour moi. Ce billet contenoit ce qui ſuit: » Lorſque vous me trouvâtes aux Thuileries, Monſieur, j'étois occupé du » projet d'un voyage néceſſaire. Notre » aventure a ſuſpendu mes idées; & je » ne ſongerai à les ſuivre, que lorſque » vous m'aurez appris que vous n'avez » rien à me dire. J'ai attendu juſqu'à ce » moment, parce que je ne devois pas » vous interroger plutôt «.

Je deſcendis de voiture, pour répondre au Chevalier, dont je n'avois aucune raiſon de retarder le départ, & que j'étois, de plus, bien aiſe de voir partir, parce que je le ſavois amoureux de la Comteſſe. La réponſe faite, j'allois deſcendre pour ſuivre mon projet; un nouveau billet vint encore m'arrêter. Les ſoins de la Marquiſe pendant ma ma-

ladie, n'avoient pas la simple honnêteté pour principe, elle prenoit à moi un véritable intérêt; elle m'écrivoit en ces termes:

» Mes vœux sont remplis, Monsieur; » vous jouirez de la santé. Je me suis in- » formée exactement des progrès de vo- » tre rétablissement; j'ai appris que vous » deviez vous rendre aujourd'hui aux » desirs de la société. Je juge du service » que je lui ai rendu par la reconnois- » sance qu'elle me témoigne. Je suis » moi-même très-reconnoissante envers » le sort, de l'occasion qu'il m'a fournie » de vous conserver à vos amis. Cette » idée me touchera toujours plus que » les services que je pourrai recevoir » moi-même «.

La Marquise étoit charmante; son billet étoit tendre; ses regards m'avoient intéressé; son image s'étoit souvent offerte à mon esprit pendant ma maladie; elle avoit été le premier objet auquel j'avois pensé, en demandant mon carrosse. Je lui devois peut-être la vie. Tous ces motifs déterminèrent mon choix. J'ordonnai qu'on me conduisît chez elle.

Pensant comme vous faites, & prévoyant

ce qui va arriver, je dois préſumer que vous enviſagez la Comteſſe & la Marquiſe comme deux folles dignes des petites maiſons. J'avouerai que je ne les trouvois pas moi-même trop ſages ; mais l'étourderie frappe moins que deux beaux yeux. Je rendis à la Marquiſe la viſite que j'ai annoncée ; je trouvai en elle une femme qui, dès le premier jour, faiſoit juger qu'elle étoit tendre à l'excès : j'aurois pu me déclarer avant la fin de la viſite ; mais ſon exceſſive ſenſibilité m'allarma : je ne voulois d'ailleurs me décider qu'en faveur du mieux ; & je n'avois pas encore vu la Comteſſe. Je cherchai à m'acquitter par les plus douces expreſſions ; mais je me ſentis preſſé par les plus vifs regards ; & je promis enfin de revenir le lendemain.

Il étoit encore d'aſſez bonne-heure ; lorſque je la quittai, pour pouvoir me rendre décemment chez la Comteſſe. Je la trouvai ſeule, & ce qu'elle me fit entendre, en d'autres termes que ceux que je vais employer, étoit que les ſoins du Chevalier ne pouvoient jamais l'intéreſſer, parce qu'il étoit jaloux, boudeur, mélancolique ; & que les miens la toucheroient beaucoup, parce que je devois

être gai, puisque j'avois plaisanté un homme qui étoit triste. Ce propos annonçoit un caractère assez assorti à celui que j'avois alors; & la convenance pouvoit m'entraîner; mais en examinant celle qui venoit de parler, je vis que cette humeur étoit factice; qu'il régnoit en elle une résolution qui pouvoit aller jusqu'à la témérité. Je vis enfin que j'étois placé entre deux femmes également extrêmes; mais leurs charmes me frappoient plus que leurs défauts; & la réflexion ne put arrêter mes discours.

Me voilà donc arrangé avec la Comtesse, & presque engagé avec la Marquise! Il étoit neuf heures lorsque je quittai la première. Je rentrai chez moi; j'y trouvai un billet de la seconde. On étoit inquiète de l'impression qu'on avoit faite sur moi. » J'étois si intéressant, le » plaisir des bienfaits faisoit imaginer un » plaisir si doux à jouir de ma reconnoissance: on ne pouvoit se résoudre à voir » finir une soirée à laquelle *j'avois donné* » *l'éclat de l'aurore par ma visite*, sans » m'assurer que le jour qui devoit suivre » seroit le plus *nébuleux*, s'il n'étoit embelli par ma présence.« .... Je répondis »

en imitant son style, » qu'il feroit très-» beau le lendemain «, & j'ajoutai quelques expressions tendres qui devoient dissiper le *nuage* des inquiétudes. Me voilà donc encore engagé avec la Marquise ! Je me couchai après avoir cacheté mon billet. Il y avoit dans ma situation de quoi rêver. Je m'endormis : chose aussi étrange que mon imprudence.

Je veux finir cet humiliant détail. Mais deux conquêtes furent bientôt également mécontentes de leurs vainqueur. Le succès les éclaira sur la rivalité. Le partage des soins n'a jamais réussi. Je fus soupçonné, épié, & convaincu. L'évidence produisit des scènes. N'espérant pas de les abuser par des détours, j'essayai de les calmer par la vérité des motifs. Ce moyen ne produisit, des deux côtés, que beaucoup de reproches & beaucoup d'injures. L'art ne trompe pas le sentiment ; & il irrite l'orgueil. Il falloit pourtant que ces scenes eussent un terme. Il ne restoit plus qu'une ressource. Les deux femmes s'écrivirent, & se donnèrent un rendez-vous. C'étoit une espèce de duel, dont l'esprit devoit faire les frais. Ma possession y fut disputée avec toute l'énergie

des passions. Les deux folles ne pensoient pas qu'un amant qu'on se dispute, après la conquête, décide la question par la fuite. Le résultat de ce combat fut la haine des deux, & la division des trois. Je n'ai jamais revu ces Dames depuis ce moment; & je conçois bien peu que l'on vous ait parlé d'elles, quand je les ai si parfaitement oubliées. Une pareille accusation est au rang des calomnies les moins fondées: & après m'être expliqué comme j'ai fait, je crois inutile de vous dire que votre esprit ne doit pas s'y arrêter.

Il me reste à répondre à votre première lettre. Vous êtes sûre qu'elle a pénétré mon cœur. Mes conventions ne me permettent pas de vous dire tout ce que je sens, tout ce que je souffre; mais il n'y a point de devoir plus sacré que vos droits; il n'y a point d'engagement qui puisse arrêter les mouvemens de mon ame. Je veillerai autour de vous, je préviendrai vos peines; malheureux de ne pouvoir convertir en plaisirs toutes vos pensées, tous vos sentimens, que votre injustice même rend si respectables! Adieu, je vais hâter mon départ; votre maladie

me gagne ; je ne puis plus me souffrir ici.

Obligés de nous renfermer dans les bornes de notre volume, nous ne ferons pas un plus long usage du secours qui nous a été généreusement accordé. Nous n'osons croire que nos Lecteurs regretteront de n'avoir pas lu beaucoup de vers, qui forment dans le manuscrit le parallèle des deux styles. Mais nous aimons à nous persuader qu'ils apprendront avec intérêt quelle fut la suite de l'engagement du Comte avec ses deux amies.

Le Comte de Derval revint à Paris, comme il l'avoit annoncé. Madame de Meran ne put contraindre long-tems un cœur tourmenté par l'amour. Ses efforts, pour y réussir, touchèrent Madame de Monville, qui, sans s'expliquer, favorisa le progrès de sa foiblesse, & protégea ensuite une rivale qu'il falloit voir mourir, ou faire triompher. Jamais la Marquise n'eût eu le courage de profiter de la préférence du Comte ; jamais le Comte, séduit par l'amour, ne se fût fait de la violence du sien une autorité contre la foi de ses engagemens. Madame de Monville les vit aussi respectables que malheureux, & voulut jouir de ce bonheur qui naît

des sacrifices qu'arrachent les grands sentimens unis aux grandes vertus. Elle prétexta un voyage qui devoit être court, & qui n'eut point de terme. Elle dit son secret, lorsqu'elle eût assez fait attendre son retour; &, exigea la fin de son Ouvrage pour prix de sa générosité.

Le Comte & la Marquise, pénétrés de respect pour elle, s'unirent, comme on obéit. L'hymen eut constamment pour eux les charmes de l'amour. Auroient-ils pu s'altérer? ils étoient, pour ainsi dire, sous la garde de l'amitié. Madame de Monville, quoique de loin, veilla toujours sur eux. Cette noble occupation adouciſſoit sa peine secrette. Elle éprouva enfin que ce qui ennoblit, console. Après avoir beaucoup souffert de sa résolution, elle fut heureuse de leur bonheur.

Cambrai, en Décembre 1778.

A MESSIEURS

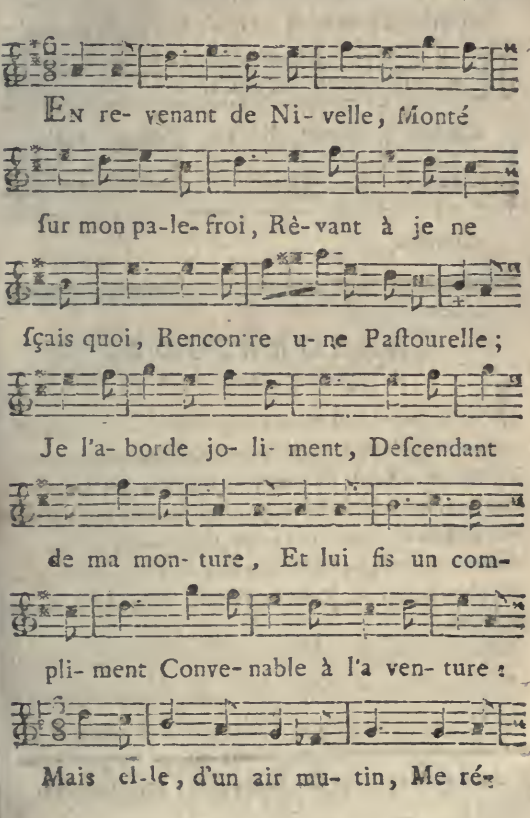
LES RÉDACTEURS

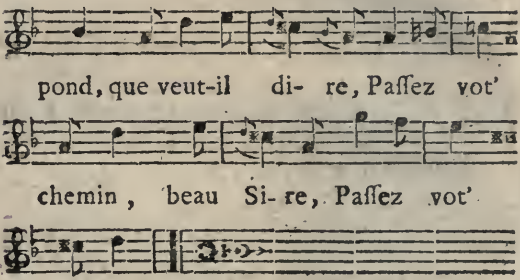
De la Bibliothèque universelle des Romans.

UNE Dame de cette ville, jeune, jolie, & Muſicienne, ayant trouvé charmante une des chanſons recueillies dans votre Bibliothèque des Romans, au volume de ce mois, n'a eu que le regret, Meſſieurs, de ne pouvoir la chanter; en conſéquence il lui a pris envie de la noter, & elle vous l'envoie pour qu'au cas que la muſique qu'elle lui a adaptée, ſoit trouvée aſſez jolie pour paſſer à la preſſe, vous l'inſériez dans le prochain Volume de votre collection; ce ſera ſans doute un mérite de plus pour les Amateurs de cet Ouvrage, qui préſente quelquefois des morceaux de cette eſpèce, que l'art du rhythme & les charmes d'une belle voix embelliroient encore.

Nous faisons ce que l'on nous demande, & nous remercions de ce qu'on nous accorde. Cet Ouvrage est consacré aux Dames; elles peuvent en disposer; heureux si elles daignent quelquefois l'enrichir!

Page 209, vol. de Déc. premier Couplet.





APROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des-Sceaux, le Volume du mois de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière auſſi inſtructive qu'agréable, une branche de Littérature, où l'imagination, toujours intéreſſante même dans ſes écarts, joue le Principal rôle A Paris ce 30 Décembre 1778 *Signé* DE SANCY.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins. 1779.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, deguisés ou emblématiques.

JANVIER, 1779. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue du Four Sainte-Honoré, près S. Eustache, pour Paris & la Province.

AU BUREAU & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER, 1779. SECOND VOLUME.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LINDAMIRE, *Hiſtoire Indienne, tirée de l'Eſpagnol.*

CE Roman dédié à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, niece du célebre Cardinal de Richelieu, parut pour la premiere fois en 1638. La Littérature des Eſpagnols & leur Langue étoient alors à la mode parmi nous

On les a, sans doute, un peu trop négligées depuis. Quoi qu'il en soit, le Roman de Lindamire paroît avoir été traduit, ou du moins imité de l'Espagnol par un sieur Baudouin, qui, dans sa Préface, & même dans sa Dédicace, ne se donne que pour Editeur. C'est un trait de modestie, en supposant que ce n'en soit pas un de charlatanisme. Il cherche à nous faire entendre que cette production est celle de quelque homme de la Cour. Quel a pu être son but? Un nom qualifié ne suffit point seul pour décorer un Ouvrage. C'est du génie de l'Auteur que dérivent, à cet égard, ses titres de noblesse.

LE hasard fait embarquer, en même-temps & sur un même vaisseau, deux Chevaliers Espagnols. (Don Ferdinand & Don Diégo) tous deux jeunes, tous deux célebres par leurs exploits, tous deux accablés de malheurs qu'ils croient irréparables, tous deux résolus de fuir leur patrie, & de se rendre, soit au Pérou, soit au Mexique, nouvellement découverts. Don Ferdinand pleuroit la mort de Bellize, beauté qui n'avoit

point trouvé de rivale parmi toutes celles qui ornoient la Cour de l'Impératrice, épouse de Charles-Quint; beauté qui l'aimoit, qu'il avoit conquise, au prix de ses soins & de son sang, & qu'il venoit de perdre après l'avoir fiancée. Don Diégo avoit à gémir d'un malheur à-peu-près semblable, au fond; mais il différoit par certaines circonstances. Philismene, qu'il aimoit, qui lui avoit été promise, n'étoit point morte, & n'en étoit pas moins perdue pour lui. Il avoit trouvé un rival dans son propre pere, & ce rival venoit de lui enlever sa maîtresse, venoit même d'épouser Philismene. Ainsi, Don Ferdinand fuyoit un pays qu'il ne pouvoit plus souffrir, & Don Diégo un rival dont il ne pouvoit se venger.

Leur naissance étoit également illustre. Don Ferdinand comptoit pour aïeux des Rois de Castille & d'Angleterre; Don Diégo, des Rois d'Aragon. Ils se connoissoient par la renommée, sans avoir jamais eu de relation particuliere. Mais si la prospérité sépare les hommes, l'infortune les rapproche. Ils

devinrent amis, parce qu'ils étoient malheureux.

Après quelque temps de navigation, ils essuyerent une violente tempête; le vaisseau qui les conduisoit donna contre un écueil & s'entr'ouvrit. Don Ferdinand & Don Diégo, qui avoient prévu ce désastre, eurent assez de présence d'esprit pour s'élancer sur le rocher, dans l'instant même où le vaisseau s'abîmoit. Non loin de ce rocher, on appercevoit une terre qui paroissoit devoir être habitée; mais pour arriver jusques-là, il falloit vaincre bien des obstacles, côtoyer bien des précipices. Ils parviennent à les franchir, & se trouvent dans un payſage délicieux. C'étoit une longue prairie, arrosée par un beau fleuve, & presque environnée de petites colines, couvertes d'arbres différens, tous chargés de fleurs ou de fruits.

Ils s'avancent à travers la prairie, & parviennent à une allée fort couverte, plantée avec symétrie, mais si longue, qu'ils n'en peuvent appercevoir l'autre extrêmité. Elle étoit bordée d'arbres odoriférans. Le parfum qu'ils répan-

doient ranima les deux Etrangers. Ils se sentirent presque subitement soulagés de leurs fatigues. La faim même qui succede ordinairement aux grands travaux, sembloit s'éloigner d'eux. Ils se croient à l'abri de tous besoins, pourvu qu'ils puissent rester où ils sont.

Un Hermite les aborde. Le hasard, qui les favorise, veut que cet Hermite soit Espagnol comme eux. C'est aussi une tempête qui l'a jetté dans cette terre inconnue, où il ne portoit point d'abord l'habit d'Hermite, mais cet habit n'avoit rien diminué de la considération qu'il s'y étoit acquise. Il fait aux deux Voyageurs la description de cette contrée, dont ils ont déja pris une opinion si favorable. C'est une Isle qui a près de six cens lieues de circuit. L'abord en est difficile, parce qu'elle est entourée d'écueils & de bancs de sable. Il y a peu de ports; le plus praticable de tous est du côté du midi. La terre de cette Isle rend à l'homme qui la cultive le centuple de ce qu'il lui donne. Elle ne souffre ni plantes ni bêtes venimeuses. Les eaux y sont nettes & légeres, les saisons peu

inégales, les arbres & les prés toujours verds; on y reſpire un air pur & doux; l'or y eſt abondant, & par conſéquent peu recherché, peu néceſſaire; les fleuves le promenent dans leur lit, & il reſte paiſiblement entaſſé ſur leurs bords, preuve certaine que les Européens n'y aborderent jamais que par des naufrages.

L'Hermite parle auſſi du Roi de cette Contrée, de ſa Cour, de la Nobleſſe, qui la compoſe, de la généroſité de cette Nobleſſe, & des mœurs douces, du caractere humain, paiſible, ſecourable qui diſtinguent toute la Nation. C'eſt le pays où les Magiſtrats ſont le moins occupés. En un mot, il regne tant de vertus parmi ce Peuple, que ſon hiſtoire devient la ſatyre de preſque tous les autres.

La nuit approchoit. L'Hermite conduiſit ſes nouveaux Hôtes ſous un berceau qui leur préſentoit, en même-temps, un ſouper frugal & un gîte. Ils cueillirent eux-mêmes les fruits, qui devoient compoſer ce repas, & les trouverent plus fortifians que ces mets dont ſe repaiſſent,

d'un bout du monde à l'autre, tant d'eſtomacs voraces. L'Hermite les avoit quittés : le repos leur devenoit néceſſaire ; ils ſe coucherent l'un & l'autre, ſur le gazon, la tête appuyée contre un arbre. On peut dormir dans cette ſituation, lorſqu'on a eſſuyé les fatigue d'une tempête & d'un naufrage.

En effet, nos deux infortunés s'endormirent, comme ſi le ſort leur eût toujours été favorable. Ils furent éveillés au bout de trois heures par le bruit & le henniſſement de pluſieurs chevaux. Ils ſe levent promptement & s'avancent du côté d'où venoit le bruit. Ils apperçoivent de loin, trois chariots découverts, occupés par des femmes, & précédés de pluſieurs hommes à cheval. Ceux-ci avoient parmi eux des chameaux qui portoient pluſieurs pavillons. Les chevaliers prirent le chemin de la riviere, deſcendirent ſur ſa rive, & déchargerent les chameaux. Un pavillon eſt auſſi-tôt tendu ſur la riviere ; un autre ſur le pré, à deux pas du bord. Tout annonçoit les diſpoſitions d'un bain, & que ce bain étoit prépa é pour

les Dames qui ſuivoient cette Cavalcade. Le ſecond char paſſoit alors à peu de diſtance des deux Chevaliers Eſpagnols. Il étoit traîné par quatre chevaux, pareils à ceux que la Fable nous repréſente attelés au char du Soleil; & il imitoit beaucoup celui de cet Aſtre, par le grand nombre de pierres précieuſes dont il étoit enrichi. Mais une jeune perſonne aſſiſe dans cette brillante voiture, en éclipſoit tout l'éclat. Elle avoit à ſes pieds pluſieurs autres femmes, qui ſembloient ſeulement deſtinées à la ſervir. Que vois je! s'écria Don Diégo, eſt-ce un Ange, ou une femme? C'eſt Bellize, répondit Ferdinand avec tranſport, c'eſt elle qui nous apparoît dans toute ſa gloire. Elle paſſa dans l'inſtant même encore plus près de lui. Non, s'écria-t-il de nouveau, je ne me ſuis point trompé, c'eſt elle-même, il faut que je la ſuive.....

Don Diégo le prend par le bras, l'arrête, & lui dit : que penſez-vous faire? Bellize n'eſt plus : celle que nous voyons eſt, ſans doute, la fille du Roi, dont l'Hermite nous a parlé tantôt. Ferdinand

n'insista point; mais il ne renonça pas non plus à son opinion. Il n'en changea pas même lorsqu'il eut vu, au sortir du bain, cette jeune merveille repasser par la même route.

Le compagnon de Ferdinand regardoit celui-ci comme un homme dont les malheurs avoient altéré le jugement. Il crut même n'en pouvoir douter, lorsqu'il entendit l'Amant de Bellize lui parler en ces termes : Sachez que j'ai vu cette nuit les Cieux ouverts; oui, j'ai vu Bellize descendre dans une nuée blanche. Elle étoit éblouissante, incomparable; telle enfin qu'elle vient de se montrer encore dans ce chariot. Je me prosternois pour l'adorer; mais alors le cortege qui vient de s'offrir à nos yeux, m'a éveillé. Elle a voulu que les miens pussent jouir en réalité du bonheur dont mon esprit n'avoit joui qu'en songe.

Don Diégo se tut, par pitié. Ensuite il dit à Don Ferdinand : S'il est ainsi, vous recevrez, sans doute, encore cette même grace plus d'une fois : en attendant, comme il nous reste au moins quatre heures de nuit, essayons de

repoſer juſqu'au jour. Ferdinand y conſentit : mais ce fut par pure déférence. A peine vit-il Don Diégo endormi, qu'il ſe leva, & marchant toujours ſans ſe détourner, il ſe trouva auprès d'une petite colline. Le jour commençoit alors à paroître. Ferdinand monta ſur cette élévation, & découvrit dans la plaine un grand château formé de pierres de diverſes couleurs. Elles étoient ſi bien polies que le Soleil, en dardant ſes rayons ſur les murs de cet édifice, en faiſoit rejaillir les nuances de l'arc-en-ciel. De vaſtes jardins accompagnoient ce château ; une avenue bien plantée y conduiſoit. On devinoit facilement qu'il ne pouvoit être occupé que par quelqu'un du rang le plus élevé. Ferdinand préſuma, ſans trop ſavoir pourquoi, qu'il devoit l'être par ſa nouvelle Bellize.

Il cherchoit à s'en informer, lorſqu'il apperçut un jeune Chevalier qui paroiſſoit venir du château même. Il apprit de lui que ce ſéjour étoit habité, depuis quelque temps, par le Monarque de toute cette Iſle ; que la Princeſſe Lin-

damire sa fille l'habitoit avec lui, & qu'elle devoit, sous peu de temps, épouser le Prince Arimandre, fils aîné du Roi des Isles fortunées. On attendoit ce Prince dans les premiers jours du mois qui devoit suivre ; & la Cour devoit bientôt retourner dans la Capitale, pour se mettre à portée de le mieux recevoir. Le mariage ne devoit se conclure qu'en sa présence : Lindamire ne vouloit pas l'épouser sans le connoître.

La route que suivoit le jeune Insulaire, obligeoit Don Ferdinand à rétrograder. Il apperçut, à peu de distance, Don Diégo avec l'Hermite. Ils étoient occupés à le chercher. Ils s'excusa envers eux. Je me suis promené, dit-il à Don Diégo, parce que je ne pouvois espérer de dormir ; & j'ai vu des choses non moins dignes de votre curiosité que de la mienne. Je vous exhorte, leur dit l'Hermite, à saisir l'occasion qui vous est offerte de voir la Cour ; le Roi vous y accueillera avec plus de familiarité qu'ailleurs. Il a raison, dit Toreste, (c'est le nom du jeune Chevalier qui accompagnoit Ferdinand, & qui étoit fort

connu de l'Hermite); mais il convient que je m'informe auparavant de l'heure à laquelle le Roi trouvera bon de vous voir. N'oubliez pas, dit l'Hermite à Toreſte, de prévenir le Roi que ces deux Chevaliers ſont iſſus de Maiſons Royales, & auſſi vertueux qu'infortunés.

Toreſte promit tout, & convient avec l'Hermite du lieu où il viendroit les rejoindre. C'étoit ſous une rangée d'arbres qui ombrageoient le bord d'un ruiſſeau. Le premier conſeil que leur donna l'Hermite, ce fut de dîner; car ils n'étoient point du nombre de ces Chevaliers à qui l'on voit tout faire, excepté un repas. Celui-ci fut, comme celui de la veille, compoſé de fruits ſucculens. L'Hermite y joignit un pain de la plus extrême blancheur; le ruiſſeau fournit le ſurplus. Ce banquet rural fini, les trois convives s'endormirent juſqu'à l'arrivée de Toreſte, qui ne parut cependant que vers le ſoir. Il annonça aux deux Chevaliers qu'ils pouvoient le ſuivre, & que le Roi les verroit avec ſatisfaction. Ils partirent ſur le champ. L'Hermite les accompagna juſqu'aux portes du châ-

teau, & les recommanda auſſi, en particulier, à Mirande, autre Seigneur de la Cour, qui devoit les préſenter au Monarque, & qui étoit venu juſques-là pour les recevoir.

Ferdinand ſe ſentoit fort ému, ſans pouvoir en deviner la cauſe. Elle ne provenoit point de l'embarras d'aborder un Souverain; il étoit accoutumé à ce genre de faveurs. Ce fut lui que Mirande préſenta le premier. Le Roi l'accueillit avec la plus flatteuſe diſtinction, & en uſa de même envers Don Diégo. Après les avoir entretenus quelque temps, il prit Don Ferdinand par la main, & lui dit qu'il vouloit le préſenter lui-même à ſa fille. Ils étoient dans les jardins du palais, & la Princeſſe Lindamire s'y promenoit dans ce moment. Elle s'avança à la rencontre de ſon pere. Quelle apparition pour Ferdinand! A peine l'a-t-il enviſagée, qu'il reconnoît en elle ſa nouvelle Bellize; l'émotion qu'il avoit d'abord ſentie, fut portée à ſon comble.

L'indamire s'en apperçut par ſes diſcours & par certain enthouſiaſme d'admi-

ration, que le respect même n'empêchoit point de se manifester. Cependant malgré cette découverte, & peut-être à cause de cette découverte même, ce fut toujours lui que la Princesse entretint dans un moment où le Roi les avoit quittés. Elle finit par dire quelques mots obligeans à Don Diégo; mais elle avoit déja trop su l'intéresser, pour qu'il ne s'apperçût pas combien le rôle qu'il jouoit-là étoit secondaire, combien celui de Ferdinand étoit supérieur au sien.

Le Roi chargea Toreste & Mirande de loger les deux Chevaliers dans le palais, & de veiller à tout ce qui leur seroit nécessaire. On eut soin que leurs appartemens fussent voisins; & ils passerent la soirée à s'entretenir de ce qu'ils avoient vu le jour. Don Diégo, déja épris de Lindamire, déja alarmé de l'avantage que Ferdinand avoit remporté sur lui auprès d'elle; en un mot, déja un peu jaloux, cherchoit à découvrir les sentimens de son compagnon. Il n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'ils étoient rivaux, qu'ils alloient tous deux

rompre leurs premieres chaînes pour en prendre de nouvelles, c'eſt-à-dire, qu'ils alloient devenir auſſi inconſidérés, auſſi audacieux l'un que l'autre.

Le lendemain, Toreſte, qui affectionnoit déja beaucoup Ferdinand, entra chez lui d'aſſez bonne humeur. Il le trouva levé & plongé dans une profonde rêverie. De-là plus d'une queſtion, qui furent ſuivies d'une aſſez long entretien. Don Diégo & Mirande vinrent l'interrompre. Le dernier dit aux deux Chevaliers, que l'heure de la Meſſe du Roi approchoit, car on étoit Catholique dans cette Iſle inconnue. Ferdinand & Don Diégo s'empreſſerent de s'y rendre, & reçurent du Monarque un accueil auſſi flatteur que celui de la veille; après quoi il les quitta pour aller dîner ſeul, ſelon ſa coutume. Toreſte & Mirande emmenerent les deux Eſpagnols dîner avec eux. Il eſt inutile d'obſerver qu'en les logeant, le Roi prenoit ſoin que rien d'ailleurs ne leur manquât. On ne reviendra plus ſur cet article; & le Lecteur eſt ſuppliéde ſe ſouvenir, ſans qu'on le lui rappelle, que nos deux Chevaliers dîneront à l'avenir tous les jours.

Ils revirent, dans la même journée, la belle Princesse Lindamire; & ce fut encore Ferdinand qui eut les honneurs de presque tout l'entretien. « Je vous » plains, lui disoit-elle, le Roi veut » quitter demain ce séjour : vous n'aurez » pas le loisir d'en considérer les beau- » tés. Ceux qui doivent suivre le Roi, » répondit Ferdinand, ne sont pas à » plaindre ; ce qu'on peut voir ici de » plus admirable ne s'en sépare pas «. Lindamire fit semblant de ne pas saisir le vrai sens de ces paroles, qu'elle comprit cependant très-bien. Le Roi vint les interrompre; & prenant sa fille par la main, il la conduisit à une certaine distance où il ne lui parloit encore qu'à voix basse. Ferdinand se douta qu'il s'agissoit de l'arrivée du Prince Arimandre, & cette idée lui causa une excessive douleur. Toreste qui étoit loin de soupçonner ce qui se passoit dans son ame, ne vouloit cependant point le quitter, & vouloit en même-temps, parler à Oristile, (une des filles d'honneur de la Princesse) dont il étoit fort épris. Il engagea Ferdinand à se mêler

dans leur entretien. Celui-ci déja informé qu'Oriſtile avoit toute la confiance de Lindamire, préſuma que cette connoiſſance pouvoit lui être utile, & n'épargna rien pour lui rendre la ſienne agréable.

Le Roi, en ſe retirant, avertit Mirande qu'il partiroit, le jour ſuivant, de grand matin; & lui ordonna de veiller à tout ce qui ſeroit néceſſaire aux deux Chevaliers Eſpagnols. Enſuite il accompagna lui-même ſa fille juſques dans ſon appartement. Ferdinand & Don Diégo ſe retirerent chacun dans le leur; tous deux également épris de Lindamire; tous deux preſqu'également dépourvus d'eſpérance. Il eſt vrai que Don Diégo ſe regarda en ce moment comme le plus à plaindre. Il eſt jaloux de ſon compagnon, ſans trop ſavoir pourquoi; lui-même devient ſuſpect à Ferdinand; plus de confidence entr'eux. Ils avoient même beſoin de ſe contraindre, pour conſerver quelqu'apparence d'union.

Ils aſſiſterent l'un & l'autre au départ du Roi. Celui de la Princeſſe les occupoit encore davantage. Ils la virent deſ-

cendre de ſon appartement, appuyée ſur les bras d'Oriſtile. Elle les ſalua civilement, & monta dans le char où ils l'avoient vue, la premiere fois, lorſque Ferdinand la prit pour Bellize. Il étoit déſabuſé de cette illuſion; mais elle avoit fait place à une plus grande.

On amena aux deux Eſpagnols, ainſi qu'à Mirande & à Toreſte, quatre chevaux ſuperbement équippés. Ils ſuivirent le char de la Princeſſe; & Ferdinand eut encore le bonheur de lui parler, chemin faiſant. L'adreſſe avec laquelle il manioit ſon cheval, qu'il jugea d'abord avoir été dreſſé, lui valut cette faveur, ou du moins en devint le prétexte.

Le lendemain de leur arrivée à la Ville, on annonça publiquement celle du Prince Arimandre dans l'Iſle, & le retour du frere de Lindamire, que le Roi ſon pere avoit envoyé viſiter quelques Provinces du Royaume.

Arimante (c'eſt le nom de ce jeune Prince) avoit des qualités dignes de ſon rang, & ſavoit apprécier les hommes qui l'entouroient. Il diſtingua d'abord

les deux Chevaliers Eſpagnols, & ne tarda point à leur donner beaucoup de part dans ſon eſtime. Cependant il ſe ſentit pour Ferdinand cette ſympathie dont on ne pénetre pas toujours la cauſe, & dont on ſuit toujours l'impulſion. Cette nouvelle préférence acheva de mettre Don Diégo au déſeſpoir. Les mouvemens de la jalouſie ſe joignirent bientôt à ceux de la haine, qui y touchent de ſi près. En un mot, il eût donné un libre cours à ſa fureur, s'il eût été chez un Peuple moins ſage; mais cette ſageſſe lui en impoſa, tant il eſt vrai que l'exemple peut tout rectifier, comme il peut tout pervertir!

Le Roi chargea ſon fils d'aller à la rencontre du Prince Arimandre. Les deux Chevaliers Eſpagnols furent du voyage. Tous deux, ſans ceſſer d'être jaloux l'un de l'autre, l'étoient encore plus du Prince qu'ils alloient recevoir. Sa vue ne diminua point leur inquiétude. Il joignoit aux plus beaux traits, la plus belle taille, & une certaine grace qui donne encore un nouveau prix à tous ces avantages. Le Prince Arimante les

préſenta à ſon futur beau-frere. Celui-ci les reçut avec une politeſſe qui les rendit un peu confus. Ils gémiſſoient, en ſecret, de ne lui trouver aucun défaut; mais il parla; & bientôt ils furent conſolés. Ils jugerent que ſi la Nature l'avoit bien traité, quant à l'extérieur, elle avoit oublié de meubler ce bel édifice.

Lindamire ne tarda point elle-même à s'en appercevoir. Elle reconnut combien Arimandre étoit embarraſſé pour lui adreſſer la parole, combien il ſavoit peu répondre à ce qu'on lui diſoit, & enfin, qu'il fuyoit l'occaſion de lui parler en particulier. Elle s'en félicita, c'eſt dire aſſez qu'il eût peu gagné auprès d'elle en parlant davantage.

De ſon côté, Arimandre examinoit peu ſi la Princeſſe l'accueilloit bien ou mal. Il parloit avec éloge de ſa beauté, mais du ton, à-peu-près, dont on pourroit parler d'une belle ſtatue. Ainſi, Ferdinand devoit être ſatisfait. Cependant il ne le fut pas. La tiédeur d'Arimandre lui parut un affront fait à Lindamire. Quelques propos qui lui échapperent, déplurent beaucoup à ce Prince : en

un mot, Arimandre conçut pour Ferdinand presqu'autant de haine que lui-même lui en inspiroit.

Cette antipathie réciproque fut remarquée par la Princesse. Elle vit surtout combien Ferdinand étoit devenu odieux au Prince, qui, sans être aussi amoureux que l'Espagnol, étoit cependant fort jaloux. Mais par-là il instruisoit Lindamire des sentimens que Ferdinand n'osoit lui déclarer. Il fut question, dans ce même temps, d'unir Oristile avec Toreste. Le Roi voulut que ces nôces fussent accompagnées de fêtes éclatantes. Il ordonna de préparer un superbe tournoi. C'étoit un amusement de plus qu'il ménageoit au Prince Arimandre, plus enclin & plus propre à se livrer aux exercices du corps, qu'à faire assaut d'esprit.

Arimandre forma dès-lors le projet de paroître avec éclat dans cette circonstance. Il desiroit en remporter tout l'honneur, uniquement parce qu'il avoit beaucoup de vanité. Arimante avoit la même ambition ; mais par un autre motif ; il vouloit s'attirer les applau-

diſſemens de Nimphale, jeune Princeſſe dont il étoit fort épris. Ils choiſiſſent leurs tenans. Ferdinand eſt le premier à qui le Prince Arimante s'adreſſe pour le mettre au nombre des ſiens. Arimandre s'aſſure de Don Diégo. Celui-ci, toujours ſecretement jaloux de Ferdinand, ſaiſit volontiers cette occaſion d'en venir aux mains avec lui. Il ſe flatte que les armes pourront lui être plus favorables que l'amour.

Il s'en falloit bien que Ferdinand crût être dans le cas de faire des jaloux. Il étoit au déſeſpoir de ce qu'Arimandre devoit porter dans ce tournoi les couleurs de Lindamire. Sa douleur ſe ſeroit appaiſée, s'il avoit ſu (ce qui étoit vrai) qu'elle ne les avoit accordées au Prince, que par obéiſſance aux ordres du Roi ſon pere. C'eſt de quoi il fut informé le jour même par Oriſtide. Cette Confidente de Lindamire lui apprit, de plus, qu'Arimandre auroit bien tort d'interpréter cette complaiſance à ſon avantage.

Le jour des nôces d'Oriſtile étant arrivé, le Roi la conduiſit lui-même à l'Egliſe. Arimandre conduiſit Lindamire.

Il

Il se plaça à côté d'elle, & garda le silence, suivant sa coutume. Ferdinand, qui étoit parvenu jusqu'auprès d'elle, & que la jalousie rendoit audacieux, osa entamer, en présence de son orgueilleux rival, un entretien avec la Princesse. » Il est impossible, Madame, lui » dit-il, d'entrer dans ce lieu, & de ne » croire pas que Dieu y répand une » partie de sa gloire. Cette pensée, lui » dit Arimandre d'un air moqueur, est » digne d'un esprit aussi élevé que le » vôtre. Je l'ai du moins assez judicieux, » reprit Ferdinand, pour savoir apprécier les choses tout ce qu'elles valent. » Je le crois, dit Arimandre, & vous » n'êtes sans doute pas la chose que vous » appréciez le moins; c'est dommage » que la fortune vous ait coupé les aîles. » Sachez, reprit vivement l'Espagnol, » que je suis du petit nombre de ceux » à qui elle ne peut nuire ". La Princesse les ayant vus rougir tous deux, interrompit & détourna cette conversation.

La journée se passa en divertissemens de différente espece, & fut terminée par

un bal. Il alloit finir, lorsqu'on vit entrer dans la salle un Géant, accompagné de deux Nains. Le Géant s'approcha du Roi, mit un genou en terre, & lui dit : « Grand Roi, l'ornement du monde & » la merveille de nos jours; six Chevaliers » sont partis de l'Orient, résolus, sous » la sûreté de vos armes, de faire avouer, » avec la pique & l'épée, à tous ceux » de votre Cour, que la Princesse Nimphale est la plus belle du monde. Ils » sont les bien venus, répondit le Roi, » & ne doivent rien craindre, sinon la » valeur de ceux qui leur maintiendront » le contraire. Cela fait, le Géant jetta » son gantelet, que le Prince Arimandre » releva. Ensuite la Princesse Lindamire » se retira, & les Dames allerent au » coucher de la mariée ".

Le jour suivant fut rempli par des courses de bague. Les Chevaliers mirent tout en usage pour paroître adroits, & les Dames pour paroître belles. Celles-ci étoient rangées sur des échafauds construits à cet effet, & le Roi étoit placé entre la Princesse sa fille & la mariée, à qui l'honneur de donner le prix étoit réservé.

Arimandre, Arimante, Ferdinand & méme Don Diégo brillerent beaucoup dans cette courſe, mais ce fut malheureuſement Arimandre qui remporta le prix. Il n'en fut pas plus admiré de Lindamire, elle eût préféré à toute l'adreſſe qu'il avoit, une ſeule des qualités ſolides qu'il n'avoit pas.

Ferdinand vouloit entendre le compliment qu'Arimandre feroit à la mariée, perſuadé qu'il y trouveroit de quoi ſe conſoler du petit avantage que ce Prince venoit de remporter ſur lui; mais il trouva de quoi mieux employer cet inſtant. Lindamire qui attiroit encore plus ſon attention que l'embarras d'Arimandre lui adreſſa la parole. » Vous venez » d'éprouver, lui-dit elle, que la fortune » n'a pas été neutre entre le Prince & » vous. « Il y a long-temps, Madame, » répondit-il, que je ſais que la fortune » eſt une aveugle qui ne fait cas que des » richeſſes qu'elle peut toucher; & laiſſe » à l'écart la vertu, qu'elle ne voit ni ne » peut voir «. Cette réponſe fit ſourire la Princeſſe. Arimandre, qui s'apperçut de ce commencement d'entretien, ſe

hâta de l'interrompre. Les deux rivaux s'aigrirent plus que jamais; & Lindamire fut obligée de les interrompre à son tour.

Arrive le jour du Tournoi. Arimandre devoit joûter contre le Prince Arimante; mais furieux contre Ferdinand, & assez bien muni de présomption, il crut avoir trouvé l'instant d'humilier aux yeux de Lindamire cet orgueilleux étranger. Il pria Don Diégo de faire tête au Prince, & lui donna pour motif qu'il ne vouloit pas même, dans des simples jeux, tirer l'épée contre le frere de sa maîtresse. Don Diégo ne prit point le change : cependant il obéit. Il marcha de fort bonne grace contre Arimante. L'avantage se partagea entre eux. Il fut également partagé entre Arimandre & Ferdinand au combat de la pique. Le Prince mit ensuite l'épée à la main, & fut imité par l'Espagnol. Les deux premiers coups furent d'égale force; mais au troisieme, Ferdinand, jaloux de paroître aux yeux de Lindamire tout ce qu'il étoit, porta à son adversaire, sur le haut de la tête, un coup si terrible & si adroit, qu'il lui fit

étinceler les yeux & ployer les genoux. Arimandre plein de fureur & de dépit, voulut recommencer le combat, mais les barrieres furent ouvertes ; ce qui les contraignit de se séparer.

L'action de Ferdinand eut, comme il arrive dans presque toutes celles de la vie humaine, des approbateurs & des critiques. Ceux-ci le blâmoient de n'avoir pas eu plus de ménagement pour un si grand Prince, qu'il n'auroit pu en montrer pour un de ses égaux. Les autres soutenoient qu'un Chevalier ayant l'épée à la main, devoit par-dessus tout respecter son honneur. Tel fut, en particulier, l'avis de la Princesse; & tous les autres ne tarderent pas à s'y réunir.

Tandis qu'on justifioit ainsi Ferdinand, Arimandre songeoit aux moyens de le punir. Il en parloit à Céphas, vieillard sage & prudent, qui avoit été son gouverneur, mais qui ne pouvoit certainement pas s'enorgueillir des progrès de son éleve. La confidence que lui faisoit Arimandre, en devenoit une nouvelle preuve. Non, lui disoit-il, je ne puis soutenir l'audace de ce Chevalier étranger, &

je plains le malheur de ma condition qui ne me permet pas de mesurer mon épée avec la sienne.

La réponse de Céphas est bien frappante, sur-tout si l'on se rappelle & sa date, & le pays de l'auteur qui la prête à ce veillard. » Seigneur, dit-il à son » élève, vous savez que Dieu a mis un » contrepoids à toutes les choses de ce » monde. Les grands ont la puissance & » les petits la servitude; mais il ne veut » pas que ni les uns ni les autres sortent » de leur sphère; & quand ils le font, » il les châtie. C'est pourquoi il ne faut » pas présumer que votre naissance vous » pût empêcher de réparer une offense, » si vous l'aviez faite à un Chevalier » moindre que vous ». Céphas joignit à cette réponse vigoureuse des raisons qui tendoient à faire sentir au Prince l'injustice & tous les inconvéniens de son projet. Il parvint à l'appaiser; mais Arimandre le chargea de voir le Roi, dès le jour suivant, pour le résoudre à faire presser son mariage, ou pour lui annoncer son prochain départ.

Il fallut obéir. Cependant Céphas ne

parla d'abord au Roi que du premier point de sa commission. Le Monarque Indien, qui ne vouloit point engager sa fille sans son aveu, se réserva le tems de la consulter. Il promit au vieillard une réponse précise dans les vingt-quatre heures.

Ce Prince avoit déjà prévu celle de sa fille ; ce qui ne l'empêcha point d'avoir avec elle une longue conférence à ce sujet. Il finit par ne plus douter qu'elle n'auroit jamais le Prince Arimandre pour époux, puisqu'il étoit bien décidé à ne point le lui faire épouser malgré elle. Il garda toutefois quelques ménagemens dans sa réponse à Céphas. Il ajouta que Lindamire avoit lieu de révoquer en doute un amour dont le Prince ne lui avoit jamais parlé. Céphas transmet cette réponse à son élève, qui revoit la Princesse, & ne lui parle pas plus d'amour qu'auparavant. L'orgueil de ce pauvre Prince ne pouvoit se plier à cette formule. Il étoit venu, disoit il, pour épouser, & non pour faire de doucereuses déclarations

Céphas eut donc enfin la réponse dé-

cisive qui lui étoit promise, & qu'il avoit prévue. Il ne put se dispenser d'en faire part au Prince Arimandre, qui ne lui en fit aucune, sinon d'aller se botter, s'il vouloit le suivre. En même tems, il ordonna à son écuyer de lui faire préparer douze chevaux d'une taille légère, & qui allassent d'une vîtesse incroyable. Ils furent bientôt prêts. Céphas lui demanda s'il partiroit sans voir le Roi? » Serai-je » donc assez lâche, lui répondit-il, pour » faire honneur à une personne qui me » traite si mal? « Céphas ne répliqua rien, & le suivit. On étoit au milieu de la plus grande chaleur du jour : personne, à cette heure-là, ne se montroit dans la rue, de manière que nos voyageurs étoient déjà très-loin avant qu'on eût même soupçonné leur départ.

On l'apprit vers le soir à la Cour, & ce récit n'affligea personne. Il est superflu d'ajouter qu'il combla Ferdinand de joie. Il crut, sans avoir aucun motif apparent de le croire, que sa fortune alloit prendre une face toute nouvelle. Il voyoit, il entretenoit fréquemment Lindamire. L'amitié qu'il avoit inspirée au

Prince Arimante lui en facilitoit les moyens ; mais un nouveau chagrin l'attendoit : Arimante mourut, pour s'être excessivement fatigué à la chasse. Le Roi, peu de tems après, prit le parti d'abdiquer. Il fit assembler les États, pour leur annoncer cette abdication, & faire couronner sa fille. Ferdinand, que la mort d'Arimante avoit rendu long-tems inconsolable, vit pourtant, avec joie, Lindamire élevée sur le trône. Il voyoit tout le monde soumis, comme lui, à sa puissance, il avoit encore un autre motif de satisfaction ; & un Amant seul pouvoit connoître celui là : » c'est que, » vu l'éminente dignité où elle étoit » élevée, personne ne pourroit plus ap» procher d'elle que par les desirs «.

Il ne laissoit échapper aucune occasion, je ne dis pas de lui faire connoître les siens, mais de lui marquer le plus inviolable attachement ; tout annonce même que Lindamire n'ignoroit pas ce qu'il n'osoit lui dire : elle se bornoit à ne point trop paroître l'avoir deviné.

On avoit lieu de croire qu'Arimandre

ſongeoit à ſe venger. Quelques avis l'annonçoient prêt à reparoître dans l'Iſle, à la tête d'une armée. On s'y occupoit des moyens de le bien recevoir. Enfin, l'on apprit qu'il étoit débarqué après avoir forcé la ville & le port. La Reine ſe rendit à ſon armée, d'après l'avis de ſon Conſeil. Ce Conſeil jugeoit fort ſagement que l'aſpect de la beauté aiguillonne la valeur. L'armée de la Reine avoit pour Général le Prince de Caleſſandre, & Ferdinand pour Lieutenant-Général. On l'avoit élevé, d'une voix unanime, à ce grade, en faveur de l'expérience qu'il avoit développée dans les marches, les campemens, & toutes les diſpoſitions qu'il convenoit de faire pour aller à l'ennemi. Don Diégo eut le commandement d'un corps de Cavalerie. La Reine ſe montra à toute l'armée, & parcourut tous les rangs. Elle vit le brave Ferdinand occupé de ſes fonctions. Il avoit la mine ſi haute, l'air ſi martial, il ſembloit ſi ſupérieur à tous ceux qui l'environnoient, que cette Princeſſe avoua intérieurement qu'il méritoit de leur commander à tous.

On décida qu'il falloit aller à la découverte de l'ennemi. Ferdinand en demanda la commiſſion, & l'obtint. Il partit ſeul avec ſon écuyer, qui, par un heureux haſard, avoit échappé, comme lui, au naufrage, ainſi que Don Laurens, Capitaine du vaiſſeau ſubmergé. Le même haſard les avoit depuis réunis à Don Ferdinand. Celui-ci ne tarda point à découvrir les ennemis, qui marchoient en fort bon ordre. Il monta ſur une petite colline qui étoit voiſine du chemin, pour les obſerver plus à ſon aiſe. Il jugea qu'ils étoient environ trente mille hommes de pied, & vingt mille chevaux. Il apperçut, en même tems, ſix Chevaliers, qui s'étoient détachés pour aller eux-mêmes à la découverte. Ferdinand les attendit à l'entrée d'un petit bois, & les chargea ſi vigoureuſement, qu'il en tua deux d'emblée, en bleſſa trois autres, & prit le dernier, qu'il amena priſonnier à la Reine. Il fit ſon rapport, & ajouta qu'il falloit attendre l'ennemi dans le lieu même où l'on ſe trouvoit alors : il n'y

a pas, disoit-il, de poste plus avantageux pour le bien recevoir.

L'ennemi parut le jour suivant. La bataille fut sanglante. Le Prince Calessandre fut d'abord abattu de son cheval & fait prisonnier. On l'emmenoit : Don Diégo qui s'en apperçut, fond, avec sa troupe, sur cè corps d'ennemis, & délivre le Général. De son côté, Ferdinand, indigné d'avoir vu reculer l'armée de la Reine, rallie ceux qui fuyoient; & tombe avec tant de fureur sur le corps de bataille, qu'il l'enfonce, le poursuit; la victoire est complette; & Arimandre ne forme plus d'autre projet, d'autre vœu, que de parvenir à regagner ses vaisseaux.

La Reine étoit dans une petite ville peu éloignée du champ de bataille. Elle fut bientôt informée de son triomphe. Elle venoit remercier ses défenseurs, lorsqu'elle rencontra le brave Ferdinand qu'on emportoit couvert de blessures, & presque mourant. Son cœur se serre, ses larmes coulerent. « Ah! lui dit-elle, » j'ai payé trop cher la victoire que je » viens d'obtenir, puisqu'elle vous réduit » dans l'état où je vous vois! « Ferdinand

reconnut la voix de la Reine. Il s'efforce d'ouvrir les yeux pour l'enviſager encore une fois avant de mourir. « Ne regrettez » point ma mort, Madame, lui dit-il : » ce qui pouvoit m'arriver de plus favo- » rable, c'étoit de mourir pour vous «.

Les chirurgiens, & ſa propre foibleſſe, ne lui permirent pas de parler plus long-temps. On l'emporta dans ſon logis, tandis que la Reine, trop accablée de ce qu'elle venoit de voir pour ſe montrer à ſon armée victorieuſe, retourna dans le ſien. Le Prince Caleſſandre vint lui rendre compte de la victoire & lui préſenter quelques priſonniers de marque. Il rendit une ample juſtice aux deux Chevaliers Eſpagnols, & avoua qu'on leur devoit, ſur tout à Ferdinand, la gloire de cette journée. Don Diégo, diſoit il, m'a ſauvé la vie, ou du moins la liberté ; mais Ferdinand a renverſé des bataillons entiers, & fait fuir le Prince Arimandre; mais, pourſuivit il, tous deux ſont fort bleſſés; la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe, leur coûtera peut être la vie.

Je ſais, lui dit elle du ton le plus triſte, que Ferdinand eſt dans un état

bien dangereux ; mais j'ignorois la bleſſure de Don Diégo. Elle le pria d'avoir le plus grand ſoin de l'un & de l'autre. Enſuite elle s'informa ſi les ennemis n'avoient point fait de priſonniers. Le Prince répondit que non. En ce cas, lui dit-elle, il faut donc renvoyer les leurs; il nous ſuffit d'être hors du danger dont ils nous menaçoient. On donna cependant des ordres pour pourſuivre Arimandre, non dans la vue de lui faire plus de mal qu'il n'en avoit reçu; mais pour l'expulſer entiérement de l'Iſle, & reprendre le port dont il s'étoit ſaiſi à ſon arrivée.

Un des premiers ſoins de la Reine fut auſſi d'informer le Roi ſon pere, du ſuccès de cette bataille. Il s'étoit retiré dans un Monaſtère; mais elle avoit ſoin de le viſiter ſouvent, de le conſulter dans toutes les occaſions d'une certaine importance, & de ſe régler en tout point ſur ſes conſeils. Ce fut peut-être le ſeul Roi qui, après avoir abdiqué, ſe vit compté pour quelque choſe dans l'Etat, & n'eut point lieu de regretter ſon abdication.

Lindamire, après s'être livrée à tous

les soins qu'exigeoit son rang, ne trouva point dans son ame la satisfaction qui résulte, pour l'ordinaire, d'un triomphe. Retirée dans sa chambre avec Oristile & & Toreste, elle y donnoit un libre cours à des sentimens qu'elle se croyoit obligée de dissimuler en public. Pourquoi, leur disoit-elle, pourquoi faut-il que dès les premiers jours de mon regne, j'aie vu les campagnes couvertes de morts & arrosées du sang de mes fideles sujets? Pourquoi le brave & malheureux Ferdinand est-il venu de si loin sacrifier sa vie pour ma défense? Allez, dit-elle, en s'adressant à Toreste, allez vous informer de l'état où il se trouve dans ce moment. Toreste sortit, & Lindamire continua d'entretenir Oristile sur le même sujet. Oui, lui disoit-elle, si ce Chevalier meurt, la pensée d'avoir causé sa mort me sera un tourment perpétuel.

Oristile, quoique très-affligée elle-même, voulut à tout événement essayer de servir l'ami de Toreste. Il seroit difficile, Madame, dit-elle à la Reine, de désaprouver une douleur si légitime. Je ne puis cependant me persuader que

le Ciel ait conduit tout exprès parmi nous un Chevalier si accompli pour le faire mourir à vos pieds; j'ose croire que sa fortune lui réserve un meilleur sort. La Reine la regarda en s'écriant : plût au Ciel qu'une telle conjecture pût se vérifier ! si Votre Majesté, reprit l'adroite Oristile; trouve bon que je fasse savoir à Ferdinand les inquiétudes qu'elle éprouve sur sa position, j'ose lui répondre qu'un tel remede sera plus utile au blessé que tous les secours de l'art.

Si l'imagination de Ferdinand étoit malade, répliqua Lindamire, vous auriez raison; mais c'est le corps qui a besoin d'être secouru. Je persiste dans mon opinion, poursuivit Oristile; je sais, sans être de l'art, que la paix de l'esprit & sur-tout la satisfaction de l'esprit, influe sur la bonne qualité de nos humeurs & sur la guérison de nos maux. D'ailleurs continua-t-elle intrépidement, je sais que la moindre de vos faveurs pourroit même rappeller Ferdinand du tombeau. Comment êtes vous si bien avertie de ses sentimens, reprit la Reine ? Madame, répondit Oristile, les mêmes actions

qui m'en ont instruite, ne permettent guère à Votre Majesté de les ignorer. » Rompons là-dessus, lui dit la Reine, » & attendons ce que l'on doit espérer » de sa vie pour y répondre. »

Un moment après, Toreste revint, & lui annonça que Ferdinand étoit fort mal, qu'on avoit peu d'espérance de le sauver; cependant, ajouta son amie, je crois cette condamnation un peu hasardée. La Reine se souvint alors de Don Diégo. Elle ordonna même à Toreste d'aller le voir, & de veiller à ce que rien ne lui manquât. Toreste l'assura que le Prince Calessandre avoit le même soin de Don Diégo, qu'il pourroit avoir de son propre fils. Il faut, dit Oristile, si Don Diégo guérit de ses blessures, il faut que le Prince lui donne sa fille pour le récompenser de lui avoir sauvé la vie. Eh! que réservez-vous donc à Ferdinand, lui dit la Reine? oubliez-vous que la Princesse Lindimare est le plus grand parti qui existe dans nos Isles! Je le sais bien, Madame, reprit Oristile; mais la valeur de Ferdinand, & les soins que Votre Majesté paroît lui donner, lui promettent beaucoup mieux.

La Reine ne lui répondit rien ; elle commanda seulement à Toreſte de venir la trouver ſur le ſoir, parce qu'elle vouloit faire une viſite aux deux bleſſés. L'heure venue, elle commença par Ferdinand : elle le trouva preſque mourant. Je vous prie, lui dit elle, de croire que je ſuis inconſolable de vous voir dans un pareil état, & d'en être la cauſe. Il y a long-temps, Madame, lui répondit il, que j'ai regardé la mort comme un tribut inévitable qu'il faut payer à la Nature ; c'eſt dans le mépris qu'on en fait que ſe trouve la ſource de nos plus belles actions. J'ai toujours deſiré qu'elle me prît dans une circonſtance glorieuſe, en ſoutenant une cauſe juſte : je vois que mes vœux ſeront exaucés. Et moi j'eſpere, ajouta la Reine, que le Ciel ne m'aura point favoriſée à demi, & qu'il vous ſauvera, après m'avoir ſauvée. Prenez ſoin de vous guérir, & ne doutez ni de mon eſtime pour votre courage, ni de ma reconnoiſſance pour les ſervices que vous m'avez rendus.

Elle ſe retira en achevant ces mots, parce que les médecins, qui ont de

grands droits par-tout, lui repréſenterent qu'un plus long entretien pourroit nuire au malade. Elle ſe rendit auprès de Don Diégo; mais l'hiſtorien obſerve que la Faculté n'eut pas beſoin de renouveller ſa premiere leçon.

Le Roi, qui, dans cette circonſtance, avoit quitté ſa retraite, viſita auſſi les deux Eſpagnols. Il apprit du Prince Caleſſandre que Ferdinand avoit réellement gagné la bataille, puiſque ſans les prodigieux efforts de valeur qu'il avoit faits, elle étoit perdue ſans reſſource. Il ne tarda pas non plus à s'appercevoir que la préſence de la Reine étoit pour Ferdinand un ſpécifique plus aſſuré que tous ceux dont l'art de guérir fait uſage. D'autre part, il avoit remarqué le vif intérêt que Lindamire prenoit à la guériſon du malade. Il ſavoit enfin, par le témoignage de Don Laurens, que Ferdinand deſcendoit d'un tige royale, & il étoit d'autant plus diſpoſé à croire ce rapport véritable, que les brillantes qualités de Ferdinand, la nobleſſe, la hauteur même de ſon caractere, atteſtoient cette illuſtre origine. Tous ces motifs lui firent écouter favo-

blement le conseil de Miranda, qui étoit de donner Ferdinand pour époux à Lindamire, & de l'attacher ainsi, par son intérêt, à la couronne qu'il avoit si bien défendue par pure générosité.

Le Prince Calessandre, à qui le Roi fit part de ce dessein, l'approuva. Il avoit de grandes obligations à Don Diégo : il ne pouvoit lui donner une couronne pour l'en récompenser ; mais il avoit une fille dont la beauté ne le cédoit qu'à celle de Lindamire, & une fortune supérieure à celle de beaucoup de Souverains. Il résolut d'offrir l'une & l'autre à son libérateur. Deux mois plutôt, l'Espagnol eût peu senti le prix d'une telle offre ; mais l'intérêt que la Princesse Lindimare avoit paru prendre à la guérison de ses blessures, la reconnoissance qu'elle lui témoignoit du service qu'il avoit rendu à son pere, & enfin sa beauté ; toutes ces choses dont une seule auroit pu toucher une ame sensible, dégagerent Don Diégo d'une passion aussi téméraire que malheureuse. Il sentit qu'un Chevalier à-peu-près errant, n'étoit point à plaindre de devenir un grand Prince, & l'époux d'une Prin-

ceſſe qui avoit mérité les vœux de l'Héritier du trône. Il étoit déja vivement épris de Lindimare ; il ſavoit apprécier ſon bonheur, lorſqu'on lui annonça celui qui attendoit Ferdinand.

Qui pourroit exprimer la joie, les tranſports de celui-ci, lorſque ſon ami Toreſte lui apprit, au nom du Roi, un ſuccès qui paſſoit toutes ſes eſpérances, le trône & Lindamire? Ce fut un beaume divin appliqué ſur ſes bleſſures. Peu de jours ſuffirent pour achever ſa guériſon. Lindamire, que cet événement ne ſatisfaiſoit pas moins que lui, ne dérogea cependant point à la délicate réſerve de ſon ſexe; elle demanda un délai pour ſe déterminer. Heureuſement pour elle & pour ſon Amant, le Roi ſe refuſa à cette demande. C'étoit le premier refus qu'elle eſſuyoit de ſa part; & l'hiſtoire aſſure qu'elle ne le trouva point trop rigoureux.

Les deux couples d'Amans furent unis, le même jour, & s'en féliciterent le reſte de leur vie.

Ce Roman eſt un des plus raiſonnables qu'on

ait fait chez les Espagnols, & même chez les François, jusques vers la fin du dernier siecle. On n'y trouve aucun événement invraisemblable. J'en excepte quelques apparitions de Bellize; qu'il faut ranger dans la classe des songes. Quant au style, ce n'est guère dans les écrits de ce temps-là qu'il en faut chercher : il est allongé, diffus, traînant; c'étoit alors l'usage de tous les Prosateurs, & sur-tout des Romanciers : mais on trouve dans cet Ouvrage, des traits, des réflexions, des maximes, des vues morales, qui en font presqu'un Roman philosophique. N'y eût-il même que le seul tableau des mœurs du Peuple des Isles où Don Ferdinand & Don Diégo se trouvent jettés par la tempête, ce seroit déja une très-bonne critique de toutes les Nations du monde connu.

(*Par M.* DE LA DIXMERIE.)

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

PENDANT un séjour de quatre mois que l'Auteur de cet Extrait fit à Rome, Son Eminence Monseigneur le Cardinal Querini l'honora de son amitié, & la Bibliotheque du Vatican lui fut ouverte. A l'extrêmité de l'immense & double galerie qui porte le nom de Sixte-Quint, qui la fit construire, on trouve une seconde galerie, moins étendue, qu'on a fait bâtir depuis. La partie gauche de cette galerie, contient la Bibliotheque des Ducs d'Urbain, très-riche en livres, en manuscrits Italiens, & plusieurs grands volumes de miniatures, très-précieuses. La partie droite renferme la Bibliotheque de la célebre Reine Christine, qui sortit de France après s'être fait une justice cruelle d'Odescalki, qu'elle fit poignarder, presque sous ses yeux, dans la galerie des Cerfs, à Fontainebleau, après lui avoir elle-même reproché son infi-

délité : cette Reine altiere & savante, avoit rassemblé, pendant son séjour en France, une prodigieuse quantité d'anciennes éditions & de manuscrits François.

Pendant près de quatre mois, l'Auteur de cet Extrait fit une étude suivie, dans cette Bibliotheque, de tout ce qui avoit trait à la langue Romance, (berceau de la Littérature Françoise) & à la Chevalerie. C'est dans cette même Bibliotheque que M. de Sainte-Palaye a saisi d'une main sûre, tout ce qui pouvoit nous donner des notions instructives, agréables & lumineuses sur tout ce qui tient à la Chevalerie. L'Auteur, encore fort jeune alors, partagea son travail entre cette même étude & celle de nos anciens Romanciers François. C'est ainsi que, se familiarisant avec leur langage, il acquit la facilité de les entendre, & de pouvoir en donner un jour quelques Extraits. C'est-là qu'il se rappelle d'avoir vû l'Amadis de Gaule, écrit dans un très-vieux langage, que d'Herbery caractérise en le nommant *langue Picarde*, fondée sur ce que le jargon du Paysan Picard est précisément encore le même que celui dans lequel les Romanciers de la fin du regne de Philippe Auguste,

Auguſte, & des regnes de Louis VIII & de S. Louis ont écrits; c'eſt ce qui lui fait préſumer, avec bien de la vraiſemblance, que l'original de l'Amadis de Gaule, eſt de la main de nos anciens Romanciers François; & que les Auteurs Eſpagnols n'ont été que les Traducteurs de cette premiere partie des Amadis, & les Continuateurs de ce célebre Roman, dans ceux qu'ils ont compoſés ſur les nombreux ſucceſſeurs qu'ils lui donnent.

L'Auteur regrette vivement de n'avoir plus ſous ſes yeux un Roman de la même antiquité, qu'il a lu dans cette Bibliotheque : Roman d'autant plus intéreſſant, que c'eſt l'un de ceux qui ſe rapprochent le plus de la vérité de l'hiſtoire contemporaine. Ce Roman, intitulé Hiſtoire mémorable des proueſſes & des amours de Dom Urfino de Navarin, & de Dona Inez d'Oviedo, lui fit alors une impreſſion aſſez forte pour qu'il oſe en raſſembler aujourd'hui les faits, que quarante-cinq ans n'ont point effacé de ſa mémoire : il eſpere que cet Extrait pourra du moins intéreſſer les Lecteurs, par la deſcription exacte qu'ils y trouveront de tout ce qui tient aux mœurs & aux coutumes

de l'ancienne Chevalerie : c'eſt preſque le dernier Roman qui mérite qu'on s'en occupe, en ſuivant ceux que l'on a claſſés ſous le nom de Romans du temps de Charlemagne.

Hiſtoire merveilleuſe & mémorable des proueſſes & des amours de Don Urſino le Navarin, & de Dona Inez d'Oviedo. Traduite de l'Eſpagnol.

LES Gots, s'étant emparés des Royaumes qui compoſent l'Eſpagne, regnoient paiſiblement depuis quelques ſiecles ſur ces belles & riches contrées. Roderic, le dernier Roi de cette Nation, ayant aliéné le cœur de ſes ſujets par la dépravation de ſes mœurs & ſa férocité, pluſieurs grands Seigneurs étoient déja prêts à ſecouer un joug qui leur étoit odieux, lorſque Roderic mit le comble à ſes crimes, en enlevant & en déshonorant la fille du Comte Julien : ce Prince indigné, n'écouta que ſa fureur & ſon déſeſpoir. Ses Etats étoient ſitués le long

du détroit. Maître de Malque & de Gibraltar, il appella les Maures pour venger son injure; il leur ouvrit ses ports; & ces peuples belliqueux firent une invasion en Espagne, à laquelle Roderic voulut en vain s'opposer : il perdit la grande bataille de la Guadelette, & la vie : les Maures s'emparerent des royaumes de Murcie, de Grenade, des Algarves; ils subjuguerent de même l'Andalousie & la nouvelle Castille, & fonderent en Europe un empire redoutable qu'ils posséderent pendant plusieurs siecles.

Le Comte Julien se repentit trop tard de n'avoir écouté que son ressentiment: ses Etats, ses ports étoient trop importans aux nouveaux conquérans, par la communication qu'ils leur donnoient avec l'Afrique, pour que les Maures laissassent regner un Prince Chrétien. Le Comte Julien voulut en vain tenter quelques efforts : il fut pris; il mourut en prison ; & sa postérité fut éteinte.

Son neveu Don Pelage, plus heureux que lui, rassembla les débris de son armée. Pelage étoit Souverain en partie de la Castille vieille : c'est là qu'il soutint

pendant quelque temps les attaques des Maures; mais ne pouvant réſiſter au grand nombre, il ſe battit en retraite juſques dans les montagnes de la Biſcaye & des Aſturies; & ſe fortifiant dans les gorges par où les Maures pouvoient pénétrer, les Eſpagnols, revenus de leur premiere terreur, ſentirent renaître cette haute valeur & cette grandeur d'ame qui leur étoit ſi naturelle : non-ſeulement les Maures n'oſerent plus s'engager dans les défilés pour les attaquer; mais ſouvent ils reçurent des échecs conſidérables, & virent leurs poſſeſſions ravagées par les détachemens qui deſcendoient des montagnes, où les braves compagnons de Pelage fonderent un nouvel empire : & c'eſt du centre de ces montagnes que les deſcendans de Pelage vinrent attaquer les Maures, & s'emparerent de la Caſtille vieille, & peu-à-peu du reſte de l'Eſpagne. Leur dynaſtie regna juſqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; & c'eſt en mémoire de la valeur de Pelage, & de celle des montagnards Biſcayens & Aſturiens, que le fils aîné du Roi d'Eſpagne porte encore le titre de Prince des Aſturies.

Les forces des Princes Chrétiens Eſpagnols augmenterent dans la partie ſeptentrionale de l'Eſpagne, par des alliances que ces ſucceſſeurs de Pelage firent avec la famille des Rois de Navarre & d'Aragon. Ces deux Royaumes, ſecourus par Charles Martel, Pépin & Charlemagne, s'étoient ſouſtraits au joug des Africains; mais, abandonnés par ce foible Empereur, fils de Charlemagne, ils n'avoient plus de reſſource que celle de combattre juſqu'au dernier ſoupir pour défendre leur foyer, leurs familles & leur liberté. Ils s'élurent un Souverain dans ces circonſtances malheureuſes; & le valeureux Prince Navarrois Don Inigo, dont l'épée redoutable étoit la terreur des Maures, fut proclamé Roi de Navarre & d'Aragon. Il établit ſa réſidence à Pampelune; & bientôt la Cour militaire qui l'entouroit, devint célebre par les Chevaliers renommés qui la compoſoient.

Elevé ſur le trône, comblé de gloire, époux fortuné d'une Princeſſe charmante, il ne manquoit au bonheur du Roi de Navarre que d'avoir des enfans. Dès ces temps-là, nul Eſpagnol n'eût oſé élever

ſes vœux au ciel, & lui demander une grace ſans l'interceſſion du grand Apôtre ſaint Jacques. Compoſtelle & le tombeau du Saint étoient révérés comme un ſanctuaire d'où les graces du ciel émanoient: on avoit regardé le ſuccès de Pelage comme un effet marqué de la protection de ce grand Saint; c'eſt par ſon ſecours, diſoient les Eſpagnols, que l'Aſturies s'eſt défendue, qu'elle ſert de barriere aux Sarraſins, & qu'elle couvre la Galice de leurs incurſions.

Le Roi & la Reine de Navarre adreſſerent donc leurs prieres à ſaint Jacques; & ſelon l'uſage du temps, ils firent le vœu d'envoyer à ſon tombeau de riches offrandes, & le fils qu'ils obtiendroient. Leurs vœux furent exaucés: la Reine de Navarre mit au jour un fils; toutes les Egliſes de Pampelune retentirent d'actions de graces. On baptiſoit encore alors par immerſion; & lorſqu'on préſenta l'enfant ſur les fonts, l'Archevêque & toute le Cour remarquerent une petite coquille bien marquée ſur ſa poitrine: cette coquille étoit ſemblable à celles que les pélerins portoient ſur leurs cha-

perons, lorſqu'ils alloient à Compoſtelle. Cette marque parut à tous les ſpectateurs être imprimée par le Saint que le Roi & la Reine avoient invoqué, & leur rappella ſi vivement le vœu qu'ils avoient fait, qu'il ne différerent pas à l'accomplir.

Le Roi de Navarre, allié du Souverain de la Biſcaye & des Aſturies, ne pouvoit craindre que le jeune Prince traversât ſes Etats : une ſuite peu nombreuſe parut ſuffire pour le conduire avec ſûreté : un charriot fut chargé des offrandes ; un char commode porta le jeune Prince, ſa nourrice & ſes gouvernantes ; un ancien & brave Chevalier & quelques cavaliers dont il étoit ſuivi, lui ſervirent d'eſcorte.

Le départ d'un fils ſi cher coûta bien des larmes à la Reine de Navarre. Elle le ſerra tendrement dans ſes bras. Elle attacha ſon reliquaire le plus précieux à ſon col. L'auteur Eſpagnol dit qu'elle y joignit un amulette que ſon brave époux avoit arrachée du col d'un Chevalier Maure expirant ſous ſes coups, & dont la puiſſance étoit d'adoucir la fureur des bêtes les plus cruelles. Il eſt difficile à

bien des femmes de mettre des bornes à leur crédulité; & l'amulette ne put être négligée par une mere craintive & tendre.

On part; & le cortege suit tranquillement les bords & les belles prairies de l'Ebre, en remontant vers sa source. Il traverse la Biscaye sans accident; il pénetre dans les montagnes des Asturies, & parvient jusqu'à Penastor. Ce qui restoit à traverser des montagnes qui séparent les Asturies de la Galice, étoit le passage le plus difficile à franchir. Le tombeau de S. Jacques rendoit aux Espagnols la Galice trop chere à conserver, pour qu'ils eussent osé faciliter son accès, en applaniſſant les gorges des montagnes. Le char qui portoit le jeune Prince se brise, verse entre des rochers: heureusement l'enfant ne reçoit aucune blessure; mais ce char brisé fermant le passage à celui qui le suivoit, le Chevalier, conducteur du cortege, courut avec sa suite, vers la ville la plus voisine, pour amener un autre char & du secours. Pendant ce temps, les Gouvernantes du jeune Prince le portent dans

un petit vallon voisin, où des arbres touffus le mettoient à l'abri du soleil; mais, grand Dieu! quel est leur effroi, en voyant une ourse monstrueuse sortir d'entre les rochers, courir sur elles, & malgré leurs cris perçans, arracher l'enfant de leurs bras, l'emporter, s'enfoncer entre des précipices escarpés, & disparoître à leurs yeux. Le Chevalier commis à la garde du jeune Prince, revient, & trouve toutes ses femmes éperdues; il s'enfonce dans la forêt avec sa suite; toutes les recherches sont vaines. Désespéré de cette perte, il n'ose retourner à Pampelune, pour y porter la mort dans le cœur de ses Souverains; il poursuit son chemin vers Compostelle, suivi du charriot qui porte les offrandes; il les dépose au pied du tombeau du Saint : *Toutefois, bien qu'il le priât*, dit l'Auteur, *moult aigrement, l'argüoitil de reproches, d'avoir délaissé tant doulce & royalle créature à la dent cruelle & felone de la male beste.* S. Jacques cependant ne méritoit pas un pareil reproche; & le saint Patron veilloit sur les jours du jeune Prince de

Navarre. L'ourſe avoit des petits ; elle avoit ſaiſi cet enfant pour le leur porter, & pour en faire leur proie ; mais, en arrivant dans ſa taniere, elle ne trouve plus ſes ourſons, que des Chaſſeurs montagnards avoient enlevés pendant ſon abſence.

L'ourſe fait retentir la forêt de ſes mugiſſemens ; elle la parcourt long-temps, & ſes recherches ſont vaines. Accablée de laſſitude, incommodée par l'abondance du lait qui gonfle ſes mamelles, elle revient à ſa taniere, & ſe jette, haletant de fatigue & de douleur, ſur un lit d'herbes & de feuilles où repoſoit tranquillement l'enfant qu'elle y avoit abandonné. Cet enfant ſe reveille ; il eſt preſſé par le beſoin, il ſent de la chaleur ; il étend ſes petits bras qui rencontrent une des mamelles de l'ourſe ; il y applique auſſi-tôt ſa petite bouche, & la ſuce avec avidité. L'ourſe que la diminution de ſon lait ſoulage, ſe calme par degrés, léche l'enfant & le laiſſe tetter. Il s'endort entre ſes pattes ; dès qu'il ſe réveille, elle le provoque à la tetter encore ; elle le careſſe ; elle paroît l'adopter : dès

ce moment, il remplace les petits qu'elle a perdus ; & peu de jours après, elle paroît les avoir oubliés.

Le lait nourrissant & abondant de l'ourse fut utile au jeune Prince : non-seulement il le fit croître excessivement en l'espace d'un an, mais il disposa ses nerfs & ses muscles à le rendre d'une force surnaturelle. L'ourse voyant que loin de la quitter à cet âge, comme avoient fait les premiers oursons qu'elle avoit eus, il ne s'en écartoit jamais ; elle redoubla de tendresse pour lui : souvent elle le prenoit sur son dos, & le menoit dans la forêt ; elle grimpoit sur des arbres chargés de fruits ; & sembloit se plaire à les lui voir cueillir ; elle lui apportoit des rayons de miel ; & dès l'âge de trois ans, il sut les chercher & les recueillir lui-même. Bientôt, devenu plus fort & plus agile, il montoit jusqu'à la cîme des arbres les plus hauts pour dénicher les oiseaux qu'il apportoit d'un air satisfait à sa nourrice : il essayoit à lutter avec elle, & l'ourse ne lui opposoit que la résistance nécessaire pour faire déployer ses forces & l'accoutumer à s'en

ſervir. Souvent elle alloit à la chaſſe, & rapportoit des faons de biche & des chevreuils égorgés ; mais voyant la répugnance que ſon nourriſſon avoit à s'en repaître, & jugeant qu'il étoit en état de chercher lui-même l'eſpece de nourriture qui lui convenoit le mieux, elle n'avoit plus d'inquiétude quand il s'écartoit, & le voyoit toujours revenir avec empreſſement auprès d'elle.

Le jeune Prince avoit déja près de ſept ans, lorſque s'étant éloigné un jour plus qu'à l'ordinaire, il apperçoit un petit jardin entouré d'une haie vive, rempli d'arbres chargés des plus beaux fruits : il ſe ſert bientôt du moyen avec lequel il s'étoit appris à franchir les rochers & les ravins ; il arrache une longue branche, il prend ſon élan ; & à l'aide de cette branche, il franchit la haie, & ſe met à cueillir des fruits.

Ce jardin étoit celui d'un hermite, & cet hermite étoit un ancien & brave Chevalier qui, ſuivant l'exemple de Lancelot du Lac & du célebre Gallehaut, avoit conſacré le reſte de ſes jours à la pénitence, après s'être acquis la plus

brillante réputation. L'Hermite avoit apperçu l'enfant sauter pa-dessus sa haie : il est étonné de la hardiesse avec laquelle il cueille ses fruits ; il s'en approche ; & l'enfant est bien plus surpris encore en voyant une espece de créature dont jusqu'alors il n'avoit pu se former aucune idée. La longue barbe, le long habit brun de l'Hermite, le lui font prendre pour une bête dangereuse ; mais, quoique dans un âge si tendre, la peur ne pouvoit déja plus avoir d'accès sur son ame : il saute promptement à terre, reprend son bâton & se met en défense. Le bon hermite admire la beauté de cet enfant, quoique sa peau paroisse halée & endurcie par le soleil ; il l'appelle d'une voix douce, & lui fait signe d'approcher : l'enfant n'avoit jamais entendu de voix humaine, & croit entendre le cri de quelque animal féroce : il continue de se tenir en défense : l'hermite étonné rentre dans sa cabane, & revient avec une jatte de lait & un rayon de miel. A cet aspect, l'enfant s'adoucit ; & sans quitter son bâton, il fait quelques pas au-devant de l'Hermite qui lui tend les mains chargées des mets

qu'il lui préſente. L'enfant lui ſourit, & devenu plus hardi par degrés, il boit le lait, reçoit le miel; & conſidérant les mains de l'Hermite avec ſurpriſe, les examine, & les compare aux ſiennes. Cet examen eſt ſuivi de celui de ſes habits: & l'on croira ſans peine qu'une eſpece de Capucin dut paroître un être bien extraordinaire à cet enfant qui ne connoiſſoit que des chamois, des daims & des ours.

Il eſt encore bien plus étonné lorſqu'il voit que ce qu'il touche ne tient point à ſon corps. L'Hermite à ſon tour le flatte, le careſſe d'un air doux, & lui demande par quel haſard il ſe trouve abandonné dans ce lieu ſauvage? L'enfant qui ne l'entend point, ſe met à rire & à grommeler entre ſes dents, mais d'un ton qui ne tenoit point de la colere. Bientôt il commence à s'accoutumer avec l'Hermite; il laiſſe tomber ſon bâton; il le careſſe à ſon tour, le prend par la barbe, & le tirant à lui, il lui enleve ſon capuchon, ſe jette comme un trait ſur ſon bâton, & s'en ſert pour s'élancer par-deſſus la haie avec ſa proie. L'Hermite

entend les éclats de rire qu'il fait en s'éloignant, & retourne dans sa cabane, très-surpris de cette aventure.

Quelques jours après, l'enfant n'ayant pu trouver facilement sa nourriture ordinaire, il se souvient du verger & de l'espece d'animal qui lui a paru si doux; il saute la haie, comme la premiere fois; il cherche dans le verger, & n'y trouvant pas sa nouvelle connoissance, il se hasarde de pénétrer jusques dans ce qu'il prend pour sa taniere. L'Hermite alors étoit en prieres, vis-à-vis une image de S. Jacques : il n'avoit point entendu l'enfant; il est très-surpris, lorsqu'il le voit tout-à-coup à côté de lui; il lui tend les bras; & l'enfant, accoutumé à se trouver dans ceux de l'ourse, sa nourrice, se livre, de bonne grace, à cet embrassement. L'Hermite, plein de foi, l'éleve vers l'image du Saint Patron, implore ses secours pour lui : l'enfant paroît dès-lors moins farouche; il imite l'Hermite, & tend ses bras vers le protecteur de l'Espagne.

Cette seconde visite fut beaucoup plus longue que la premiere. L'Hermite lui

préſenta ce qu'il crut lui pouvoir plaire le plus; il y joignit un verre d'hydromel, que l'enfant parut trouver délicieux: alors il s'efforce à s'en faire entendre; mais l'enfant qui n'a que très-peu d'idées acquiſes, ne conçoit rien à ſes ſignes, qu'à meſure qu'ils ſont accompagnés de ce qui peut flatter ſes ſens. Cependant l'Hermite s'étoit apperçu que l'enfant s'étoit fait une bleſſure à l'épaule, & qu'il s'étoit frotté ſur de la terre mouillée pour étancher ſon ſang: il l'examine; l'épaule étoit enflée. La petite créature ſe laiſſe faire; il lave la plaie avec de l'hydromel, & le ſang recommence à couler; auſſi-tôt l'Hermite ouvre une armoire; il en tire une fiole d'un baume exquis; il en mouille une compreſſe qu'il applique ſur la bleſſure; l'enfant alors, plus attentif que jamais, & ſouffrant beaucoup moins, conçoit qu'il doit ce ſoulagement au ſecours de l'Hermite: il l'accable de careſſes, avec le petit ton grommelant le plus doux; il examine de nouveau ſes mains, encore parfumées par l'odeur du baume; il les lui baiſe: l'Hermite eſt attendri, & ſe précipite au

pied d'un petit autel, en demandant au ciel, avec des larmes & la foi la plus vive, d'avoir pitié de cette innocente créature ! Il se releve, & l'enfant le suit, lorsqu'il renferme son baume dans l'armoire, que l'Hermite lui laisse examiner.

Un moment après, ils passent dans le jardin pour cueillir des fruits; mais l'enfant voyant au soleil que le jour est sur son déclin, tout-à-coup il saute au col de l'Hermite; il lui montre la haie; il lui fait signe qu'il va la sauter pour se retirer; mais qu'il la sautera bientôt de nouveau pour venir le voir : l'Hermite ne l'arrête point; il invoque encore pour lui l'assistance de Saint Jacques, & lui donne sa bénédiction. L'enfant saute la haie, & disparoît à ses yeux.

Le Petit Prince de Navarre étoit né doué de beaucoup d'esprit naturel : aucune des nouvelles idées qu'il venoit de recevoir, n'échappe de sa mémoire; son intelligence commença même, dès-lors, à se former des résultats de tout ce qu'il venoit d'éprouver. C'est en s'occupant fortement de ces nouvelles idées qu'il arriva presqu'à nuit fermée à la taniere

de l'ourſe : il fut ſurpris & inquiet de ne la point trouver : il ſort, il court autour de la taniere; il l'appelle vainement; il rentre, & paſſe une nuit agitée par l'inquiétude & la douleur. Dès que le jour paroît, il ſe leve pour la chercher de nouveau; mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'il entendit des mugiſſemens plaintifs, & qu'il vit celle qu'il croyoit encore être ſa mere, ſe traîner avec peine vers lui, ayant le haut du bras traverſé par une fleche. Il court à elle en faiſant des cris, & l'ourſe, dont les douleurs paroiſſent ſe ſuſpendre, en le voyant, arrive enfin avec lui dans ſa taniere.

Elle ſe couche, & ſe plaint douloureuſement : l'enfant court d'abord lui chercher un rayon de miel, & les fruits qui faiſoient ſa petite proviſion. Il examine la fleche qui le perçoit de part en part le haut du bras : il ſe haſarde à caſſer adroitemeut le plus grand bout du fût; & il réuſſit ainſi à tirer la fleche : il eſt bientôt effrayé de l'abondance du ſang qui coule des deux ouvertures : il n'héſite pas à s'arracher l'emplâtre dont

l'Hermite avoit couvert son épaule; il s'en sert pour former l'une des deux blessures; mais il ne peut étancher le sang qui coule de l'autre en plus grande abondance: l'ourse, pendant ce temps, léchoit doucement le dos & le col de son nourrisson; & elle recevoit ses soins avec tendresse. L'enfant écrase des herbes au hasard, les pétrit avec de la mousse; il arrête le sang en partie, mais bientôt il voit que cette emplâtre d'herbes n'est pas suffisante.

Il se souvient alors de l'animal bienfaisant qui l'a secourue; & voyant le capuchon que, la premiere fois, il lui avoit enlevé, il le déchire; il s'en sert pour couvrir le bras blessé, &, après avoir caressé l'ourse, il part comme un trait, & vole à la cabane de l'Hermite.

L'Hermite avoit prévu que cet enfant, qui commençoit à lui devenir cher, reviendroit auprès de lui; & ne voulant plus l'exposer à sauter une haie élevée, il y avoit fait une ouverture. Il le voit arriver, hors d'haleine, & les yeux gonflés de pleurs: l'enfant le serre

entre ſes bras ; il lui montre du lait, ſa mamelle & ſa bouche ; & par des ſignes expreſſifs & redoublés, il parvient à lui faire entendre que ſa nourrice eſt bleſſée : il acheve de l'engager à venir à ſon ſecours, en ſe ſaiſiſſant de la bouteille de beaume, d'un rouleau de linge, & le prenant par la main, pour l'entraîner avec lui.

L'Hermite, qu'une charité ardente auroit pu ſeule déterminer à voler au ſecours des malheureux, s'y porte encore plus vivement, par le deſir d'apprendre quel eſt cet enfant, & par quelle raiſon ſes premieres notions paroiſſent ſi négligées & ſi ſauvages. Il ſuit l'enfant qui marche à grands pas, & qui le conduit, par des routes peu frayées, dans un fond hériſſé de rochers : il eſt ſaiſi de quelques terreurs, en entrant avec lui dans une caverne, dont l'abord ne reſſemble en rien à celui d'une habitation ; il réſiſte à ſuivre ſon conducteur, dont les larmes coulent, & qui redouble d'efforts pour l'entraîner au fond de la caverne. Il ſe détermine enfin à marcher : mais quelle eſt ſa ſurpriſe, en voyant

une grande ourſe, au lieu d'une femme qu'il s'attendoit à trouver! L'ourſe, de ſon côté, ſe releve, rugit, & paroît prête à s'élancer ſur lui; mais l'enfant ſe jette dans ſes bras avec vivacité, la careſſe, l'adoucit; & bientôt l'Hermite ſe raſſure en voyant la bête ſe coucher, & l'enfant lever le bras d'où le ſang coule.

Il n'en fallut pas davantage à l'Hermite pour lui faire deviner quel intérêt ſi tendre attachoit ce bel enfant à cette ourſe : il s'approche avec plus de confiance : l'enfant ſouleve encore le bras bleſſé; l'Hermite l'examine, lave les deux plaies, il arrête le ſang; & répandant un beaume ſalutaire, il aſſujettit deux compreſſes, qui calment, en un inſtant, la douleur.

Cette bête, dont la préſence de l'enfant avoit adouci déja la férocité, ſemble recevoir les ſoins de l'Hermite avec reconnoiſſance; l'enfant, de ſon coté, le careſſe plus tendrement que jamais; il le conduit dans l'étendue de la caverne; vers l'endroit où l'ourſe dépoſoit ordinairement ſa chaſſe; il cherche

de tous côtés, & l'Hermite eſt bien ſurpris en appercevant, dans un coin, des reſtes de langes déchirés, qui paroiſſent avoir été de la plus grande magnificence. Au milieu de leurs débris, il trouva un reliquaire d'or, enrichi de diamans; bientôt il ſe proſterne, en reconnoiſſant que le rubis du milieu couvre une parcelle de bois avec cette légende : *Vera Crux :* il trouve auſſi une Turquoiſe, gravée en caractere Arabes. En rapprochant cette circonſtance, l'Hermite ne doute plus, à tous ces indices, que cet enfant, né d'un ſang illuſtre, n'ait été enlevé, ou abandonné dans la forêt, & que cette ourſe ne lui ait ſervi de nourrice : il redouble ſes ſoins pour la ſoulager; elle y paroît ſenſible; l'Hermite paſſe le reſte du jour & la nuit dans la cabane; & après avoir panſé l'ourſe le matin, il fait un paquet des langes de l'enfant, & des bijoux précieux qui leur étoient joints.

Il part pour les dépoſer dans ſon hermitage; il y prend des proviſions, & revient ſur le ſoir les partager avec l'enfant. L'ourſe, en le voyant arriver, ſe

leve, le flatte à sa maniere, lui tend d'elle-même son bras; & le second appareil que l'Hermite applique, acheve de fermer la double blessure.

Dès ce second jour, l'Hermite apprend à l'enfant à répondre au nom d'*Ursino* qu'il lui donne; il sort avec lui pour rapporter du miel, des fruits & des racines nourrissantes; il les porte à l'ourse qui, de ce moment, se prend pour lui d'amitié, & ne paroît point inquiete lorsque l'enfant sort de la caverne pour le suivre. L'Hermite en profite pour le mener dans sa retraite; quelques linges & quelques restes d'habillement, servent à le couvrir : en peu de temps, il lui apprend à répéter le nom de tout ce qui peut servir à son usage; & bientôt il parvient à lui donner des notions plus compliquées, comme à lui apprendre les mots qui s'y rapportent & peuvent les exprimer.

Lorsque le jeune Ursino fut en état de l'entendre & de lui répondre, l'Hermite lui fit des questions : il ne put en rien apprendre, sinon que, jusqu'au premier moment de leur connoissance, il

n'avoit rien connu que l'ourſe & les bêtes qui couroient dans la forêt.

Dès que l'ourſe fut guérie, elle reprit tous ſes anciens erremens : elle ſuivit quelquefois le jeune Urſino à la cabane de l'Hermite ; l'un & l'autre lui donnoient du miel & des fruits ; & bientôt elle ne s'inquiéta plus de voir ſon nourriſſon s'abſenter pluſieurs jours d'auprès d'elle. C'eſt ainſi que le Prince paſſa pluſieurs années, pendant leſquelles l'Hermite l'inſtruiſit, lui apprit les grandes vérités de la Religion, & lui donna les principes qui éclairent & élevent l'ame à la vertu.

Urſino atteignit ainſi l'âge de douze ans. Un air noble & aſſuré, ſa force prodigieuſe, ſa taille élevée au-deſſus de celle des enfans de ſon âge, & ſur-tout ſon eſprit pénétrant & ſon intrépidité, faiſoient l'admiration de l'Hermite : tout annonçoit en lui une origine illuſtre. Un jour qu'il revenoit de voir l'ourſe, ſa nourrice, qu'il aimoit toujours tendrement, quoiqu'il sût déja qu'elle ne pouvoit lui avoir donné le jour, il arriva dans

dans l'hermitage au moment où l'Hermite étoit allé couper du bois dans la forêt. Depuis long-tems il avoit la curiosité d'entrer dans un petit cabinet que l'Hermite fermoit toujours avec soin : il voit que la porte est entr'ouverte; il entre : le premier objet qui s'offre à sa vue, est un petit autel qui porte un Crucifix; & son premier mouvement est de se mettre à genoux. Il lit, au pied de cette Croix : *ô, mon Dieu, pardonnez-moi le sang que j'ai versé.* Au pied de l'autel, il voit des armes complettes dont il ignore l'usage, une épée de bataille & des éperons dorés. C'étoit l'armure que l'Hermite avoit déposé au pied de la Croix, le jour qu'il s'étoit consacré à la pénitence; & il alloit souvent, dans ce cabinet, pleurer la mort d'un de ses compagnons que, dans sa jeunesse, il avoit sacrifié trop légerement à sa jalousie & à sa vengeance.

Ursino prend tour à tour chaque piece de ces armes; il en admire la forme; il cherche quel est l'usage qu'il est possible d'en faire. Après bien des essais, il parvient à s'en couvrir; &, fier de sa nouvelle parure, il tire l'épée, & sort dans

le jardin pour éprouver s'il pourra marcher sous leur poids. A ce moment, l'Hermite revient chargé du bois qu'il a coupé.

Son premier mouvement fut d'être effrayé de voir un homme armé dans sa retraite, Ursino n'ayant pu baisser la visiere du casque, mais bientôt il reconnoît son éleve, & il rit, en voyant qu'il avoit attaché comme des bracelets à ses bras les éperons dorés dont il ignoroit l'usage. Il embrasse Ursino; il met les éperons à leur place; il redresse & rajuste les armes mal attachées. Ursino, plus à son aise, marche dès-lors avec plus de liberté, paroît glorieux de sa nouvelle parure; & voyant un gros pieu qui servoit d'arcboutant à la haie, il le frappe de son épée avec tant de vigueur, qu'il le tranche par la moitié.

L'Hermite enchanté de la force de son éleve, croit voir dans le hasard qui l'a mis à portée de se revêtir de ses armes, les décrets de la providence qui le destine à devenir utile à la patrie, & à parvenir à la gloire d'un preux Chevalier. De ce moment, il commence à l'exercer; & les

progrès d'Urſino ſurpaſſant ſon eſpérance, il a recours à des beſans d'or qu'il avoit apportés dans ſa retraite, & que juſqu'alors il avoit mépriſés : il prévient ſon éleve qu'il va s'abſenter pendant quelques jours, ſans lui communiquer ſes projets ; & il part pour Oviedo, dans l'intention d'acheter un bon & vigoureux cheval pour former ſon jeune ami. Il étoit prêt d'arriver, lorſque Urſino, qui ſe promenoit dans la forêt, l'apperçoit de loin, & croit voir un monſtre emporter ſon bienfaiteur. Voler vers lui, s'élancer au col du cheval, l'arrêter & le terraſſer, fut pour lui l'ouvrage d'un inſtant : cependant la voix & l'air riant de l'Hermite ſuſpendent ſes efforts & ſa colere : *Biou fils lui a donques l'Hermite ? de pieca ne viſtes beſtes plus gente q'ue deviez mieux aimer, or ſus careſſez la beſte, en brief temps bon beſoin vous ſera telle :* Urſino careſſe & admire ce bel animal : l'Hermite qui ſe ſouvient encore des leçons de ſon ancien état, fait paſſager & lever des courbettes au cheval obéiſſant à ſa main & à ſes aides : il en-

chante ſon éleve, en lui diſant, mon enfant, ce bel animal eſt à vous.

Urſino conduit le cheval dans l'hermitage. L'Hermite lui montre quel eſt l'uſage de la bride & du harnois : ſon éleve ſaiſit promptement ces nouvelles idées ; il court chercher de l'herbe & des fruits ; il les preſente au cheval, il le flatte avec la main, & deſire déja impatiemment que l'Hermite lui permette de le monter.

Cet ancien Guerrier, expert dans tous les exercices de la Chevalerie, enſeigna ſans peine à Urſino l'art de monter à cheval avec grace, & de ſe ſervir avec adreſſe de celui qu'il avoit deſtiné pour lui ; bientôt l'Hermite forme une lance, & aſſurant en terre un gros & ferme poteau, il l'inſtruit à courir rapidement, à frapper tour à tour de ſa lance les différentes marques qu'il trace ſur cette quintaine * ; & il eſt ſurpris de voir

* Dans les exercices des Damoiſeaux & des nobles Varlets deſtinés à recevoir l'Ordre de la Chevalerie, on les accoutumoit à

Urſino briſer preſque ſans efforts les plus fortes branches qu'il ait façonnées en guiſe de lances.

Bientôt Urſino fait frapper également, à cheval, d'une lance ou d'une épée ; ſouvent il parcourt la forêt; &,

---

courir, la lance en arrêt, contre un poteau, que ſouvent on couvroit d'un bouclier, ou qu'on ſurmontoit d'un caſque ; & cela s'appelloit courir la *Quintaine*, dont ce poteau portoit le nom : il s'eſt conſervé un ancien uſage, au Mans, qui rappelle cet exercice : tous les Samedis-Saints, les douze plus anciens Bouchers de la ville eſcortent un Crucifix très-antique, dans une Proceſſion ; ils reviennent de-là dans la grande place des Halles, où ils ſont obligés de courir contre un poteau, nommé la *Quintaine*, & de briſer leurs lances : ils peuvent courir juſqu'à trois fois; mais s'ils manquent le poteau, ou s'ils ne briſent pas leurs lances, qu'ils ont ſoin de choiſir fragiles, ils paient deux écus d'or, évalués dix francs ; & très-ſouvent ils les paient.

muni de quelques dards qu'il s'eſt fait lui-même, il pourſuit, il atteint & perce, de ces dards ou de ſa lance, les cerfs & les daims qu'il a lancés. Son plus grand plaiſir étoit de les porter à ſon ancienne nourrice, pour laquelle il conſervoit une tendre reconnoiſſance.

L'Hermite avoit conſervé, parmi pluſieurs Ouvrages de dévotion, quelques Livres de Chevalerie ; & le naturel d'Urſino perçant au milieu de ſes études, il avoit appris bien plus facilement à lire dans l'hiſtoire d'Artus, de Lancelot, & de Triſtan, que dans les légendes de S. Jacques & de S. Pacôme : il embarraſſoit ſouvent le bon Hermite par ſes queſtions ſur la belle Genevre, la tendre Yſeult, & ſur l'Amour.

Urſino n'étoit déja plus enfant : il étoit dans ſa quinzieme année. Une intelligence rapide, une ame ſenſible, un génie obſervateur qui n'avoit point encore été troublé par le grand ſpectacle du monde, tout contribuoit à le rendre attentif, & à lui donner des idées nouvelles. Depuis plus d'un an, les chants, les

careſſes, les nids des oiſeaux, leurs petits qu'il avoit vu naître, tout excitoit ſa curioſité. Ce n'étoit plus qu'avec une eſpece d'émotion qu'il multiplioit les queſtions auxquelles l'Hermite ne répondoit que d'une maniere obſcure, embarraſſée, qui ſouvent donnoit du dépit à l'écolier, en augmentant ſon incertitude que le maître eût deſiré d'entretenir toujours; mais il n'étoit plus temps.

Urſino n'avoit d'abord été frappé, dans les Romans de la Table ronde, que des actions héroïques d'Artus, de Gauvin, de Lancelot & de Triſtan; & ſon ame courageuſe ſe ſentoit capable de les imiter; mais depuis un an, ces beautés auxquelles ces fameux Paladins conſacroient leur épée & leur vie, lui paroiſſoient devoir être des créatures bien extraordinaires & bien parfaites, puiſqu'elles avoient ſi facilement ſoumis des Chevaliers auxquels rien ne pouvoit réſiſter. Son cœur palpitoit alors du deſir ardent de connoître ces êtres ſi beaux & ſi puiſſans. Une certaine crainte cependant, & le déſeſpoir où les Chevaliers les plus fameux & les plus fideles étoient ſouvent

réduits, lui faisoient croire dans certains momens que ces êtres pouvoient être un peu malfaisans de leur nature; mais dans d'autres, il les trouvoit si doux, une seule de leurs caresses rendoit leurs Chevaliers si fortunés, que ses incertitudes se terminoient toujours par le desir & le projet de chercher à les connoître par lui-même.

Bientôt, comparant son état présent à celui des Chevaliers dont il avoit lu l'histoire, il commence à s'affliger de la solitude & de l'inaction où l'Hermite le retient; & il lui fait les plaintes les plus tendres. Le sage Hermite juge qu'il n'est plus temps de le retenir. « Mon fils, lui » dit il tendrement, j'approuve l'ardeur » qui vous entraîne à chercher des occa- » sions d'acquérir de la gloire; mais, » hélas! quelle peut être votre destinée? » Un sort cruel vous a livré, presqu'au » moment de votre naissance, à la dent » cruelle des bêtes féroces; il n'a paru » s'adoucir qu'en vous jettant entre mes » bras. Je ne peux vous cacher que votre » naissance est inconnue, & que vous ne » pouvez prétendre à rien que d'illustrer » le nom que vous tenez de l'antre qui

» fut votre berceau, & de l'espece de » nourrice qui vous alaita".

L'Hermite continue alors à lui donner toutes les leçons qui peuvent lui être utiles dans les premiers temps où leur séparation le privera de ses conseils. C'est en s'attendrissant sur son sort, qu'il attache à son col le reliquaire qui renferme le bois sacré de la vraie croix: il lui montre l'amulette & les débris des riches langes qu'il a trouvés dans la caverne. « Puissent ces signes, dit-il, que » je vais garder avec soin, & qui annoncent que votre naissance est illustre, servir un jour à la faire reconnoître; & » puissiez-vous vous annoncer sans cesse, » pour en être digne par vos exploits & » par vos vertus !«.

L'Hermite le trouvant suffisamment instruit & exercé pour recevoir l'Ordre de Chevalerie, il lui fait faire, la veille, des armes, pendant une nuit qu'il passe en priere; & le lendemain matin, après avoir intercédé le Patron de l'Espagne & demandé les secours du Ciel pour son éleve, il lui donne l'accolade, & l'arme Chevalier. Il sembla

que ce nouveau grade rempliſſoit le cœur d'Urſino d'une flamme nouvelle: Il baiſe la main de l'Hermite avec tranſport, & lui demande, avec vivacité, de ne plus différer le moment où il doit entrer dans la carriere de la gloire. L'Hermite l'embraſſe, & prépare tout pour ſon départ. Il a recours au reſte des beſans d'or qu'il avoit encore : Urſino les reçoit de ſa main ; il en apprend l'uſage; & celui qui le frappe le plus, c'eſt le ſecours dont cet or peut être aux malheureux.

Depuis près de dix-ſept ans que l'Hermite avoit dépoſé ſes armes au pied de la Croix, il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans les Eſpagnes; mais jugeant, en ancien homme de guerre, que les abords de ſa Galice & des Aſturies rendoient ces deux Royaumes inacceſſibles aux efforts des Maures, il crut qu'Urſino employeroit plus utilement ſa valeur, en ſe portant vers la Navarre & l'Aragon, dont les frontieres étoient plus ouvertes & moins fortes : il avoit appris à ſon éleve à connoître le cours du ſoleil, & la poſition des étoiles.

» Dirigez votre route vers le Nord-
» Eſt, lui dit-il, vous vous rapprocherez
» des pays qui ſont ſous la domination
» du brave Don Inigo ; il ne peut les
» défendre qu'en ſoutenant une guerre
» preſque perpétuelle contre les Maures,
» également ennemis des Eſpagnols &
» de notre ſainte Loi ; c'eſt à la Cour
» & dans les armées, que vous trouverez
» à vous ſignaler ; & vous y trouverez
» auſſi l'exemple de toutes ces vertus «.

Urſino lui jure de ſe conformer à ſes ordres. Le lendemain matin, l'Hermite l'arme lui-même ; il lui ceint une épée qu'il avoit toujours portée avec honneur ; il lui attache ſes éperons dorés ; il lui donne une forte lance, que juſqu'alors il avoit tenu cachée ; un écu qu'il avoit eu ſoin de polir aſſez pour le rendre auſſi blanc que devoit l'être celui d'un nouveau Chevalier ; & couvrant ſon bras gauche, il l'embraſſe, en mélant ſes larmes avec les ſiennes, avant de lui lacer ſon caſque, il lui donne ſa bénédiction, en élevant ſes bras au Ciel. Urſino monte à cheval, baiſſe ſa lance à ſes pieds, & part.

Il s'éloigne, avec regret, de l'Hermite : sa reconnoissance pour lui, rappelle aussi dans son cœur ce qu'il doit à l'ourse qui lui sauva la vie : il ne peut la quitter, sans aller encore une fois à son antre sauvage. Il y arrive sur la fin du jour; il a soin, en y entrant, d'ôter son casque & ses gantelets, & d'appeller l'ourse, qui le reconnoît, & le laisse approcher du repaire où elle nourrissoit alors deux oursons : Ursino partage avec elle des provisions qu'il avoit apportées, & passa la nuit sur le même lit de feuilles qui lui avoit servi de berceau.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsqu'il fut éveillé par le mugissement de la bête : il la voit inquiete, agitée; elle court vers la porte de son antre; il paroît qu'elle n'ose, ou ne peut la franchir; elle prend ses oursons dans ses bras, & les porte dans l'endroit le plus profond de sa retraite. Ursino inquiet, à son tour, court à l'entrée de la caverne, & s'apperçoit qu'elle est fermée par des filets formés avec des especes de cables; il n'hésite pas sur ce qu'il doit faire : il reprend son casque

& ſes gantelets ; il tire ſon épée ; il coupe les filets ; il ſort, & bientôt il voit qu'une ſeconde enceinte de filets, plus élevés que les premiers, entoure de toute part les accès de l'antre.

Il ſe préparoit à briſer ſes filets, comme les premiers, lorſque des Chaſſeurs, armés de dards & de forts épieux, ſe levent de tous côtés & paroiſſent vouloir s'oppoſer à ſes efforts ; Urſino qui voit, pour la premiere fois, un grand nombre de créatures qu'il juge être ſemblables à lui, reſte immobile, & dans une admiration qui tient de la ſtupidité ; il ne répond point à pluſieurs voix qui s'élevent pour lui demander par quel haſard il ſe trouve renfermé dans cette enceinte.

Le plus apparent de cette troupe fait lever un des pants du filet, & ſuivi de pluſieurs hommes armés, il s'avance vers le Prince. L'ourſe, en ce moment, ſort de la caverne, pouſſe un mugiſſement affreux, s'élance ſur les Chaſſeurs, briſe leurs dards & leurs pieux, & ſaiſit le chef de la troupe dans ſes bras. Elle étoit prête à l'étouffer lorſque Urſino ſe jette à ſon col, & ſe ſert de ſa force prodi-

gieuſe pour deſſerrer les bras de l'ourſe, qui n'oſe employer ſes efforts contre lui. Le Chaſſeur tombe preſque ſans connoiſſance. « Arrêtez, s'écrie alors Urſino, aux » autres Chaſſeurs qui vouloient venir à » ſon ſecours; retirez-vous, ou craignez » ma vengeance «. A ces mots, il tire ſon épée, & voyant l'ourſe ſe retirer dans la caverne, il y entre un inſtant avec elle; il bride ſon cheval ſur lequel il s'élance, ſe ſaiſit de ſa lance, & reparoît aux yeux des Chaſſeurs étonnés, prêt à défendre l'entrée de la caverne.

Pendant ce temps, le chef de la troupe avoit repris la connoiſſance & ſes forces, il arrête lui même ſa ſuite, & s'avance, en baiſſant ſon chaperon, vers Urſino. « Qui que vous ſoyez, lui dit-il, je vous » dois la vie, & je ſuis prêt à vous obéir » avec tous ceux qui ſont à mes ordres; » mais, Seigneur, ajouta t-il, que dois-je » penſer de cette étrange aventure ? « Urſino n'eut garde de ſe faire connoître : « Seigneur, lui dit-il, qu'il vous ſuffiſe » de ſavoir que cette ourſe m'eſt chere » depuis long temps, & que je répandrois » tout mon ſang pour la défendre; mais

» éloignons-nous de ce lieu sauvage, » faites emporter ces filets, & jurez-moi » d'ordonner qu'à l'avenir cette caverne » sera respectée «. Le jeune Chasseur, selon l'usage de la Chevalerie, en fait le serment en portant la main sur son cœur.

Ursino, dont la courtoisie égaloit déja le courage, descend aussi-tôt de cheval, délace son casque, ôte son gantelet, approche de celui qu'à son espece de serment il reconnut pour être Chevalier, & il lui tend la main. Le jeune Chasseur répond avec grace à cette prévenance : tous deux se regardent, s'admirent réciproquement, s'embrassent; & de ce premier moment une forte & douce sympathie unit leurs ames, & forme les nœuds d'une amitié qui, de jour en jour, devint plus étroite & plus durable.

Ce jeune Chasseur étoit le fils unique du Duc de Santillane, l'un des plus puissans Princes des Asturies. Une figure charmante, une ame sensible, une valeur qu'il avoit déja signalée contre les Sarrasins, qui venoient de tenter une descente sur les Côtes des Etats de son

pere, tout le rendoit digne de l'amour & de l'admiration des Asturies. Don Pedre (c'est ainsi qu'il s'appelloit) se fait connoître, & obtient facilement d'Ursino de le conduire à la Cour de son pere. Chemin faisant, il lui raconte qu'ayant des raisons secretes pour s'absenter quelquefois de Santillane pendant plusieurs jours, il prend le prétexte d'aller à la chasse des ours & des loups cerviers qui descendent souvent des montagnes & ravagent les bergeries & les haras de la plaine; & que le repaire de l'ourse ayant été reconnu la veille par ses piqueurs, il l'avoit fait entourer de filets pendant la nuit. Ursino qui croit que le projet qu'il a de marcher vers la Navarre ne sera retardé que de quelques jours, n'hésite plus à se livrer au penchant qui l'entraîne à ne pas se séparer si-tôt de l'aimable Don Pedre. Ils marchent ensemble, mais ne pouvant arriver que le second jour à Santillane, ils s'arrêtent, le soir, au château d'un ancien Chevalier qui tenoit un fief considérable du Duc de Santillane, son suzerain.

Le vieux Chevalier reçoit Don Pedre

& ſon compagnon avec empreſſement : bientôt ſa famille partage ſes ſoins, & c'eſt pour la premiere fois que la femme & les deux jeunes filles du Seigneur Châtelain, préſentent aux yeux d'Urſino ces êtres que la lecture des Romans & ſon imagination lui peignoient comme auſſi charmans que dangereux.

Le maintien d'Urſino, noble & libre juſqu'alors, devint bien timide & bien embarraſſé lorſqu'il les vit paroître. Les Dames reconnurent à ſes éperons dorés, que, quoiqu'il parut encore dans l'âge de l'adoleſcence, il avoit déja reçu l'Ordre de la Chevalerie; &, ſelon l'uſage de ces temps, après avoir ſalué Don Pedre par un baiſer, elles s'avancerent l'une après l'autre pour rendre le même honneur à ſon compagnon. Urſino rougit un peu lorſqu'il reçut le baiſer de la mere. Mais de quelle vive émotion ne fut-il pas agité, lorſque des levres de roſes imprimerent une douce chaleur ſur les ſiennes? Il eſt encore incertain s'il rendit ce ſalut ſi doux en le recevant, mais le trouble & le plaiſir divin qu'il ſentit alors ne purent l'être; les deux ſœurs rougirent; Don Pedre

sourit, & voyant l'embarras de son ami, *certes*, dit-il, *belles & nobles Pucelles, onc meilleur Chevalier ne pourriez-vous conquester ; moult chevaleureusement soutiendroit votre honeur & votre beautté, iceluy que tant fierrement ai-je vu combattre hyer pour t'elle mie qui ne vous vaut pas.* Ursino rappellant ses sens éperdus, se mit à rire; les jeunes demoiselles se servirent du même moyen pour cacher leur embarras, & peut-être quelqu'impression plus douce; car Ursino les égaloit par sa jeunesse & par sa beauté. Dans ce moment, on avertit que la table étoit couverte. Don Pedre présente la main à la dame châtelaine; Ursino l'imite & offre la sienne à l'aînée des deux sœurs; en tenant sa main, il sent encore l'impression d'une chaleur, qui, quoique moins vive que la premiere, semble pénétrer jusqu'à son ame. Son premier trouble commence à renaître; mais bientôt il est dissipé par le commencement du festin, & les soins attentifs du maître du château.

Ce festin fut aussi magnifique qu'agréable; les jeunes sœurs y firent briller

leurs voix, en s'accompagnant avec une harpe. Urſino commença, de ce jour à connoître les charmes enchanteurs d'un ſexe, dont il n'avoit eu juſqu'alors qu'une idée confuſe. Sa premiere réflexion fut de le trouver bien digne d'être aimé, & d'être ſurpris que dans les hiſtoires de Lancelot & de Triſtan on l'eût peint ſi redoutable. Il n'avoit encore éprouvé que cette émotion agréable que la Nature inſpire; ſes yeux ſatisfaits, tous ſes ſens enchantés le faiſoient jouir d'un état délicieux & dont aucun ſentiment plus profond ne troubloit le charme; mais il ne connut, ce jour là, que ce qui peut faire naître les deſirs; le moment de connoître l'amour & ſa puiſſance n'étoit pas encore arrivé pour lui.

Don Pedre ſe retira, ſelon l'uſage, à la fin du repas : Urſino le ſuivit. Ils s'entretinrent long-temps enſemble; & la candeur d'Urſino, la tendre amitié qu'il ſe ſentoit déja pour le Prince de Santillane, ne lui permirent pas de lui cacher plus long-temps ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire ſinguliere de ſon enfance; & l'eſpece d'éducation qu'il avoit reçue de l'Hermite.

Ce récit attendrit Don Pedre ; & sa surprise fut extrême, en trouvant un Chevalier aussi parfait dans le nourrisson d'une ourse, & dans l'éleve d'un simple Hermite. Il ne l'en aima que plus tendrement ; l'estime même dont il se prit pour lui, en découvrant à quel point son ame étoit noble & sensible, & en admirant la lumiere naturelle qui brilloit dans son esprit, devint si forte, qu'il lui tendit la main ; & Ursino tomba l'instant d'après à ses genoux, lorsque le jeune Prince lui proposa de l'accepter pour frere, & compagnon d'armes. Tous deux prononcerent le serment si sacré dans l'Ordre de la Chevalerie, de s'aimer & de se secourir mutuellement dans tous les périls, & (comme portoit le serment ordinaire) *en tout encombre & bone ou male fortune.*

Après avoir fait & reçu ce serment si respecté, Don Pedre n'hésita plus à montrer son ame toute entiere à son nouveau compagnon : il lui apprit que peu de jours après avoir reçu l'Ordre de Chevalerie, s'étant rendu couvert d'armes blanches à la Cour du Duc de Miranda, il avoit combattu dans un tournoi, au-

quel ce Duc avoit appellé les Chevaliers des Asturies, & que le Juge du camp lui ayant décerné le prix, il n'avoit pu le recevoir de la main de la charmante Félicie, fille du Duc, sans devenir éperdu d'amour pour elle : il ajouta, qu'après avoir été couronné de la main de Félicie, il s'étoit fait connoître à cette Cour sous son nom ; & que dans les fêtes qui suivirent le tournoi, il avoit trouvé un moment favorable pour déclarer son amour à Félicie, pour lui jurer qu'il seroit éternel, & pour obtenir d'elle qu'il devînt à jamais son Chevalier. Il ajouta que, de retour à Santillane, il avoit souvent pris le prétexte d'aller chasser dans la montagne ; & que, suivi d'un domestique fidele, & déguisé sous des habits simples, il s'étoit quelquefois rendu à Miranda, où il avoit souvent joui de la vue de la charmante Félicie, à travers la grille d'une fenêtre : il termina sa confidence en lui montrant l'embarras mortel & la douleur qui pénétroit son ame malgré le bonheur de plaire. Le Duc de Santillane, ancien ennemi de celui de Miranda, ne devoit écouter qu'avec horreur toute proposition

d'alliance entre Félicie & son malheureux amant. Fier de sa naissance & de son pouvoir, le Pere de Don Pedre portoit ses vues plus haut que ce fils si cher : le Roi des Asturies n'avoit qu'une fille d'une rare beauté : la jeune Inez devoit lui succéder; & le Duc de Santillane croyoit que, de tous les Princes Chrétiens des Espagnes, son fils étoit le seul qui fût digne de recevoir sa main; il avoit souvent entretenu Don Pedre de ce projet : tout se réunissoit enfin pour empêcher le jeune Prince de lui parler de son amour pour sa chere Félicie.

Ursino promit un secret impénétrable à son compagnon; & s'offrit à le servir en toute occasion selon leurs engagemens mutuels.

Le lendemain matin, les deux freres d'armes prennent congé du Seigneur châtelain & de sa charmante famille, qui les virent partir avec regret : le baiser d'adieu fut reçu; l'impression en fut bien vive pour le jeune Ursino, qui, déja instruit par la Nature, sut le rendre avec un air aussi tendre & aussi galant que respectueux. Ils partent; & chemin faisant,

Don Pedre acheve de le prévenir sur tout ce qui tient aux usages de la Cour de son pere, & aux caracteres différens de ceux qui la composent.

Ils arrivent sur le soir à Santillane. Le Duc, qui ne pouvoit s'empêcher d'être inquiet, lorsque son fils s'exposoit dans les montagnes à des chasses souvent dangereuses, accourt au devant de lui, le reçoit dans ses bras, & lui demande s'il a fait une chasse heureuse. *Ah!* s'écria *Don Pedre, onques ne fits chasse tant belle & prouffitable, puisqu'ay conquesté cil qui m'a saulvé la vie, qui tollue m'estoit par une ourse, & que tant brave & gentil Chevalier ay je acquis & frere & compagnon d'armes.* A ces mots il lui présente Ursino qui venoit d'ôter son casque. Le Duc admire sa beauté, & la force & le courage dont il a donné des preuves dans un âge si tendre encore : il l'embrasse : & lui rend les honneurs que mérite le défenseur & le compagnon du Prince.

Il étoit difficile que les distinctions honorables & la faveur dont Ursino jouit dès-lors à cette Cour, n'excitassent la

jalousie. Drogador, fils d'un des Comtes de la Biscaye, avoit prétendu vainement à l'honneur d'être le frere d'armes de Don Pedre. Quoique la naissance, la valeur & la force lui donnassent la réputation d'être l'un des plus redoutables Chevaliers des Asturies, & l'appellassent au titre qu'il desiroit, un humeur sombre, un air de férocité répandu dans ses regards, & plus marqué par ses actions, en avoit éloigné Don Pedre; & l'insupportable présomption de Drogador lui déplaisoit au point qu'il avoit été prêt plusieurs fois à le mortifier.

Drogador joignoit aux défauts qui choquoient Don Pedre, tous ceux dont les ames basses sont susceptibles; l'envie, la curiosité, la médisance l'avilissoient tour-à-tour. Drogador étonné de la haute faveur d'un inconnu, ne fit point en vain des efforts pour savoir quelle pouvoit en être la premiere cause : en rapprochant tout ce qu'il put apprendre des chasseurs qui suivoient le Prince, le jour de l'aventure de l'ourse, il assembla des notions suffisantes pour en conclure que le Chevalier préféré n'étoit qu'un homme obscur

obscur qu'une ourse avoit alaité, & qui peut-être, usurpoit le titre de Chevalier.

Dès ce moment, Drogador chercha sans cesse l'occasion de faire une insulte publique au jeune Ursino : il crut l'avoir trouvée un jour que Don Pedre s'exerçoit, avec les jeunes Chevaliers de sa Cour, à ces jeux militaires dont les Grecs, les Romains & les Gaulois connurent si bien l'utilité, & qui, de nos jours, sont trop abandonnés. Don Pedre venoit de remporter le prix de la course. Un Chevalier Béarnois avoit franchi d'un saut un ravin profond, où personne n'avoit osé s'essayer; le présomptueux Drogador se présenta pour disputer le prix de la lutte. Je connois vos forces, dit-il, d'un air arrogant; & je doute qu'aucun de vous soit tenté d'éprouver les miennes. A ces mots, il jette bas ses habits, retrousse les manches de sa chemise, & fait voir ses bras nerveux. » Il n'y a que le fils d'une ourse, ajouta-» t-il, qui puisse hasarder de combat-» tre contre moi; mais je doute qu'Ur-» sino en ait le courage «.

Tous les jeunes Chevaliers regardent avec surprise Ursino, qui tour-à-tour rougit & pâlit de fureur. A l'instant, il jette ses habits; il prend la main de Don Pedre, la lui serre & la lui baise; & animé par les regards de son compagnon & par le desir de la vengeance, il s'avance. » Viens, Drodagor, lui dit-il; l'ourse » qui conserva mes jours, fut plus gé- » néreuse que toi; & je tiens du moins » de son lait de quoi punir ta basse en- » vie & ton insolence «. A ces mots, il s'élance pour l'attaquer.

Rien ne paroissoit plus disproportionné que cette lutte entre Drogador dans la force de l'âge, & toujours vainqueur dans cette espece de combat, & le jeune Ursino dont à peine un léger duvet commençoit à cotonner les joues : il est cependant le premier à saisir son adversaire qui croit pouvoir l'étouffer facilement dans ses bras. Drogador emploie vainement tout l'art d'un combat où depuis long-temps il est exercé. Toutes ses ruses sont inutiles, il ne peut ébranler son adversaire qui souvent lui fait plier les reins & perdre terre. A la fin, Ursino

appuie sa téte sur la poitrine de Drogador; il lui serre les flancs, lui fait perdre haleine; il l'enleve, & le serrant toujours de plus en plus dans ses bras victorieux, il le porte, & le couche, privé de toute connoissance, aux pieds du Prince de Santillane.

Pendant qu'on donne les secours nécessaires à Drogador, Don Pedre & toute sa Cour applaudissent à la victoire d'Ursino. Le jeune Lesparos, entr'autres, (ce Chevalier Béarnois qui venoit de remporter le prix du salut) s'empresse plus que les autres & lui demande son amitié, en l'assurant pour toujours de la sienne.

Dès que Drogador eut repris ses sens, Ursino, satisfait d'avoir humilié son orgueil, s'avance d'un air doux & riant, & lui tendit la main; mais Drogador, furieux d'avoir succombé sous les efforts d'un jeune Chevalier dont il se croyoit en droit de mépriser la naissance, repousse sa main avec dédain : » Va, lui » répondit-il, garde ton amitié pour » ceux qui ne craignent point qu'elle les » aviliſſe; je saurai bientôt trouver l'oc» casion de te punir & de me venger ».

» Insolent, s'écria Don Pedre, ce ne » sera pas du moins dans cette Cour; » fuis promptement de ces lieux où les » loix de la Chevalerie te donnent une » sûreté dont tu viens d'abuser; & par- » tout ailleurs je te défie ». Ursino vou- » lut en vain modérer la colere de son frere d'armes; mais Drogador lui-même étoit trop présomptueux pour rien répa- rer : il n'ose rien répondre au Prince de Santillane, qu'il regarde d'un air fu- rieux. Ursino, n'écoutant plus alors que son indignation, demande le combat à outrance contre Drogador; mais le Duc, averti de cette querelle, s'avance suivi de plusieurs anciens Chevaliers de sa Cour. Sa présence en impose; il s'in- forme de tout ce qui s'est passé. Sur le rapport fidele qu'on s'empresse à lui faire; il condamne hautement l'agresseur, & confirme l'ordre que Don Pedre lui a donné de quitter sa Cour & ses états. Drogador se retire la rage dans le cœur, & fait un geste menaçant au jeune Ur- sino qui ne peut plus retenir sa colere. *Vassal*, s'écrie-t-il, *moult tiens-je à mé- pris & tes menaces & ton ire impuissante*,

Or ſus à mortel ennemi tiens ores en avant l'enfant de l'ourſe, qui lui te tient à felon & menſongier.

Le Grand Sénéchal de la Cour s'avance, les ſépare ; & tandis que quelques Chevaliers emmenent Drogador à ſon Hôtel, & le gardent juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de Santillane & des Etats du Duc, Don Pedre ramene Urſino, & ſe déclare encore pour ſon frere d'armes & ſon défenſeur : ſon pere & toute la Cour applaudiſſent à la conduite que ce jeune & brave Chevalier a tenue dans cette querelle.

Quelques jours après cet événement, un héraut d'armes de Don Pélagos, Roi des Aſturies, vint de la part de ce Prince, qui tenoit ſa Cour à Oviédo, pour inviter le Duc de Santillane, & les Chevaliers de ſa famille & de ſes Etats, aux fêtes qu'on préparoit pour le jour de ſa naiſſance : cette fête n'avoit jamais été célébrée avec tant de magnificence & d'éclat qu'on en préparoit. Don Pélagos veuf depuis pluſieurs années, avoit confié l'éducation d'Inez, ſa fille unique, à des Vierges vouées à la ſolitude, & con-

sacrées au Seigneur; la jeune & belle Inez venoit d'entrer, depuis deux mois, dans la seizieme année, le Roi des Asturies avoit saisi l'occasion de la fete pour la retirer de sa retraite, & la faire paroître, pour la premiere fois, aux yeux de ses sujets & des Princes & Seigneurs voisins, avec tout l'éclat digne d'une Princesse destinée à regner un jour sur le Royaume que Don Pélage, son grand-pere, avoit fondé. Des prieres publiques, une procession solemnelle alloient commencer cette fête, qui devoit être suivie d'un grand festin, après lequel suivroit encore ce qu'on nommoit alors la *Vesprée* d'un tournoi qui devoit durer pendant les deux jours suivans, & c'est des mains de la belle Inez qu'il étoit décidé que les vainqueurs recevroient le prix. Don Pelagos, en ordonnant les apprêts de cette fête, & le grand tournoi qu'il avoit fait publier dans toutes les Espagnes, avoit autant en vue de faire paroître Inez comme son héritiere, que d'examiner, avec soin, parmi les Princes Espagnols, quels seroient ceux qui lui paroîtroient les plus dignes d'aspirer à sa main.

Depuis six mois, le Roi des Asturies, le Roi de Saragosse & les Princes Maures voisins, avoient juré une treve de trois ans; & les hérauts d'armes de la Cour de Don Pelage avoient offert de sa part, non-seulement une pleine sûreté dans ses Etats, mais un accueil digne de la naissance & de la valeur des Chevaliers Maures qui voudroient assister à ces fêtes & combattre dans le tournoi. Les hérauts, en le proclamant, avoient déclaré (suivant l'usage) que les Chevaliers ne pouvoient combattre qu'avec l'espece d'armes qu'on nommoit alors *armes courtoises* : le fer des lances étoit arrondi par le bout, au lieu d'être coupant & aigu; l'épée, de même, n'étoit ni pointue ni tranchante; & les coups de ces armes étant bien moins dangereux que ceux des armes employées dans les combats à outrance & à fer émoulu, les Chevaliers avoient l'avantage de pouvoir porter dans ces tournois des boucliers, des hauberts *, des armes défensives

* Le haubert étoit une espece de chemise faite de mailles d'acier très-serrées; une pla-

que leur légéreté empêchoit d'être fatiguantes, n'ayant pas besoin qu'elles fussent à l'épreuve.

Le Duc de Santillane fut charmé de cette occasion de faire paroître Don Pedre avec éclat à la Cour d'Oviédo. Les plus habiles ouvriers furent employés à lui préparer des armes légeres & brillantes pour le tournoi : la galanterie qui regnoit dans ces fêtes militaires, permettoit aux Chevaliers de ne se faire connoître que du Sénéchal. C'étoit à ce grand Officier (qui se tenoit dans une tente à portée de la lice) que les Chevaliers étoient obligés de déclarer leur nom en levant la visiere de leurs casques ; c'étoit lui qui leur fournissoit la lance *courtoise*, avec laquelle ils devoient combattre, il visitoit aussi leurs épées ; & le tournoi

---

que d'acier doubloit le haubert sur la poitrine : cette armure fut remplacée par la cuirasse, & la cotte de mailles ne fut plus que d'une riche étoffe qui couvroit la cuirasse, & sur laquelle les armes ou les devises des Chevaliers étoient brodées.

devant durer plusieurs jours, comme il étoit permis aux combattans de changer d'armes, quand ils ne vouloient pas se faire connoitre, ils étoient assujettis à l'examen du Sénéchal chaque fois qu'ils se couvroient d'armes nouvelles ; & ce Chevalier, toujours choisi parmi les plus illustres & les plus anciens de la Cour, étoit tenu de leur garder un secret impénétrable. Don Pedre ne voulut point être distingué d'Ursino, son frere d'armes, par des armes plus recherchées que les siennes; & le tournoi devant durer trois jours, trois armures damasquinées, enrichies de diamans & parfaitement égales entr'elles, furent préparées pour les deux jeunes Chevaliers.

De Duc de Santillane se proposoit de les conduire lui-même à la Cour d'Oviédo, mais une chûte de cheval qu'il fit à la chasse, la veille du jour qu'il devoit partir, l'obligeant à garder le lit, il embrassa son fils, & lui parla plus vivement que jamais du desir qu'il avoit qu'il pût réussir à plaire à la jeune Princesse des Asturies.

La fleur des Chevaliers de la Cour de

Santillane suivit Don Pedre : un cortege nombreux ; des équipages magnifiques annonçoient sa puissance. Pendant la marche, chaque soir de riches tentes étoient tendues ; & Don Pedre ne voulut entrer dans aucune ville ni habiter aucun château jusqu'au jour où des tours élevées, & des lices immenses qu'on préparoit dans une plaine, lui firent connoître qu'il étoit près d'Oviedo. Sur le champ Don Pedre ordonna que l'on dressât ses tentes dans une prairie ; & sa suite étoit assez nombreuse pour former une espece de petit camp, dont les toits dorés & les banderoles annoncerent à la Cour des Asturies, que quelque Seigneur puissant arrivoit pour les fêtes.

Pendant trois jours d'intervalle, entre l'arrivée de Don Pedre & le moment des fêtes, ce Prince, uniquement occupé de son amour pour la belle Félicie de Miranda, n'eut point la curiosité d'aller à Oviédo, & défendit à sa suite de sortir de son camp & de le faire connoître : il permit seulement à l'un de ses Pages, fils d'un Chevalier Asturien, d'aller voir son pere ; mais il lui fit jurer auparavant

de garder le secret sur son arrivée. Le jeune Page part, passe vingt-quatre heures avec son pere, se tait, & revient la veille de la premiere fête, auprès de Don Pedre, qui lui fait des questions sur tout ce qu'il a vu dans Oviédo : il satisfait sa curiosité, & s'étend sur la magnificence des préparatifs : mais quel trouble, qu'elle agitation ne porte-t-il pas dans son ame, lorsqu'il lui apprend que Don Pélagos, desirant que la jeune Inez paroisse dans les fêtes avec une compagne digne d'elle, ce Prince à prié le Duc de Miranda, son voisin & son allié, de venir à sa Cour partager avec lui les honneurs de ces trois jours, & d'amener avec lui la belle Félicie pour y tenir un rang égal à celui de sa propre fille ! Le Page ajoute que le Duc de Miranda & sa fille étant arrivés depuis plusieurs jours, ils sont traités avec tous les honneurs imaginables dans la Cour d'Oviédo ; & qu'Inez & Félicie s'étant prises de la plus vive amitié l'une pour l'autre, Inez a voulu, par la distinction la plus éclatante, lui céder les honneurs de la premiere journée, en déclarant que ce seroit de la main de Félicie

que le vainqueur de la *Vesprée* du tournoi recevroit le prix.

Don Pedre, enchanté & hors de lui, donne une riche épée au Page; il fait appeller Ursino dans sa tente, & s'enferme seul avec lui. » Ah! mon ami, » s'écria-t-il, ma chere Félicie est dans » Oviédo; c'est la main de Félicie qui » donnera la premiere couronne; non, » mon cher Ursino ne me disputera point » la gloire de la mériter; ah! puissai-je » l'obtenir & la recevoir aux genoux » de celle que j'adore! Et puisse mon » compagnon remporter celle que la » belle Inez doit donner de sa main! «

A peine Ursino a-t-il le temps de l'assurer qu'il n'est occupé que du desir de le servir; Don Pedre poursuit avec impétuosité, & répete le récit que vient de faire le Page; & ce n'est qu'après avoir calmé le transport de son ami, qu'Ursino peut convenir avec lui des mesures qu'ils ont à prendre.

Don Pedre passa la nuit dans cette agitation délicieuse que sent un amant aimé, prêt à revoir l'objet de sa tendresse. L'aube du jour paroissoit à peine,

qu'il se couvre ainsi que son compagnon, d'habits de Pénitens blancs pour assister, sans être connus, aux cérémonies religieuses qui doivent commencer cette fete. Une caleche unie, attelée de chevaux très-vîtes, les conduit dans un des fauxbourgs d'Oviédo ; ils descendent & se mêlent dans la foule des Pénitens, qui, selon l'usage du pays, se rassemblent de toutes parts ; ils ont soin de ne se point quitter ; & tous deux cherchent à pénétrer dans le chœur de la grande Eglise, où la Cour étoit déja assemblée. Leurs efforts sont inutiles ; ils prennent le parti d'en sortir, & de se poster assez avantageusement pour voir passer Don Pélagos & les jeunes Princesses, lorsque la procession commencera.

Bientôt un nombreux Clergé défile, couvert d'ornemens somptueux : la marche est terminée par l'Archevêque ; Don Pélagos le suit au milieu d'Inez & de Félicie, qui tiennent suspendue sur sa tête la couronne de fer de Don Pélage, son aïeul : des palmes entrelacées de fleurs soutiennent cette couronne si simple, mais si glorieuse, dont chaque fleu-

ron eſt formé d'une lance arrachée aux Chevaliers Maures, que ce héros avoit fait tomber ſous ſes coups.

Don Pedre ſerre la main de ſon compagnon en voyant paſſer Félicie; mais il ſent celle d'Urſino plus tremblante encore que la ſienne. Le trait le plus vif & le plus perçant que l'amour ait jamais lancé, pénétroit déja le cœur ſenſible du jeune Urſino; & ce trait étoit parti des yeux de la charmante Inez. Mille voix crient en même-temps : *Vive le glorieux ſang de Pélage! ô, grand S. Jacques, veillez du haut du ciel ſur les enfans de notre libérateur!* Les fleurs, les parfums qu'on jette ſur leur paſſage, ce tumulte agréable qu'excite en des ſujets fideles l'amour & la préſence de leurs Souverains, tout concourut à cacher le trouble dont les deux Pénitens blancs furent agités. Aucun des deux ne peut en expliquer la cauſe à ſon compagnon; ils reſtent immobiles tant qu'ils peuvent voir encore la couronne ſoutenue par les jeunes Princeſſes. » Retirons-nous, Sei» gneur, dit le premier, Urſino; ah! cher » Prince, livrez-vous à la paſſion qui

» vous entraîne ; mais moi, malheureux, » que puis-je espérer de celle qu'Inez » vient de faire naître en mon cœur « ! Don Pedre aima mieux ne rien répondre à son ami, que de lui donner une espérance trop vaine ; & tant d'obstacles s'opposoient encore à celle qu'il osoit se permettre lui-même, que l'état de son ame différoit peu de celui qui faisoit le désespoir de son ami.

Absorbés dans ces tristes réflexions, ils percent la foule, s'en éloignent, regagnent leur caleche, & retournent à toutes jambes à leur camp.

Tous deux profitent du temps que leur laissent la fin des cérémonies religieuses & le festin ; ils s'habillent, & couverts d'armes blanches & enrichies de diamans, ils choisissent quatre jeunes Chevaliers de la Cour de Santillane qui prennent des armes aussi blanches que les leurs, quoique moins brillantes : il montent tous sur des chevaux Arabes, dont la blancheur égale celle de la neige ; & les deux compagnons, à la tête de ce quadrille, se rendent à la tente du Sénéchal qui s'avance & les reçoit avec honneur.

Don Pedre eſt le ſeul qui porte la parole ; & paſſant avec le Sénéchal dans un réduit ménagé dans l'intérieur de cette tente ; il leve la viſiere de ſon caſque, lui dit ſon nom, lui montre le ſceau du Duc de Santillane ſon pere ; & le Sénéchal, pénétré de reſpect pour lui, revient & déclare aux Juges du camp : *Qu'onques Chevalier plus idoine* *, *voire de plus noble Meignée* **, *ne peut comparoir & los acquerir au tournoi.*

Après cette déclaration, il va lui-même choiſir une lance aſſortie à ſon armure, il la lui préſente avec reſpect ; il en donne une à-peu-près pareille au Chevalier Urſino, que Don Pedre avoit reconnu pour ſon frere d'armes : les quatre Chevaliers de ſa ſuite ſont armés de lances courtoiſes, & le Sénéchal les met ſous la garde d'un des Juges du Camp, qui les conduit à la grande lice, dont il leur fait ouvrir les barrieres ; il les place au premier rang des Chevaliers

* Recevable.

** Maiſon.

qui doivent commencer les joûtes ; & bientôt des cris d'acclamation annoncent que le Roi des Aſturies, ſa famille & ſa Cour viennent occuper le balcon magnifique qui domine ſur le milieu de la lice, & qui leur eſt deſtiné.

Don Pedre voit arriver Félicie, qu'Inez fait placer à ſa droite. Enflammé par ſa préſence & par le deſir de remporter le prix de cette premiere journée, il s'avance près du balcon, en maniant ſon cheval avec grace ; il s'incline profondément, baiſſe le fer de ſa lance juſqu'à terre, & faiſant une demi-volte, les yeux attachés ſur les Princeſſes, il revient occuper la place que les Juges du Camp ont marquée pour la premiere joûte. Un Chevalier Aſturien court contre lui, briſe ſa lance ſur ſon écu ſans l'ébranler, & Don Pedre l'atteignant à la viſiere du caſque, le renverſe ſur la pouſſiere. Il arrête auſſitôt le cheval qui bondiſſoit dans la lice ; il le ramene au Chevalier, encore étourdi de ſa chûte, & fait admirer ſa courtoiſie par le peu davantage qu'il

tire de cette premiere victoire; Don Pedre se maintint tout le reste de la vesprée, en remportant de nouvelles victoires : ceux des Chevaliers qui crurent se mieux défendre contre sa force & son adresse, en combattant avec l'épée, se la virent enlever de leurs mains, ou ne purent résister à la pesanteur des coups de la sienne.

Dès que le soleil se fut plongé sous l'horison, le son éclatant des trompettes & des clairons, annonça la fin de la vesprée. Les juges du Camp, placés aux extrémités, ou dans le milieu de la lice, se réunirent, & le Chevalier aux armes blanches fut proclamé vainqueur : ils entourent Don Pedre, & le conduisent en triomphe au balcon du Roi des Asturies. Don Pedre alors est obligé d'ôter son casque. L'agitation de tant de différens combats, anime les couleurs brillantes de son teint; de longs cheveux blonds bouclés tombent & flottent sur ses épaules. En cet état, il est conduit aux genoux de Félicie, pour recevoir, de sa main, le prix de son adresse & de sa valeur.

La jeune & sensible Félicie rougit & soupire en voyant son Amant ; c'est d'une main tremblante qu'elle couvre son front d'une couronne de lauriers, & qu'elle lui présente une écharpe, dont l'art & le travail surpassent l'or & les perles dont elle est tissue. Son trouble, son embarras, lui laissent à peine appercevoir qu'un des rubans de son corset, entraîné par l'écharpe, est un nouveau prix, plus précieux encore, qu'elle lui présente. Don Pedre s'en empare ; & feignant d'attacher l'écharpe, il cache ce ruban dans son sein ; *Dame*, lui dit-il, tout bas, *j'eus payé de tout mon sang le guerdon que je reçois, & votre Chevalier ne pouvoit combattre que pour en conquester un de votre main.*

Le Roi des Asturies s'empresse à lui marquer la plus haute estime : ce sentiment augmente encore, lorsque Don Pedre, obligé de dire son nom, se déclare pour être le fils du Duc de Santillane.

Pendant le temps des joûtes, & celui du triomphe de Don Pedre, Ursino, les yeux attachés sans cesse sur la jeune Inez,

ne put en être distrait un instant, que pour prendre part aux acclamations qui retentissoient à chaque nouveau triomphe de son ami; il est dans le plus grand embarras, lorsqu'un des Chevaliers de la Cour de Don Pélagos vient l'inviter, de la part de ce Monarque, à suivre au Palais le Prince de Santillane, qui s'est déclaré pour son frere d'armes : *Sire, repond à donques moult humblement Ursino, point n'ay-je encore desservi pareil honneur, ores me convient retourner à mes tentes jusqu'à l'heure ou palme d'honneur conquestée par mon bras m'exauce à point, de m'enhardir à venir la déposer aux pieds de si grand Monarque, voir de si belle & haute Princesse; partant, Sire, tenez-moi dans votre grace, & dites leur que de picca n'eus desir si chauld que de me voir en brief temps digne de me voir à leurs genouils.* A ces mots, Ursino sort de la lice, suivi de son quadrille; s'éloigne, & rentre, à nuit fermée, sous les tentes de Don Pedre.

Ce jeune Prince fut conduit dans un des plus beaux appartemens du Palais: On le désarme, on lui prépare un bain,

& pendant le temps qu'il donne à prendre quelque repos, après une journée auſſi fatiguante, Urſino lui envoie quelques domeſtiques & des habits ſuperbes ſous leſquels il reparoît bientôt avec un nouvel éclat. Urſino, dans un billet; le félicitoit de ſon triomphe, & le prévenoit qu'il ſe préſenteroit le lendemain au tournoi couvert d'une armure dorée, émaillée de verd; & le prioit d'en prévenir le grand Sénéchal.

Le premier ſoin de Don Pedre fut d'exécuter la commiſſion de ſon ami : le grand Sénéchal lui promit le ſecret, & de faire conduire avec honneur ſon compagnon lorſqu'il ſe préſenteroit pour entrer dans la lice. Non-ſeulement Don Pedre n'eût pas voulu diſputer à ſon ami l'honneur de la ſeconde journée, mais il n'auroit pu ſe réſoudre à combattre pour un prix qu'il ne pouvoit plus eſpérer de la main de Félicie. Prévenu par la paſſion dont il étoit pénétré, la belle Inez n'excitoit en lui que le reſpect, & cette eſpece d'admiration tranquille qu'on ne peut refuſer à la beauté. De ce moment, il ſe promit bien de trouver

quelque moyen pour ſe diſpenſer de combattre de nouveau. Déja toute la Cour étoit raſſemblée dans une des ſalles du Palais; Inez & Félicie, accompagnées des Dames & des Demoiſelles les plus qualifiées des Aſturies, avoient fait appeller les meneſtrels & les joueurs de harpe les plus habiles. Tout étoit préparé pour un bal qui pouvoit être regardé comme un ſecond triomphe pour le vainqueur, puiſque c'étoit lui qui devoit l'ouvrir avec celle qui l'avoit couronné.

Quels tranſports Don Pedre ne fut-il pas obligé de cacher, lorſque la belle Inez prit elle-même la main de Félicie, & la remit à Don Pedre qui s'avança d'un air timide & reſpectueux pour la recevoir? Les graces naturelles & l'air noble qui regnoient dans la danſe de ce couple charmant, firent l'admiration de toute la Cour. Quelque prévenu que fût le Duc de Miranda contre le fils d'un ancien ennemi, il ne put s'empêcher de lui donner quelques louanges. Félicie attentive à tous les mouvemens de ſon pere, les entendit; ces louanges retentirent dans ſon cœur; c'étoit le premier

rayon d'eſpérance auquel elle oſoit l'ouvrir, & il ſuffit pour la déterminer à ſe livrer avec moins de crainte au bonheur d'aimer & d'être aimée.

Ces premiers pas finis, Félicie conduiſit Don Pedre à la belle Inez. Moins troublé qu'en figurant avec Félicie, il fut encore plus admiré que la premiere fois: ces deux premieres danſes terminerent l'eſpece de cérémonie qui regnoit encore dans cette fête. Des danſes vives & légerent unirent à la fois pluſieurs troupes de la jeuneſſe brillante de cette Cour; & la gaieté des mouvemens Baſques & Catalans l'emporta bientôt ſur la gravité des danſes Eſpagnoles. Don Pedre excelloit dans tous les exercices où la grace & la légéreté peuvent briller. Il étoit animé par le deſir de plaire à ſa chere Félicie; la gaieté, l'eſpece de liberté qui, dans les bals, rend la modeſtie moins attentive & moins ſévere, l'autoriſoit à tenir ſouvent ſes mains qu'il ſerroit alors tendrement. La danſe Baſque lui permettoit même de la ſoulever quelquefois, & de s'approcher aſſez près de ſa bouche pour en ſentir la douce cha-

leur. Ah ! que Don Pedre parut digne à Félicie des légeres faveurs que, sans crainte, elle pouvoit alors accorder à son amour!

Don Pedre sut bien jouir de ces momens fortunés. Il eût desiré vivement de pouvoir les prolonger ; mais le grand rond qui terminoit le bal, étant déja commencé, il prévint adroitement Félicie de n'être pas inquiete ; alors il fait un faux pas ; il tombe sur son bras droit & se plaint de se l'être foulé. Le bal finit ; on prodigue à Don Pedre tous les secours néceſſaires ; il se retire, & le lendemain matin, il paroît le bras enveloppé & soutenu par la riche écharpe qu'il tient de la main de son Amante & qu'il doit à son triomphe de la veille. Il se plaint avec un air respectueux & galant d'être hors d'état de mettre une lance en arrêt, & de disputer un prix que la belle Princesse des Asturies doit donner au vainqueur, Don Pélage le console, & lui dit, qu'il en a fait assez pour la gloire. Lorsque l'heure est arrivée d'aller voir le grand spectacle du second jour, il donne à Don Pedre une place dans son char,

&

& lorſqu'ils ſont arrivés dans le balcon royal, il lui en donne une bien agréable pour lui derriere les deux princeſſes.

Pendant ce temps, Urſino, couvert des armes convenues avec ſon compagnon, monte un fier cheval d'Andalouſie, ſe préſente au Sénéchal qui le reconnoît pour le frere d'armes de Don Pedre, & qui le fait conduire dans les lices.

Le tournoi commence. Le nombre des Chevaliers ſurpaſſe de beaucoup celui des combattans de la veille; les Juges du camp ſéparent les Chevaliers en deux troupes, les mettent en ordre, & ſans aucune préférence, les placent aux deux extrémités de la lice; ils décident que deux de chaque côté joûteront à la fois, & ménagent la diſtance d'où les chevaux s'élanceront, de façon que la rencontre des Combattans ſe trouve vis-à-vis le balcon royal.

Les trompettes donnent le ſignal de la premiere joûte; les quatre Chevaliers courent, briſent leurs lances ſur leurs boucliers ſans être ébranlés; ils paſſent, font une demi-volte, ſaluent profondément les Princeſſes, qui les applau-

disſent; ils vont reprendre leurs rangs; ils font place à quatre autres Chevaliers, qui s'avancent au petit pas; & ſerrant dans les jarrets leurs chevaux, qui montrent leur ardeur par des courbettes, ils s'arrêtent à la place d'où les quatre premiers ſe ſont élancés pour y attendre le ſignal de courir.

Don Pedre reconnut facilement Urſino pour être l'un de ces quatre Chevaliers. Il en avertit tout bas Félicie; mais la jeune Inez, déja frappée par l'air noble d'Urſino, comme par la beauté de ſon cheval & la richeſſe de ſes armes, ne perdit rien de ce que dit Don Pedre, & bientôt elle ſe ſentit un intérêt ſecret pour le frere d'armes d'un Prince qu'elle eſtimoit trop, pour croire qu'il n'eût pas fait le meilleur choix.

Le haſard de ces eſpeces de combats avoit donné pour adverſaire à Don Urſino, le Chevalier dont l'aſpect paroiſſoit être le plus redoutable; une taille épaiſſe & preſque giganteſque, que le grand deſtrier qu'il montoit faiſoit paroître encore plus élevée; des mouvemens bruſques, un air peu courtois avec

ſes autres Chevaliers ſembloient annoncer dans ce Chevalier une force ſurnaturelle, & beaucoup d'orgueil.

Urſino prévenu que la lance qu'il tient eſt plus fragile que celle qu'on porte en toute autre occaſion, cherche à réparer, par ſon adreſſe, le peu d'effet qu'il doit attendre du coup qu'il eſt prêt à porter: accoutumé, chez l'Hermite, à frapper ſur la quintaine un point déſigné, il reçoit ſur ſon écu le coup de ſon adverſaire, dont la lance vole en éclats; & portant la pointe émouſſée de la ſienne au milieu de la viſiere du grand Chevalier, il le renverſe preſque ſans effort ſur la pouſſiere, & ſans briſer ſa lance.

Selon l'uſage des tournois, le Chevalier qui conſervoit ſa lance entiere, après avoir remporté l'avantage d'une joûte, n'étoit point obligé de céder ſa place: Urſino court & ſaiſit les rênes du cheval de ſon adverſaire, échappé dans la lice; il le ramene avec courtoiſie au Chevalier qui venoit de ſe relever, mais qui, loin de paroître ſenſible à cette politeſſe, ſemble n'en profiter qu'à regret, & ne la recevoir qu'en murmurant. Urſino dé-

daigne d'en paroître offensé, il passe sous le balcon en saluant avec respect les Princesses, il retourne à sa premiere place, & se prépare à la seconde joûte. Connoissant toute l'importance de conserver sa lance entiere, il emploie toute son adresse à la tenir de droit fil, comme à frapper son adversaire à la visiere. Cette seconde course, & toutes celles qui la suivirent, eurent le même sort que la premiere : aucun de ceux qui coururent contre lui, ne purent garder les arçons; & l'honneur des joûtes, qui durerent pendant trois heures, lui fut accordé tout d'une voix.

Les Juges du camp arrêtent alors les nouveaux combattans qui se présentent; ils les partagent en quatre troupes de chaque côté, & faisant enlever les tronçons amoncelés des lances brisées, ils annoncent qu'il est temps que ce qu'on nommoit alors l'*étour* ou le *béhourdis* commence.

L'étour, ou le béhourdis représentoit une vraie bataille. Les Chevaliers, après s'être remis en escadron, se chargeoient la lance en arrêt. Ceux dont la lance étoit brisée dans ce premier choc,

combattoient l'épée à la main, cherchoient à renverser leurs adversaires, à leur arracher leurs écus, leurs casques ou leurs épées, & même à les faire prisonniers.

La troupe à laquelle Ursino, vainqueur, vint se joindre, lui rendit l'espece d'honmage de le choisir pour la commander; & le Chevalier (si remarquable par sa taille), qu'Ursino avoit déja renversé, obtint de marcher à la tête de l'escadron qui devoit l'attaquer. Il la devance de quelques pas, armé d'une nouvelle lance, & il défie Ursino. Tous deux courent l'un sur l'autre avec impétuosité; leurs lances se brisent; sans qu'ils en soient ébranlés : ils reviennent dans la même direction, l'épée à la main, mais ils sont séparés par le choc violent des deux escadrons qui se mêlent, & qui cherchent mutuellement à faire des prisonniers. Les autres troupes se chargent à leur tour, & la lice paroît alors être un vrai champ de bataille.

Ursino se fait bientôt remarquer par les coups terribles qu'il porte; & quoiqu'il soit attentif à ne frapper que du

plat de son épée, il est peu de Chevaliers qui puissent en supporter la pesanteur. Il avoit déja fait un grand nombre de prisonniers qu'il avoit conduit au Juge du camp, lequel se tenoit sous le balcon royal, lorsque ce même Chevalier, qui paroissoit vouloir se venger d'avoir été abattu par sa lance, le joint, le défie & l'attaque avec fureur.

A chaque prisonnier qu'Ursino conduisoit sous le balcon royal, il regardoit la belle Inez, & cette vue redoubloit son courage. C'est au moment où ses yeux lisoient dans ceux de cette Princesse, qui voyoit avec intérêt ses nouveaux triomphes, qu'il fut interrompu par les coups redoublés du Chevalier, qu'il commençoit à regarder comme un ennemi secret. Animé par la présence d'Inez & de Don Pedre, il s'élance contre cet ennemi, le fait reculer jusques sous le balcon, où, le saisissant d'une main victorieuse, il lui arrache son casque qui roule sur la poussiere ; & le vainqueur & Don Pedre reconnoissent, dans le Chevalier vaincu, l'arrogant & présomptueux Drogador.

Urſino, loin d'abuſer de cette ſeconde victoire, eut même la généroſité de ne vouloir point ſe faire connoître à l'ennemi qu'il venoit d'humilier : il ſe rejette dans la foule des combattans dont aucun ne peut lui réſiſter. Bientôt les Chevaliers s'arrêtent d'eux-mêmes, & joignent leurs voix à celles des Juges du camp, pour le proclamer vainqueur. Ces Juges le conduiſent au balcon; Don Pedre court, délaſſe ſon caſque, l'embraſſe & le conduit au Roi des Aſturies.

La beauté, la jeuneſſe & la valeur d'Urſino, frappent toute l'aſſemblée d'admiration & de ſurpriſe; mais Drogador, qui venoit de reprendre ſon caſque, jette un cri de fureur, s'éloigne & ſort de la lice, pour ne plus reparoître. Don Pélagos retient Urſino qui vouloit embraſſer ſes genoux : » Venez, brave » Chevalier, lui dit-il, en le prenant » par la main, venez recevoir le prix » de votre victoire «. Il le conduit lui-même à ſa fille. La belle Inez tenoit d'une main une couronne de laurier, & de l'autre, une chaîne d'or enrichie

de diamans, où le portrait du grand & victorieux Pélage étoit attaché.

Urſino ſe précipite aux pieds d'Inez; ce n'eſt qu'en tremblant qu'il oſe lever les yeux ſur elle : ceux d'Inez ſe fixent un inſtant ſur les ſiens ; elle les baiſſe auſſi-tôt : elle poſe la couronne ſur ſa tête, d'une main mal aſſurée; & ſon trouble augmente lorſqu'elle eſt obligée de ſoulever & d'écarter ſes beaux cheveux noirs, pour paſſer la chaîne de diamans autour de ſon col. Les mains tremblantes de la jeune Inez laiſſent échapper quelques boucles de cheveux qu'elle eſt obligée de relever encore. Emporté par ſon amour, Urſino ſaiſit cet inſtant pour lui dire tout bas : *Haa ! Dame, fleur de toute beauté ! moult perdurablement enchaînés-vous votre Chevalier.* Ce peu de mots achevent de troubler Inez. Il falloit aſſujettir cette chaîne avec une agraffe; Urſino pénétré de reſpect, de crainte & d'amour, avoit baiſſé la tête, après avoir oſé lui parler; Inez ne peut réunir les attaches de la chaîne, ſans ſoulever la tête du Chevalier; & l'amoureux Urſino ne peut réſiſter au tranſport qui l'agite, lorſqu'il ſent la douce

chaleur des mains d'Inez. Tout ſes ſens à la fois ſont ſuſpendus par l'excès de ſon amour ; ſa tête retombe ; il reſte évanoui, la bouche & le front appuyés ſur les belles mains d'Inez.

Félicie aimoit trop pour ne pas connoître la cauſe du trouble de ſon amie, & de l'état d'Urſino : ſous prétexte de donner du ſecours à ce dernier, elle vole au ſecours de ſon amie ; elle ſouleve la tête d'Urſino, ferme l'agraffe, & s'écrie qu'épuiſé par la fatigue d'un long combat, le Chevalier eſt évanoui.

Don Pedre qui juge de la cauſe de cet accident, comme Félicie, vole au ſecours de ſon ami ; Don Pélagos lui-même s'empreſſe à faire revenir Urſino, & la jeune Inez eſt aſſez heureuſe pour que dans ce moment on s'occupe uniquement à le ſecourir. La ſeule Félicie s'apperçoit du trouble de ſon amie dont les yeux s'obſcurciſſent déja par les larmes : elle s'approche d'elle, prend ſon bras tremblant, lui parle, la raſſure ; lorſqu'elle s'apperçoit qu'Urſino reprend connoiſſance, elle amene Inez, la fait remonter ſur ſon char, & retourne au palais avec elle.

Urſino, honteux & ſurpris, en revenant à lui, reconnoît que c'eſt au Roi même qu'il doit les ſecours qu'il a reçus; il lui baiſe tendrement la main : *Ah! chier Sire*, lui dit-il, *bien vous eſt due la vie que m'avez rappellée, recevez ma foi, pour votre homme à vie & à mort tenez-moi, tant que mon bras pourra ferir * de glaive ou d'épée.*

Don Pélagos l'embraſſe, lui dit qu'il ſe fait honneur de le recevoir comme ſon Chevalier; & le voyant bien remis de ſa foibleſſe, il le fait monter ſur ſon char avec Don Pedre, le ramene en triomphe à ſon palais, & le conduit lui-même à l'appartement de Don Pedre.

Urſino ſe déſarme; reſte peu de temps dans le bain; & Don Pedre ſaiſit ce moment pour tirer l'aveu de ſon amour & pour l'enchanter, en lui diſant qu'il croit que la belle Inez le partage : mais il étoit trop ſon ami, pour ne lui pas rappeller auſſi toute la diſtance qui ſépare un Chevalier d'une naiſſance inconnue,

* Frapper.

d'avec l'héritiere d'un grand royaume. Urſino ſoupire, remercie Don Pedre, & lui avoue qu'il ne peut renoncer à ſon amour; il lui dit que, s'abandonnant à ſa deſtinée, il ne ſe ſoucie plus de conſerver la vie, qu'autant qu'il pourra la rendre chere à la belle Inez, & glorieuſe aux yeux de l'Univers.

Don Pedre le plaint, le conſole, l'exhorte à ſe conduire avec prudence: il ſe plaît à le parer lui-même, pour le conduire dans la ſalle du bal où la Cour commençoit à ſe raſſembler.

Ils arrivent enſemble: un murmure flatteur d'applaudiſſemens s'éleve; toute la Cour des Aſturies admire le vainqueur de la ſeconde journée, & ne trouve que celui de la premiere qui lui puiſſe être comparé.

Don Pélagos paroît avec Inez & Félicie: les deux jeunes Chevaliers s'avancent d'un air reſpectueux: Urſino fléchit un genou devant Inez: *Princeſſe*, lui dit-il, *ores ſuis en la ſaiſine du Roi votre pere, puiſque par ſa grace à ſien & Chevalier il m'a retenu. Orſus permettez donc que pour le mien premier hommage, je mette*

à vos pieds la couronne que j'ai par armes conquetée ; bien ſuffit pour m'exhauſſer en renomée & preudomie, cette chaine qui m'eſt tant chiere & glorieuſe à porter, quand que je la tiens de votre main.

Toute la Cour applaudit à la galanterie d'Urſino. *Point ne devez*, dit alors Don Pélagos à ſa fille, *refuſer telle couronne, ains au contraire, belle & chiere fille, ores devez-vous à donc en à orner vos cheveux, mais bien eſt juſte que le Chevalier en reçoive le guerdon, trop gentement l'a-t-il deſſervi.* Auſſi-tôt il tire un riche diamant de ſon doigt, & le préſente à ſa fille, en lui ordonnant de le mettre à celui de ſon Chevalier : Inez obéit en rougiſſant, releve promptement Urſino prêt à laiſſer paroître le tranſport qui l'agite : elle lui donne la main ; & les meneſtrels annonçant le commencement du bal, tous deux font admirer leur grace & leur légéreté.

Ce bal qui fut très-brillant, fut ſuivi d'un magnifique feſtin. Les dames de la Cour ſe placerent ſeules à la table des Princeſſes, avec Don Pélagos & le vieux Duc ſouverain de Miranda ; les jeunes

Chevaliers qu'elles avoient vus combattre, furent chargés du soin de les servir: Don Pedre, couronné la veille par la belle Félicie, s'empara du dos de son fauteuil; & ce ne fut pas sans une bien douce émotion qu'Inez vit Ursino jouir du même droit auprès d'elle. Les différens services du festin furent marqués, selon l'usage, par quelques inventions galantes qu'on nommoit alors *entremets*: dans le premier, une troupe de bergeres, ayant Palès à leur tête, vint chanter des virelais, des tendrons, & présenter des fleurs & des fruits: dans le second, des Maures, couverts de chaînes, vinrent chanter un chant royal à l'honneur des Chevaliers vainqueurs: ils frapperent la terre de leur front, aux pieds des Princesses, en les suppliant de briser leurs fers, & de ne leur faire porter que ceux de l'amour: le troisieme entremets fut annoncé par le son de trompettes. Le Grand-Queux de la Cour, accompagné de quatre Hérauts d'armes, parut, en élévant à la hauteur de sa tête un grand plat d'or, sur lequel on voyoit un faisan rôti, mais auquel on avoit rejoint ses aîles,

ſa queue, & ſa tête brillante des couleurs les plus vives : il le poſa ſur la table. Don Pélagos étendit le premier la main vers le faiſan ; les Dames en firent autant ; & tous les Chevaliers qui les ſervoient, les imiterent. Alors Dom Pélagos prononça le ſerment que, ſelon l'uſage de ce temps, on nommoit le ſerment du faiſan ; & tous les aſſiſtans le répéterent après lui. Il jura *d'octroyer le premier don qui requis luy ſeroit par une noble pucelle.*

Les dames ſeules avoient la permiſſion de requérir tout bas celui qu'elles deſireroient d'obtenir de leur Chevalier. Félicie requit, d'un air tendre, à Don Pedre un don bien facile & bien doux, celui d'être à jamais fidele. Inez n'oſa rien demander au jeune Urſino ; incertaine, embarraſſée, ſes levres doucement agitées ne purent rien prononcer ; mais elle étoit ſi belle en ce moment, ſes yeux étoient ſi touchans ; ils exprimoient ſi bien le ſecret de ſon ame, que ſon amant crut lui répondre, & ſentit qu'elle lui promettoit tout, par un ſeul ſoupir.

Le feſtin ceſſe : Don Pedre a l'attention de porter toujours ſon bras enveloppé

de son écharpe, & renouvelle ses plaintes de n'être pas en état de porter les armes le dernier jour du tournoi.

La fête du second jour étant finie, les deux freres d'armes se retirerent ensemble; tous les deux, pleins de leur amour, ne peuvent se parler que de celles qu'ils adorent; un rayon d'espérance flatte Dom Pedre dans quelques instans; mais il retombe bientôt dans la douleur la plus profonde, lorsqu'il pense que, loin de seconder les vues de son pere, en s'attachant à la belle Inez, c'est à la fille de son ennemi qu'il a consacré son amour & sa vie.

Ursino, plus malheureux, ne pense pas sans frémir, qu'il ne doit qu'aux hasards d'un tournoi la faveur momentanée dont le Roi des Asturies l'honore, mais entraîné par une passion qu'il ne peut plus vaincre, il ose quelquefois se flatter qu'il est né d'un sang assez illustre, ou que sa valeur pourra rendre son nom assez glorieux pour prétendre sans témérité à la main d'Inez. C'est dans l'espérance de lui plaire, c'est avec l'émulation de se montrer supérieur à tous ceux qui com-

battront sous ses yeux, qu'il se propose de remporter le prix de la derniere journée. A peine le sommeil peut-il fermer sa paupiere, il attend le jour avec impatience, ou plutôt, il attend & desire le moment de revoir la belle Inez.

Le son des clairons, des trompettes & le bruit des cimbales d'airain s'élevent jusqu'aux nues, dès que les premiers rayons du soleil commencent à les colorer. Ursino se couvre des mêmes armes sous lesquelles il a combattu la veille; il entre, le premier, dans la lice ; & dans ce jour, aucun Chevalier n'est admis à combattre à côté de lui. Placé seul à l'une des extrémités de la lice, comme vainqueur dans la journée précédente, il doit rester le tenant du dernier tournoi, à moins que quelque Chevalier n'ait le bonheur de le vaincre, & d'obtenir, par cette victoire, l'honneur d'occuper cette place.

Un grand nombre de Chevaliers se présenterent contre lui, pendant les trois premieres heures que les joûtes devoient durer ; mais que pouvoient-ils faire contre la force surnaturelle, l'adresse & la valeur d'Ursino? Chaque fois qu'ils s'ébran-

loient pour une nouvelle joûte, Urſino penſoit qu'il alloit ſe rapprocher d'Inez, & que les beaux yeux de cette Princeſſe ſeroient attachés ſur le fer de ſa lance, au moment que ſes adverſaires en eſſuieroient l'atteinte. Aucun d'eux ne put y réſiſter, & les joûtes de cette journée furent bien moins nombreuſes que celles de la précédente.

Ce n'étoit qu'à regret & pour ſe conformer aux anciens uſages, que Don Pélagos avoit promis, la veille, *l'étour ou béhourdis*, dont les joûtes avoient été ſuivies. Cette eſpece de combat étoit trop dangereux; ſouvent de braves Chevaliers y perdoient la vie par les grandes bleſſures qu'ils recevoient, ou froiſſés ſous les pieds des chevaux après avoir été renverſés. Les Juges du camp y ſubſtituerent le combat à la barriere : des épées émouſſées ou des haches d'armes polies & ſans tranchant, étoient les ſeules armes dont il étoit permis de ſe ſervir.

Les Juges du camp étoient prépoſés pour fournir ces armes (dites courtoiſes) aux combattans.

On dreſſe la barriere où les Chevaliers

devoient combattre, de pied ferme, vis-à-vis le balcon royal. L'uſage étoit que tout combattant que l'on forçoit à s'éloigner de plus d'une toiſe de la barriere, étoit cenſé vaincu ; & l'adreſſe de cette eſpece de combat étoit de mettre ſon adverſaire en déſordre, & de ſaiſir ce temps pour lui porter une eſtocade très-forte & le faire reculer au-delà de la ligne tracée à la diſtance d'une toiſe.

Urſino proclamé, pour la ſeconde fois, vainqueur de la joûte, deſcend de cheval, & de l'air le plus noble & le plus audacieux, il ſe préſente à la barriere, tenant une épée d'une main, une hache d'armes de l'autre; & prêt à combattre avec celle de ces deux armes dont ſon adverſaire fera choix.

La force prodigieuſe d'Urſino, ſon adreſſe & ſa légéreté, lui donnoient encore une plus grande ſupériorité dans cette eſpece de combat, & faiſoient admirer, de même, & ſon air noble & ſa grace; mais quelles allarmes cruelles pour Inez, lorſqu'elle lui voyoit recevoir des coups furieux, quoiqu'il n'eût pas l'air d'en être ébranlé? Déja quatre des Chevaliers qui

l'avoient attaqué n'avoient pu réſiſter à l'impétuoſité de ſes coups; & repouſſés au-delà des limites, ils avoient été forcés de lui céder la victoire, lorſqu'un Chevalier couvert d'armes brunies, ſans deviſe & ſans panache, s'élance à la barriere, l'épée à la main : les Juges du camp ſe demandoient déja l'un à l'autre, lequel d'entre eux avoit admis ce Chevalier au combat; il ne fut avoué par aucun d'eux : mais le voyant en apparence armé ſelon l'uſage établi dans ces circonſtances, & ne pouvant d'ailleurs ſoupçonner que, dans une fête pareille, on oſât commettre une trahiſon, ils n'interrompirent point un combat où bientôt on reconnut une animoſité qu'on n'avoit point obſervée dans ceux qui avoient précédé.

On remarqua d'abord que l'adverſaire du vainqueur du tournoi paroiſſoit bien moins attentif à parer ſes coups, qu'à chercher l'inſtant de lui en porter : mais pendant long-temps l'adreſſe d'Urſino rendit ſes efforts inutiles; peu s'en étoit fallu même que, par deux fois, Urſino ne l'eût fait reculer au-delà des limites:

la fureur de ſon adverſaire parut alors redoubler; il ſe porta, de nouveau, juſqu'à la barriere, pour frapper ſon ennemi de plus près : bientôt on jette un cri de ſurpriſe & d'indignation, lorſqu'on le voit, par un coup violent du tranchant de ſon épée, fendre en deux parts le léger bouclier d'Urſino, le bleſſer au bras gauche, & ſaiſir ce temps pour lui porter dans le côté un coup d'eſtoc qui briſe facilement les mailles d'un haubert qui n'étoit point à l'épreuve, & qui lui fait une large bleſſure d'où le ſang ſort à gros bouillons. Qui pourroit exprimer la fureur d'Urſino, lorſqu'il ſe ſent bleſſé par des armes inégales, à la vue de ſa charmante Princeſſe? Il s'élance, & frappe ſon lâche ennemi ſur ſon caſque; & quoique ſon épée ne puiſſe avoir d'autre effet que celui de la force de ſon bras, le caſque de ſon adverſaire eſt briſé par celle de ce coup terrible; & le traître, puni, tombe ſans connoiſſance à ſes pieds.

Les deux coups que ce Chevalier Félon avoit portés, celui qui l'avoit terraſſé, les cris qui s'éleverent de toutes parts,

le mouvement des Juges du camp qui volent à la barriere, l'évanouiſſement des deux Princeſſes, la promptitude de Don Pedre s'élançant du balcon dans la lice, pour voler à ſon ami, qui chancelle & qui tombe noyé dans ſon ſang, tout parut être l'ouvrage du même inſtant.

Don Pedre ſe jette à ſon ami qu'il releve & qu'il baigne de ſes larmes; il ſe ſert de ſa brillante écharpe pour arrêter ſon ſang : bientôt le Roi des Aſturies vient partager ſes ſoins; il eſt ſuivi d'un Mire célebre par ſon ſavoir; ce Mire lui donne les premiers ſecours, arrête ſon ſang; & le brave Urſino, aidé par ſon ami, par les Chevaliers du camp, & par Don Pélagos lui-même, qui ſoutient ſa tête, eſt promptement porté dans le Palais.

Pendant ce temps, les Juges du camp entourent le Chevalier étendu ſur la pouſſiere; ils voient, avec horreur, qu'il porte un ſecond caſque, d'une trempe fine, ſous celui dont les débris ſont tombés; ils viſitent ſes armes défenſives qui ſe trouvent être à l'épreuve; leur indignation redouble, en voyant ſon

épée, couverte d'un léger vernis que les coups frappés ont fait disparoître, est non-seulement très-tranchante, mais que sa pointe acérée n'a paru semblable à celle des épées de tournois, que par un enduit qui ne pouvoit empêcher qu'elle ne fît des blessures mortelles. On s'apperçoit, sans peine, que, ne pouvant être blessé par l'épée d'Ursino, la seule force du coup l'a renversé; il inspire trop d'horreur pour qu'on s'occupe à le secourir : le grand Sénéchal fait avancer ses Licteurs pour s'en saisir. Dans ce moment, le traître revient à lui, se voit entouré, & juge que son crime est découvert; il tire un poignard pour s'en frapper; le Sénéchal lui-même le lui arrache, le fait couvrir de fers, & le fait conduire dans une prison, où quatre soldats le gardent à vue, & répondent de sa personne & de sa vie, jusqu'à ce que la Chevalerie assemblée ait décidé de son sort.

(*Par M. le Comte* DE TRESS).

On donnera, dans le prochain Volume, la suite de cet Extrait, qu'on n'entreprend point de louer, parce qu'il l'est beaucoup mieux par le plaisir qu'on éprouve en le lisant, qu'il ne pourroit l'être par la reconnoissance même.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES,

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE.

HISTOIRE amoureuſe & tragique des Princeſſes de Bourgogne. 2 vol. in-12. la Haye, 1720.

CE Roman, dont le ſtyle eſt diffus, mais où l'on trouve des ſituations intéreſſantes & de la délicateſſe, nous paroît être l'ouvrage d'une femme. L'Abbé Lenglet n'en nomme point l'Auteur : peut-être eſt-il de Mlle de la Force, à qui nous en devons pluſieurs du même genre, entr'autres, l'Hiſtoire ſecrette de Bourgogne, une autre Hiſtore ſecrette de Marie de Bourgogne; fille de Charles le Téméraire, & pluſieurs encore. *Cette Demoiſelle avoit l'eſprit fort romaneſque*, dit Lenglet de Freſnoy, *& ſavoit écrire en ce genre mieux que perſonne : l'amour couloit de ſource chez elle*, ajoute-t-il, dans une note manuſcrite; *mais*

elle avoit une terrible idée des Princeſſes. Elle dut s'adoucir cependant en écrivant cette fiction ; car ſi l'on remarque quelques étourderies dans les trois Princeſſes, leur conduite du moins reſte pure.

L'ÉVÉNEMENT étrange qui ſert de baſe à ce Roman, eſt conſigné dans nos Annales : une notion ſuffira pour en rappeller la mémoire.

Philippe-le-Bel regnoit glorieuſement en France, redouté de ſes voiſins, plus craint qu'aimé de ſes peuples, mais généralement admiré par ſes grandes qualités. Vainqueur des Flamands & de l'orgueil de Boniface, il étoit encore le plus heureux de peres. Trois fils déja chers à la Patrie, lui promettoient une poſtérité nombreuſe : il leur donna les trois plus belles Princeſſes de ce temps. Marguerite, Jeanne & Blanche, filles, la premiere de Robert II, & les deux autres d'Othelin, Duc & Comte de Bourgogne, furent unies aux trois freres, Louis, Prince de France, Philippe, Comte de Poitiers, & Charles, Comte de la Marche. Ce ſont ces trois Princes qui, parvenus depuis

puis successivement au trône, sont connus dans notre Histoire sous les dénominations de Louis *le Hutin*, de Philippe le *Long*, & de Charles *le Bel*.

Jamais union ne fut suivie de plus tragiques effets. En 1314, les épouses des trois fils de France furent accusées, à la fois, d'adultere avec Philippe & Gautier de Launoy, freres & Gentilhommes Normands (l'Histoire ne nomme point le troisieme Amant, celui de Madame de Poitiers). Le Roi outré de l'insulte faite à son sang, se transporta au Parlement; & la Cour prononça, en sa présence, cet Arrêt fameux qui confinoit ses trois belles filles au Château-Gaillard d'Andely, & qui condamnoit les deux Launoy à être écorchés vifs, traînés dans la prairie de Maubuisson, nouvellement fauchée, mutilés, décapités, & pendus ensuite sous les aisseles.

Les trois Princesses furent rasées, punition ancienne des adulteres. Marguerite fut étranglée depuis, par ordre de son mari. On transfera Madame de la Marche, du Château-Gaillard à celui de Gauroy, près de Coutances; & son

mari la répudia sous prétexte de parenté; elle prit le voile dans l'Abbaye de Maubuisson.

Madame de Poitiers, au bout d'un an de captivité, dont elle avoit passé une grande partie au Château de Dourdan, trouva grace auprès de son époux, *plus heureux, ou du moins plus sage*, dit Mezerai, *que ses deux freres*. Elle avoit été pleinement justifiée par un arrêt du Parlement, en présence des Comtes de Valois & d'Evreux & de beaucoup de Noblesse; & déclarée sans tache & sans reproche : *inculpabilis & omninò innoxia*.

Un Evêque de l'Ordre de S. Dominique, fut accusé d'avoir été le ministre & le confident de cette triple intrigue; mais l'on ne s'accorde point sur sa punition.

Voilà tout ce que l'Histoire nous apprend de ce malheur domestique de Philippe-le-Bel. Elle se tait sur les autres détails du Roman dont nous donnons l'extrait.

LE jour qui devoit unir les trois Princesses de Bourgogne aux trois Fils de France, étoit annoncé dans toute l'Europe ; & la curiosité attiroit déja une foule d'étrangers à Paris. On vit sur-tout paroître, dans les fêtes qui précéderent ce jour, les trois fils de l'illustre & vertueux Jean de Launoy, Vice-Roi de Navarre. Ils s'attirerent, dans un tournoi, l'attention de tous les spectateurs ; mais ce ne fut pas sans sentir eux-mêmes, à la vue des trois Princesses, des agitations toutes nouvelles pour eux. Les Princesses distinguerent aussi les Chevaliers qui, sans en devenir la cause, se laissoient aller à une joie secrete d'avoir arrêté leurs regards sur eux. Aussi peu éclairées sur la nature de leurs sentimens, *Mesdames* goûtoient un plaisir égal à se voir l'objet de leur attention particuliere ; & n'appercevant sur les écus des jeunes étrangers aucune devise, aucune couleur qui annonçât que leur cœur n'étoit plus libre, elles jouissoient d'une réflexion dont le charme secret auroit dû les allarmer.

Ce jour destiné à la naissance des plus grandes passions, devoit être si ga-

lier en événemens. Un ballet préparé au Château de Vincennes, avoit été indiqué pour terminer les fêtes : les trois Launoy ne manquerent pas de s'y rendre avec toute la Cour. Dans le fond du parc étoit un parterre formé par un berceau de myrtes, & dans le milieu de ce parterre, on voyoit un nouveau pavillon diviſé en deux pieces : elles étoient pratiquées de maniere qu'on pouvoit paſſer de l'une à l'autre, par le moyen d'une méchanique aſſez ingénieuſe. A peine étoit-on aſſis ſur des fauteuils placés naturellement entre des colonnes, que le poids du corps abaiſſoit des contrepoids cachés & ſuſpendus dans ces colonnes creuſes ; & qui, en ſe baiſſant, enlevoit au plafond les perſonnes aſſiſes, ſans qu'elles puſſent s'en défendre. Arrivées à la hauteur du plafond, des trappes s'entr'ouvroient pour donner paſſage dans la piece voiſine, & ſe refermoient à l'aide des mêmes reſſorts qui les avoient fait ouvrir. On deſcendoit enſuite par le même procédé.

Les Princeſſes, qui n'avoient pas encore vu l'intérieur du pavillon, s'échapperent de la foule ; & trop entraînées déja par ces diſpoſitions qui cherchent la

solitude, elles y entrerent dans l'espérance commune de pouvoir s'interroger, & s'entretenir mutuellement sur les objets secrets de ses dispositions. L'embarras étoit de commencer l'entretien. Chacune d'elles se sentoit incapable d'ouvrir la bouche, la premiere : elles se regardoient; leurs yeux avoient la même indiscrétion, mais leur langue étoit liée. Elles étoient assises dans des fauteuils différens dont elles ne connoissoient pas le mystere : au même instant les ressorts agirent; elles se trouverent dans un autre appartement, & précisément au milieu des trois Chevaliers. On peut juger de leur surprise, de leur contenance & du ravissement que, cette apparition causa aux Launoy : heureux & charmant effet du hasard, dont le lecteur même est tenté de remercier l'amour; mais à peine ces six personnes avoient-elles commencé une conversation qui devoit être si intéressante, que l'on vit entrer les trois Princes.

En appercevant leurs époux, les Princesses rougirent. On s'associe à leur situation : il suffit de voir la beauté contrariée

ou trahie, pour éprouver une peine. On les plaindra bien plus lorsque l'on connoîtra mieux leurs charmes.

Marguerite de Bourgogne, épouse de l'héritier présomptif de la Couronne, avec une taille médiocre, étoit charmante. Ses grands yeux bleus & languissans, sa physionomie douce, image de son ame & de la bonté de son caractere, étoient relevés par un certain air de fierté : ferme & courageuse autant que sensible, capable de tout faire pour ce qu'elle pourroit aimer, elle donnoit à tout ce qu'elle disoit le tour fin qui nait des sentimens délicats ; & en inspirant la tendresse, elle commandoit le respect.

Jeanne, Comtesse de Poitiers, plus piquante par ses yeux noirs, perçans, d'un éclat difficile à soutenir, étoit douce, fine & mélancolique : complaisante, généreuse, insensible à tous les avantages de son rang, à tous les prestiges de la vanité, elle étoit persuadée qu'une tendresse heureuse étoit le souverain, l'unique bien de la vie.

Blanche, Comtesse de la Marche, aux yeux bleus & brillans, à l'air altier, avoit

plus de fierté dans les traits, plus d'élévation dans l'esprit, plus de grandeur dans l'ame. Ses manieres étoient plus vives, plus engageantes; mais, inégale, sujette aux caprices, à l'humeur, elle pouvoit, pour une bagatelle, mortifier ce qu'elle aimoit, & avec la même facilité, le charmer par un tendre retour.

Le sort de ces Princesses étoit uni à des époux d'un caractere bien différent. Le Prince de France, querelleur, ou *hutin*, selon le langage du temps, impétueux, évaporé, sans solidité, sans délicatesse, pouvoit-il faire le bonheur de la douce & sensible Marguerite? Le Comte de Poitiers, moins bien fait que son aîné, plus désagréable & plus borné encore, pouvoit-il plaire à la tendre Jeanne? La beauté du Comte de la Marche, né dur, violent, dissimulé, exigeant la tendresse comme un tribut, pouvoit-elle attacher l'inégalité de Blanche; & le cœur altier de cette Princesse, pouvoit-il reconnoître l'empire d'un tyran?

Le portrait des trois Launoy se place ici naturellement. Ils possédoient ce que la Nature avoit refusé aux Fils de France.

Le Comte de Launoy (l'aîné) avoit une taille de Héros, une démarche fiere, une figure séduisante, un caractere de bonté toujours confirmé par les actions. Il étoit sérieux, libéral, magnifique, ambitieux, brave & modeste, aussi fidele ami qu'amant tendre. Le Vicomte d'Hybar son cadet, avec la bonne mine de son frere, sa douceur naturelle & sa sensibilité, avoit quelquefois cette vivacité qui naît d'une droiture extrême, & qui devient vertu par l'effet qu'elle produit. Le Baron de Chatillon, le plus jeune des trois & le plus beau de tous, avoit pourtant la figure moins noble. Vif dans ses sentimens, courageux, intrépide, résolu dans ses desseins, il paroissoit emprunter de la guerre le caractere qu'il avoit en amour; mais le respect & la délicatesse arrêtoient son ame bouillante, & en faisoient un amant aimable.

Les fêtes qui avoient suivi le triple mariage étoient passées; mais on voyoit toujours regner à la Cour de Philippe-le-Bel une galanterie aisée & charmante. La Reine, dont la beauté avoit fait tant de bruit, & qui en avoit donné l'exemple, l'inf-

piroit encore aux courtisans par ses ingénieuses inventions. La Princesse Isabelle sa fille, épouse, depuis, l'Edouard II, Roi d'Angleterre, étoit dans tout l'éclat de sa beauté. Parmi les belles de ce temps, on nomme encore Hippolyte de Lansac, femme du Connétable Raoul de Nesle, & la Marquise de Crecy, deux femmes qui furent bien fatales aux Princesses de Bourgogne & à leurs tendres Chevaliers *.

* L'Auteur du Roman pour les caractériser, dit que, *ne pouvant plus faire de conquêtes sur le déclin de leurs ans, elles trouvoient encore de l'intérêt à faire aux Amans heureux tout le mal qu'elles pouvoient imaginer.*

Nous ne savons si Hippolyte de Lansac avoit l'ame aussi méchante que le prétend le vengeur des Princesses de Bourgogne ; mais nos Historiens attestent que Raoul de Nesle, époux de cette Dame, & Connétable de France, donna un nouvel éclat à un nom déja illustre. Nous ignorons également si la Marquise de Crecy fut aussi intrigante qu'on nous la dépeint; nous ne connoissons que les

Le repos dont on jouissoit alors, donna une nouvelle activité aux sentimens que les Chevaliers avoient fait naître dans le cœur des Princesses pour s'en distraire, ou pour s'en occuper, elles alloient souvent à Vincennes, séjour charmant qui avoit été le berceau de leur amour, lieu détestable où elles perdirent ensuite tout ce qui les attachoit à la vie. Un jour, la vue de l'heureux pavillon leur donna l'envie d'y rentrer. Se voyant sans témoins, elles se regarderent. Le besoin des confidences n'avoit pas détruit la timidité; mais la timidité donne l'intelligence, lorsqu'on en soupçonne les motifs. Toutes trois craignant de parler, se sentirent aussi instruites que si elles s'étoient mutuellement interrogées. Marguerite enfin, en baissant les yeux, rompit ce silence qui devenoit l'équivalent d'un aveu. *C'est ici*, dit-elle, *où*, *pour la premiere fois*,

---

grands services rendus à la Couronne par Gautier de Crecy, Seigneur de Chatillon; son mari; & sur-tout par la victoire qu'il remporta en 1297 sur Henri, Comte de Bar.

j'ai vu mes sœurs avoir un cœur.... Si le mien eut alors quelque trouble, répondit; en rougissant, Madame de Poitiers, *je n'osai l'en blâmer par respect pour vous : il est si doux pour moi de vous imiter !.... Ma sœur*, dit alors la vive Comtesse de la Marche, *croyez que Madame étoit alors trop occupée pour penser à nous... Si j'ai la complaisance*, répliqua la Princesse de France, *de ne pas combattre cette plaisanterie, n'aurez-vous pas toutes deux celle d'avouer que vous m'êtes redevables de la différence que vous mettez entre les Chevaliers !... Quelque mérite qu'ait le Comte de Launoy*, reprit finement Madame de Poitiers, *je n'oserois croire qu'il ait une place particuliere dans votre cœur.... Non, vraiment*, dit Madame de la Marche avec un sourire malin, *car il y est tout seul.... Je vous laisse croire cette folie*, continua la Princesse de France, du même ton, & en cachant le mieux qu'elle put, l'émotion que le nom de Launoy lui causoit.

Dans ce moment même, Launoy, Hybar & Chatillon, sans être d'accord, arriverent tous trois au pavillon, par différens chemins. Les Princesses qui avoient

cru que rien ne pouvoit leur être plus doux que de n'être pas interrompues, penserent alors autrement. Mais une ennemie secrete, que leur malheureuse étoile amena dans ce même lieu, vint être témoin de leur joie, pour la troubler ensuite. L'intrigante Connétable venoit leur montrer quelques vers détachés d'une tablette, qu'on avoit, disoit-elle, trouvés dans la cour du Palais. Le sens de ces vers étoit que l'Auteur avoit résisté aux avances d'une belle. *On les attribue à Launoy*, ajouta la Comtesse. Il en étoit en effet l'Auteur, & les avoit composés, le cœur rempli de l'image de la Princesse de France, & lorsque Madame de Crecy faisoit l'inutile essai de toutes ses coquetteries pour se l'attacher. Launoy fut plaisanté sur cet excès de sagesse, qu'on traita même de cruauté, sans que l'on soupçonnât la Dame qu'il dédaignoit; mais la Princesse se sentant intérieurement l'objet de ce sacrifice, ne put s'empêcher de dire qu'elle seroit très-touchée du soin d'un amant qui feroit pour elle un tel abandan. Launoy fut enchanté, & ne le fit pas paroître. Ses

frères le turent aussi. C'étoit une occasion de faire connoître aux deux Comtesses qu'ils seroient capables du même procédé. Ils ne la laissèrent pas échapper. Le remercîment, quoique mystérieux, leur apprit qu'il y avoit des dettes qu'on aimoit à acquitter sur le champ. On se sépara après s'être regardé tendrement, de peur de n'avoir pas été bien compris.

Les trois Princesses & les Chevaliers mutuellement instruits du secret de leur cœur, quoique sans s'être absolument expliqués, se trouvoient dans cette situation, où l'attente d'un aveu doit avoir bien des charmes. Les fils de France facilitoient par des causes différentes les nouvelles inclinations de leurs épouses. Louis étoit devenu amoureux de Madame de Crécy. Monsieur de Poitiers commandoit une armée sur les frontieres d'Allemagne, où l'on craignoit quelqu'irruption. Monsieur de la Marche étoit en Artois, occupé à châtier les sujets rebelles de *Mahaut*, sa belle-mere. Délaissées ainsi par leur mari, & en proie à leur flamme secrete, les Princesses desiroient la solitude. Elles sentirent bientôt que, dans

la retraite, les sentimens contrariés par la vertu, prennent un nouvel empire; elles chercherent alors la dissipation.

La chasse s'offrit à leur esprit comme un moyen de se distraire. Un jour qu'elles en avoient indiqué une dans la forêt de Saint-Germain, Launoy ne s'y trouva point, par une raison dont nous instruirons bientôt le Lecteur : mais on y vit paroître ses deux freres, Hybar & Chatillon. Ce dernier fit une chûte, & fut renversé sans connoissance auprès d'un halier : le cheval de Madame de la Marche l'emporta en même temps auprès du pauvre Chatillon, où il s'arrêta. Le reconnoître, & s'élancer vers lui, avec un cri douloureux, fut l'ouvrage d'un moment. Chatillon, revenu à lui, la reconnoît, s'efforce de se relever sur ses genoux, les yeux fixés sur ceux de la Princesse : elle lui tend la main pour l'aider à se soutenir; l'amoureux Chatillon la refuse respectueusement, & lui dit : *Est-ce aux mortels téméraires, Madame, à profiter de vos bontés? Je mérite votre indignation, non votre secours; voyez mon crime; il est dans mes yeux, quand je*

vous regarde. On sent que Madame de la Marche voulut chercher une réponse où la dignité fut conciliée avec la tendresse; mais il faut composer ces réponses-là; elle ne sont ni dans le cœur ni dans l'esprit : pendant qu'on réfléchit, un regard échappe, & alors il n'est plus temps de parler. Cependant Chatillon comprit que malgré elle, elle pensoit à s'éloigner de lui. A l'instant, le désespoir se peint sur son visage : il se tait; mais quelle éloquence persuade mieux qu'un silence aussi triste! Elle en est attendrie; la pitié l'entraîne : il parle; elle écoute, elle répond, elle reste, & soupire.

Occupons-nous à présent de Launoy. Pourquoi n'étoit-il pas à la chasse? La Marquise de Crecy, qui n'aimoit le Prince que par ambition, étoit plus sincérement éprise du Chevalier. Prévenu par une femme de cette considération, il croyoit lui devoir du moins des égards; & il lui en montroit. La Princesse avoit vu avec prévention des soins innocens & nécessaires; & depuis quelques jours, elle avoit changé de manieres avec lui. Pénétré de son erreur, & voulant se priver de

tous les plaisirs, pour faire juger de ses peines; il s'étoit imposé la loi de se renfermer chez lui : il avoit même formé le projet de quitter le Royaume; il étoit prêt à partir. La Princesse absolument livrée à ses soupçons, attribua un départ aussi prompt, à quelque brouillerie survenue entre Madame de Crecy & lui, & ne put lui dissimuler sa pensée, lorsqu'il alla prendre congé d'elle. Launoy étonné, expliqua l'énigme des vers dont nous avons parlé; & forcé, par la nécessité, de se justifier, il profita de cette heureuse obligation pour avouer sa flamme; mais trop pénétré du prix qu'il osoit s'en promettre, pour ne pas craindre d'avoir trop osé, il sortit brusquement après s'être expliqué. Marguerite délivrée de la jalousie, mais retenue par la vertu, eût voulu lui faire défendre de partir; elle ne l'osa point; & nous la plaignons, Heureusement le Roi craignoit autant qu'elle, le départ du Chevalier, par l'estime qu'il avoit pour lui. Ce Prince, pour le fixer à la Cour, lui offrit, dans le Conseil, la place de Baron de Châteaudun; mais Launoy vouloit refuser

cette faveur. Il fallut qu'à la priere d'Hybar, l'obligeante Comteſſe de Poitiers ſuppoſât un ordre de la Princeſſe de France, pour lui faire accepter le Miniſtere. La ruſe réuſſit : Launoy ſourit à la fortune, en croyant obéir à l'amour, Marguerite, inſtruite de l'étourderie de ſon auguſte ſœur, la gronda d'un ton ſi doux, qu'à peine pourroit-on remercier de même.

Il falloit bien que le tour de Madame de Poitiers vint auſſi pour égaler le bonheur d'Hybar à celui de ſes freres. L'amour avoit fait valoir auprès d'elle ce que ce Chevalier avoit fait pour l'amitié. En réclamant la médiation de la Comteſſe pour Launoy, auprès de Marguerite, en lui racontant encore l'aventure de Chatillon dans la forêt de Saint Germain, il avoit pris ce ton, il avoit eu cet air, ce feu, ces regards qui caractériſent un amant pénétré des intérêts de l'amour. Auroit-elle pu s'y méprendre ? Se ſeroit-elle mépris, ſur-tout, à l'objet de ſes ſentimens ? Cette réflexion, ce plaiſir ſecret qui la convertit en autorité, l'éclairerent & l'attendirent. Sans s'ex-

pliquer, il parloit de son amour; sans faire des questions, il obtenoit des aveux. Le mot fut dit; la contrainte fut bannie; les sermens furent prononcés.

Rien ne paroissoit manquer au bonheur de trois Launoy; mais Marguerite, trop sensible, troubla celui de l'aîné. Elle étoit convenue avec lui qu'il continueroit d'observer avec Madame de Crecy la loi des égards. Ce n'étoit pas générosité; la raison exigeoit cette condescendance: Launoy aimé, malgré lui, d'une femme puissante qui pouvoit punir ses dédains, devoit nécessairement tromper son imagination, & prévenir sa vengeance. Marguerite n'eût pas aimé, si elle n'eût pas reconnu ce devoir qu'elle partageoit avec lui. Aussi voulut-elle le respecter; mais de pareils sacrifices coûtent beaucoup au sentiment, & troublent bientôt la tranquillité. Il est difficile à un Amant de trouver la mesure juste des soins qu'il lui est permis de rendre en pareil cas. De part ou d'autre, il doit s'attendre a des reproches; la prétention de la femme qu'on abuse, l'inquiétude de celle qu'on aime, offrent, dans la situation d'un

Amant, celle d'un homme troublé dont la main soutient une balance que la plus grande attention ne peut retenir constamment dans les loix de l'équilibre.

Marguerite éprouva cette triste vérité. Après une contrainte pénible, la douleur éclata malgré ses résolutions : Launoy étoit seul avec elle ; il veut la rassurer, il se justifie ; il va tomber à ses genoux ; Madame de Crecy se présente ; un éclair est moins prompt que la réflexion de Launoy ; il craint d'avoir compromis la Princesse ; il se précipite aux pieds de la Marquise : *Non, Madame*, lui dit-il, d'une voix élevée, *non, je n'aimerai jamais que vous ; j'osois en faire l'aveu à l'auguste personne qui m'écoute ; je manquois au respect qui lui est dû, jugez de mon amour par mon égarement.* Il prononçoit les derniers mots, lorsque le Prince de France s'offrit à ses regards. Autre embarras aussi promptement senti ; le Prince aimoit la Marquise ; Launoy comprit qu'il se faisoit une mauvaise affaire ; mais du moins il devoit croire que la Princesse étoit à couvert de tout ce qui qui pouvoit arriver de cette scene

étrange. Par cette vivacité si peu attendue, il devoit faire tomber toute l'attention du Prince sur la Marquise; c'est ce qui arriva. Mais Marguerite devoit seconder Launoy; & elle fit le contraire. Frappée de l'air naturel qu'il avoit eu en parlant à Madame de Crecy, elle se persuada que ce qu'il y avoit de joué dans cette scene n'étoit que ce qui la regardoit personnellement; & elle prit l'air irrité qu'une pareille présomption devoit lui donner. La Marquise se livroit à la joie; un coup d'œil jetté sur la Princesse lui dessilla les yeux; quelques mots prononcés par Marguerite, acheverent de l'instruire. *Je vous avoue*, dit celle-ci au Prince, *que je ne savois pas que mon cabinet dût être le théatre des amours du Comte de Launoy & de la Marquise de Crecy; vous trouverez bon que je leur en défende l'entrée, puisqu'ils me respectent si peu.* Le Prince, sans vouloir d'abord faire éclater sa jalousie, confirma cette défense; mais, entraîné par le dépit, il défendit en même-même à Launoy de revoir la Marquise; & son motif ne fut plus un se-

cret. Ces quatre personnes se retirerent ainsi, fort mécontentes, avec cette différence, que le malheureux Launoy étoit chargé du mécontentement de tous les autres.

Par une succession d'événemens, le sort des trois freres se trouva bientôt à-peu-près conforme. La vivacité naturelle de Madame de la Marche la conduisit à devenir jalouse aussi légérement que sa sœur. Une de ses filles d'honneur, nommée la Riviere, avoit une intrigue avec un Gentilhomme attaché aux Launoy. Ce Gentilhomme voulant donner, mystérieusement, pour son compte un billet d'amour à la Riviere, lui en donna un autre par mégarde. C'étoient des vers composés par Launoy, d'après une plaisanterie, & qui causerent bien des peines à Chatillon. En effet, la Riviere qui ne connoissoit point l'écriture de son amant, & qui croyoit trouver les expressions de sa tendresse dans le billet qu'elle avoit reçu, n'y trouve qu'un rendez-vous donné par un jeune *Eryce*. Elle se crut trahie; Madame de la Marche qui la vit dé-

ſeſpérée, lui demanda le ſujet de ſa douleur; la Riviere preſſée donna pour toute réponſe le billet fatal. Il étoit écrit de la main de Chatillon; il s'agiſſoit d'un rendez-vous: ce n'eſt plus la Riviere, c'eſt Madame de la Marche elle-même, qui ſe croit trompée. Chatillon entre, dans ce moment, chez la Princeſſe; elle ne daigne pas le regarder: pénétré de cette rigueur, il ſe retire dans un coin, & ſort, peu après, accablé de ſes réflexions. Il revient le lendemain; Madame de la Marche s'avance vers lui avec vivacité & lui adreſſe ces foudroyantes paroles, *Tout dans le monde a un terme: je n'ai pu vous refuſer une place dans mon cœur; je deſirois que vous formaſſiez un engagement; il eſt formé; je ſuis dégagée.* Elle le quitte auſſitôt, appelle le Vicomte de Meulan, & lui dit, à l'oreille, les choſes les plus indifférentes, mais en mettant dans ſes yeux (qu'elle voyoit que Chatillon obſervoit) toute la vivacité & même toute la tendreſſe imaginables. Le Chevalier croit que Meulan eſt ſon rival, il ſort, le cherche bientôt, ne le trouve point,

& apprend qu'il eſt allé au bal. Il s'y tranſporte déguiſé, & s'informe de l'habit & du maſque que doit porter ſon ennemi. Il le trouve enfin, & lui propoſe de ſortir. A peine dans la rue, ils commencent un combat terrible. Tous deux ſont bleſſés; on les emporte dans des lieux différens. Chatillon croyoit s'être battu contre Meulan, il s'étoit battu contre Launoy.

Tandis que les deux pauvres Chevaliers étoient dans les mains des Chirurgiens, Hybar, l'infortuné Hybar les cherchoit dans tout Paris pour réclamer leurs ſecours. La méchante Connétable étoit la cauſe de ſon déplaiſir extrême; elle l'avoit brouillé avec Madame de Poitiers; & cette Princeſſe ſi douce auparavant, ſans vouloir l'entendre, lui avoit jetté, avec colere, un billet d'amour écrit par une prétendue rivale qui lui donnoit un rendez-vous. Hybar cependant, ſavoit bien qu'il n'avoit jamais reçu ce billet, ouvrage de la plus artificieuſe & de la plus horrible méchanceté. La Connétable, ſupérieure à tous les ſcrupules, à l'aide de beaux & grands

traits réguliers qui avoient échappé à la rigueur de quarante hivers, avoit résolu de s'attacher ce jeune & brillant Chevalier ; mais elle avoit cru découvrir qu'il étoit préoccupé de quelque grande passion. Elle en soupçonna l'objet; & ayant séduit par ses largesses un Gentilhomme de Madame de Poitiers, elle fut instruite par lui de toutes les démarches des deux Amans. De tout ce qui s'offrit à son imagination pour parvenir à son but, rien ne lui parut plus efficace que de persuader à la Princesse qu'elle avoit elle-même une liaison fort étroite avec Hybar, & d'armer la jalousie contre l'amour. L'ame remplie de cet exécrable projet, elle composa le billet dont on vient de parler : la premiere fois qu'elle se vit seule chez la Princesse, elle le laissa tomber en sortant de l'appartement. Après lui avoir donné le temps de l'appercevoir, de le ramasser & de le lire, la Connétable remonte avec l'air de la plus vive inquiétude, & se jettant presque aux genoux de Madame de Poitiers, pour obtenir que le billet lui soit rendu, & que son

son secret soit respecté, elle fait un aveu général de toutes ses foiblesses prétendues pour le Chevalier, & de l'amour, encore plus supposé, qu'il a pour elle.

Hybar très-innocent, & ne soupçonnant point le crime de la Connétable, courut chez elle, lorsqu'il eut lu le dangereux écrit que Madame de Poitiers lui avoit, pour ainsi dire, jeté à la tête. Il avoit reconnu l'écriture de Madame de Lansac; mais pouvoit-il soupçonner que sa main avoit, en effet, tracé ce qu'il venoit de lire! *Madame*, lui dit-il, *on déshonore votre nom, & l'on compromet, en même temps, mon respect pour vous; voyez*, ajouta-t-il, en lui montrant le billet, *comme on sait imiter le caractère de votre plume; c'est un outrage que nous partageons tous deux.....* Quels furent son étonnement & son indignation, lorsqu'il entendit la Connétable lui répondre, de l'air le plus naturel: *C'est toi, ingrat, qui m'outrages; feins encore de ne me pas entendre! Je t'ai recherché; tu le sais; tu as bravé mon amour; la tendresse dédaignée autorise la*

vengeance. Pendant qu'il écoutoit cet étrange discours, l'habile Connétable profitant de sa surprise extrême, avoit saisi le billet, qui auroit pu causer un éclat devant le Roi. C'est après une scène aussi désespérante que le Chevalier cherchoit ses freres. Il vouloit les prier d'engager les Princesses de France & de la Marche à parler en sa faveur.

Mais que devint-il, lorsque rentrant chez lui, il trouva Launoy dangereusement blessé; & lorsqu'un instant après on y apporta encore Chatillon, dont la blessure n'étoit pas moins dangereuse? Voici par quel hasard deux freres qui s'aimoient beaucoup, avoient été sur le point de s'arracher la vie.

Meulan, bien éloigné de tout attachement solide; & très-incapable de justifier les inquiétudes de Chatillon, le léger Meulan avoit dans ce moment plus d'une affaire de cœur; il avoit donné, le même jour, deux rendez-vous. La Présidente Olivier lui paroissoit mériter la préférence, & il étoit décidé à la lui accorder; mais en manquant à l'autre beauté, il falloit bien s'excuser auprès

d'elle, ou l'abuſer par un ingénieux artifice. Le ſecond rendez-vous devoit avoir lieu dans un bal maſqué ; & comme le Comte de Launoy reſſembloit parfaitement, par la taille, à Meulan, cet étourdi le pria de le remplacer à ce bal. La folie a plus d'aſcendant qu'on ne croit ſur la ſageſſe. Launoy, tout déſeſpéré qu'il étoit de la colere de la Princeſſe de France, ſe laiſſa ſubjuguer, ou peut être fut-il entraîné par ſon déſeſpoir même. Quoi qu'il en ſoit, à peine eſt-il entré au bal, que Chatillon déguiſé l'appelle ; ils ſortent ; ils ſe battent ; on ſait le reſte.

La nouvelle de leur combat, devenue publique, avoit affligé tout le monde. La Princeſſe de France & Madame de la Marche en l'apprenant, éprouverent bien qu'il n'eſt point de reſſentiment qui tienne contre le péril de ce qu'on aime ; les deux malheureux n'étoient plus criminels à leurs yeux. Marguerite, toute à ſa douleur, feignit une indiſpoſition pour ſe dérober aux regards de la Cour. Son époux inconſidéré arriva chez elle ;

& au lieu de l'interroger sur sa santé, il lui apprit, sans le savoir, une méchanceté de la Marquise de Crecy : *Savez-vous*, lui dit le Prince, *qu'elle veut me persuader que Launoy est amoureux de vous ? Mais je n'en crois rien.* Cette confidence servit du moins à dissiper les soupçons de la Princesse sur la fidélité de son Chevalier.

Pendant ce tems, Hybar rendoit, par zèle, à Chatillon, auprès de Madame de Poitiers, le même service que le Prince rendoit indiscrétement à Launoy, auprès de Marguerite. Madame de Poitiers, aussi affligée que ses sœurs, étoit plus libre, du moins, dans sa conduite ; l'on pouvoit attribuer sa douleur à l'absence de son époux. Hybar étoit venu pour lui dire qu'on avoit levé l'appareil ; & que la blessure de Chatillon n'étoit point dangereuse ; mais il avoit l'air si triste en l'abordant, que la sensible Blanche, appréhendant une fâcheuse nouvelle, se trouva mal. La Riviere, par l'odeur du papier brûlé, chercha à la faire revenir. Le compatissant Hybar l'ayant rassurée, le papier devint inutile.

En l'éteignant, il reconnut l'écriture de Chatillon, & y lut les vers de Launoy sur le prétendu rendez-vous avec la jeune Eryce. Etonné, à cette vue : *Eh ! quel soin*, Madame, dit-il, *Chatillon prend-il ainsi, des folies de Launoy ?* ... *De Launoy*, répondit Madame de la Marche, aussi surprise que lui. *Eh ! quoi, ces vers ne sont-ils pas de Chatillon? Non*, dit Hybar, *je les ai vu faire à Launoy ; Chatillon les aura sans doute retenus par cœur, puisque les voilà écrits de sa main.* A un témoignage aussi naïf, aussi peu suspect, Madame de la Marche sentit tous ses torts ; & se rappellant sa dureté envers Chatillon, & son air mystérieux avec Meulan : *Hélas !* s'écria-t-elle tristement, *c'est moi qui ai plongé l'épée dans le sein de vos freres.* Elle lui raconta alors comment ces vers tombés dans les mains de la Riviere, par la mépriſe du Gentilhomme, avoient passé ensuite dans les siennes.

La Princesse de France, également inquiette de l'état de Launoy, faisoit chercher Hybar de tous côtés. Elle apprend

enfin qu'il est chez Madame de la Marche, & les envoie prier tous deux de passer chez elle. A la vue d'Hybar, Marguerite ne peut ni parler, ni même pleurer. Hybar n'eut pas beaucoup de peine à justifier Launoy dans son cœur ; mais il en eut beaucoup à la calmer sur les tristes effets de sa jalousie. Pour la distraire, il parla de son état, & peignit ses douleurs particulieres. Madame de la Marche, qui entroit dans ses vues, & plaignoit sa situation, offrit d'être sa médiatrice auprès de Madame de Poitiers. Marguerite, entraînée par la pitié, promit de se joindre à sa sœur. Pour les mieux intéresser, il leur raconta la détestable ruse de la Connétable, sa visite perfide chez la Princesse, le billet fatal qu'elle avoit fait tomber à ses pieds, la scène enfin qu'il avoit eue avec cette ingrate. Les Princesses ne douterent pas de sa sincérité. Il avoit un air si vrai : il regne entre les ames sensibles un rapport, une intelligence qui les dispense si bien de donner des garants de leurs discours ! on diroit qu'à cet égard, du moins, la nature veille sur les intérêts

du sentiment. Mais l'amour, quoique plus facile à émouvoir que l'humanité, que l'amitié, n'est pas aussi facile à convaincre ; & lorsque les Princesses parlerent à Madame de Poitiers ; malgré leur éloquence & leur conviction même, elles trouverent beaucoup plus de facilité à l'attendrir, qu'à la persuader. Mais le hasard favorisa bientôt la cause de l'innocence. La Connétable entretenoit toujours son fidele espion auprès de cette Princesse. Elle lui ordonna dans un nouveau billet, écrit de sa main, de redoubler d'assiduité & de soins. Ce billet, étourdiment laissé dans l'anti-chambre de Madame de Poitiers, tomba dans les mains de la Princesse, qui le lut, & frémit. Elle fait venir ce serviteur infidele, lui arrache l'aveu de sa faute ; & au lieu de le punir, elle s'en sert pour confondre bientôt la Connétable. Hybar fut donc justifié. Plus de trouble, plus de nuage ; la sécurité devient la mesure des plaisirs dont l'ame s'est rendue digne par la délicatesse de ses peines.

Les rétablissement des deux Launoy

préparoit aux deux autres Princeſſes une félicité égale à celle de leur ſœur.

Mais le bonheur eſt un état peu durable. Le Comte de Poitiers revint à la Cour, & troubla les plus beaux jours d'Hybar. D'un autre côté, la Marquiſe de Crecy ne pouvant s'attacher Launoy, excita la jalouſie dans le cœur du Prince de France, contre ce Chevalier ; & le Comte de la Marche, ſucceſſivement amoureux de pluſieurs belles différentes, ayant éprouvé que ſa femme les ſurpaſſoit toutes ; revint à elle ; mais n'ayant pu réuſſir à lui plaire, il lui ſoupçonna un goût ; & ſes ſoupçons tombèrent ſur Chatillon.

Déjà Louis montroit à Launoy une aigreur que Marguerite avoit bien de la peine à adoucir. Heureuſement le Comte de Bar (*) arriva à la Cour. Sa préſence,

* Ce Comte de Bar, qui joue un grand rôle dans notre Roman, eſt Edouard I. Henri III, ſon pere, Souverain du même Etat, ayant pris

& la réception qu'on lui fit, devinrent un sujet de diversion pour le Prince. A l'aide de cet accueil éclatant, Launoy, le

---

les armes contre la France, avoit été fait prisonnier par Gautier de Crecy : pour obtenir sa liberté, il avoit promis à Philippe le Bel de lui prêter foi & hommage. Edouard vint confirmer en personne, à la Cour de France la parole de son pere, & ce fut dans le temps de l'infortune des trois Princesses. Il se reconnut Vassal de la Couronne, pour les Châteaux de Bar, de la Marche, de Chatillon, & pour tout ce qu'il possédoit entre les rivieres de Meuse & de Moselle. Il avoit épousé Marie de Bourgogne, & c'est peut-être cette ressemblance de nom qui donna à notre Romancier l'idée de sa fiction. Edouard I ne mourut qu'en 1337, dix-huit ans après le prétendu duel qui tranche ses jours dans le Roman. Il étoit de la Maison de Montbéliard : le Barrois avoit été possédé auparavant par celle d'Ardenne ; il tomba depuis successivement dans les Maisons d'Anjou & de Lorraine ; il est enfin réuni à la Couronne.

Seigneur le plus magnifique du Royaume, imaginoit continuellement pour la Princesse, mille galanteries secretes dont personne ne devinoit l'auteur, & que Marguerite, elle-même, n'attribuoit à son amant, que parce qu'elle eût été fâchée qu'un autre que lui les eût inventées. Un jour qu'elle devoit aller chez une devineresse célèbre, Launoy, qui en fut averti, s'empressa d'embellir son réduit obscur. En y arrivant, la Princesse y trouva des lustres brillans, & ses chiffres entrelacés avec le mot *Amour*, sur du satin couleur de rose, avec un nombre prodigieux de ses portraits, attachés autour de la chambre. Launoy, pour les avoir, avoit employé, depuis son retour à la Cour, les plus habiles Peintres, toujours mécontent de leur travail, & regardant cependant ces portraits comme des trésors. Charmée d'une galanterie si nouvelle, la Princesse en avoit les yeux humides de tendresse, lorsque le Prince arriva avec son éternelle Crecy. L'habile Marquise devina le mystère; & le Prince, qu'elle gouvernoit, fit faire, par son conseil, des perquisitions pour découvrir

par quelle magie Launoy avoit si promptement décoré une habitation aussi simple. Il eut bientôt tous les éclaircissemens qu'il desiroit, & voulut perdre sur le champ ce sujet téméraire ; mais la Marquise, qui, toute indigne qu'elle étoit d'aimer, tenoit du moins à Launoy par le desir, adoucit la colere du Prince, & l'engagea à demander seulement au Roi, que le Comte ne fût point du voyage de Vincennes, où la Cour devoit aller le lendemain avec les Princesses.

Cependant Marguerite bien convaincue enfin de toute la tendresse de Launoy, se faisoit de tendres reproches de l'avoir chagriné. Pour s'en punir autant que pour satisfaire une imagination ; animée dans la tranquillité même, elle chargea Mademoiselle de Beaufremond, la plus chère de ses filles d'honneur, la seule dépositaire de ses secrets, de venir prendre ses ordres à toutes les heures du jour. Chaque fois que Beaufremond venoit, la Princesse lui dictoit sa pensée ; Launoy en étoit toujours l'objet. Ce Chevalier étant entré chez elle, le lendemain de l'aventure de la

devinereſſe, Marguerite lui remit un petit coffre, & lui permit de voir, quand il ſeroit chez lui, ce qu'il renfermoit. Launoy l'ouvrit avec l'impatience d'un amant; il y trouva un manuſcrit intitulé *Journal de mon cœur.* Le titre éclairciſſoit tout. Il y lut, entr'autres choſes capables de le faire mourir de plaiſir : *Qu'il eſt ingrat s'il ne penſe à moi!... Qu'ai-je fait au temps? il me ſemble qu'il arrête l'inſtant où je dois le voir... Si dans cette foule au moins, je voyois quelques-uns de ſes traits; mais perſonne ne lui reſſemble.... Je viens de donner une audience où je n'ai rien écouté, rien vu.... qui vient de paſſer dans cette chambre? ne vois tu pas ſon inquiétude? il voudroit me parler; cours.... A quoi bon cette promenade? Il n'y ſera point; je ſerai bientôt laſſe; mais avec cette laſſitude, j'irois au bout du monde pour le voir... Admire le deſtin : je ne vois que lui où il eſt; tout me choque où il n'eſt pas.... qui peut l'empêcher de venir? Il a, ce matin, parlé à cette femme : que pouvoit-il avoir à lui dire?... ſans ce qu'on aime, la vie eſt un mal.... comme ce nom cher & doux ſe place délicieuſement ſur mes lèvres!....*

Launoy voulant lire, à la fois, tant de preuves de son bonheur, n'en pouvoit distinguer aucune. Dans les biens comme dans les maux, il est un terme pour la sensibilité. Il étoit humilié de l'impuissance de s'exprimer. Il relisoit sans pouvoir refléchir ; il marchoit dans sa chambre sans savoir s'il formoit des pas ; il prononçoit des monosyllabes ; nulle idée suivie : on eût dit que l'amour en avoit fait une machine ; & c'est ainsi que ce sentiment est véritablement un bienfait de la nature.

Au sein de son enchantement, il reçoit l'ordre du Roi de ne pas suivre la Cour à Vincennes ; & peu d'heures après, on lui fait l'honneur de lui donner une commission qui l'oblige à sortir du Royaume. Fatal honneur ! gloire cruelle ! est-il d'autre gloire que celle d'enchanter tous les jours l'objet du sentiment le plus juste ? la jeune Isabelle, devenue Reine d'Angleterre, avoit demandé à Philippe le Bel un homme de confiance à qui elle pût reveler un secret important qu'elle vouloit lui faire parvenir. Madame de Crecy dit au Prince de proposer Launoy,

à son pere. Le Roi connoissant le zéle du Chevalier, confirma ce choix ; & la Princesse ayant appris ce fâcheux départ, se livra d'abord à toute sa tristesse. Mais le soir Baufremond ayant apperçu, dans l'obscurité, la Connétable & Madame de Crecy, qui s'entretenoient ensemble, ayant écouté leur conversation, & ayant entendu celle-ci dire à sa complice que si elle n'eût pas réussi de cette manière, à éloigner Launoy, elle auroit trouvé d'autres moyens, dans la vue de mortifier la Princesse ; cette fidèle confidente se hâta d'instruire Marguerite du secret qu'elle avoit surpris. La douleur de celle-ci fit alors place à la ruse. Elle feignit une indisposition, & sut persuader aux Médecins qu'elle avoit une maladie sérieuse. Les Docteurs, par ignorance, ou par complaisance, convinrent de tout ce qu'elle disoit, & se trouvèrent ainsi engagés à lui trouver des maux, ou du moins à lui en inventer. La Cour alarmée rompit le voyage. C'est ce que desiroit la Princesse, bien déterminée à rester malade, jusqu'au retour de Launoy, qui étoit déjà parti pour l'Angleterre.

Les viciſſitudes qui accompagnent communément l'amour, ne donnoient pas moins d'exercice aux deux Comteſſes de Poitiers & de la Marche. Hybar, content de pouvoir entretenir la premiere, de ſa paſſion, vit cette douceur altérée. Monſieur de Poitiers, plein de confiance en ſa femme, & d'eſtime pour Hybar, avant d'aller ſur les frontieres du Royaume, confia à la Comteſſe le ſoin de ſes affaires, & la pria de prendre, en tout, conſeil d'Hybar, dont la raiſon lui étoit connue. Cette confiance d'un époux qui vivoit ſi bien avec elle, la fit preſque rougir d'un ſentiment qui l'éloignoit de lui. Elle parut inquiete & chagrine; le délicat Hybar en découvrit la cauſe, & devint auſſi triſte qu'elle: mais la vertu peut-elle tenir contre un amant affligé? Celle de Madame de Poitiers étoit bien foible, quand ſon époux revint. Elle apprit ſon retour avec une ſorte de plaiſir, parce qu'elle ſe voyoit délivrée de la crainte d'être plus longtemps abandonnée à ſa propre conduite. Le chagrin d'Hybar, que le retour du Comte de Poitiers rendoit plus vif, au-

gmenta encore, peu de jours après, par un événement imprévu. Le Comte de Barcelone arriva à la Cour de Philippe-le-Bel *; & ce Comte fut bientôt séduit par les charmes de la Princesse. L'amoureux Hybar découvrit la passion secrete

* Ce Comte de Barcelone étoit Pierre IV, dit *le Cérémonieux*, qui regna depuis en Arragon. Il épousa Yolande de Bar, & n'en eut qu'une fille nommée Yolande, comme sa mere, & sur laquelle Martin, son beau-frere, usurpa la Couronne. Cette Yolande eut un fils, René, qui poursuivit ses droits sur l'Arragon. Il mourut fort âgé, & laissa ses Etats à Charles du Maine. Ce dernier n'ayant point d'enfans, institua Louis XI son légataire universel, & lui céda toutes ses prétentions sur les Etats d'Arragon. C'est sur cette donation qu'étoient fondés tous les titres de la France sur cette Couronne; titres qui n'eurent aucun effet pour nos Rois, puisqu'en 1479, ces Etats furent unis aux Etats de Castille & de Léon, par le mariage de Ferdinand V & d'Isabelle de Castille.

du fier Catalan ; & le Catalan s'apperçut lui-même qu'Hybar étoit son rival. La vivacité des deux rivaux connoissoit si peu de bornes, que la moindre occasion de querelle pouvoit les mettre aux mains ; & cette occasion se présenta. Le Comte de Barcelone se retirant un soir fort tard, fut attaqué & volé ; un instant après Hybar auroit eu le même sort, s'il n'avoit été secouru par quelques amis. Les voleurs (sur qui il voulut fondre avec ce secours) pour l'appaiser, lui remirent ce qu'ils venoient de prendre au Catalan. Hybar, en renvoyant au Comte ses effets, apperçut une boëte très-riche ; il l'ouvrit, & y trouvant un bracelet des cheveux de Madame de Poitiers, il se le réserva. Nous verrons combien ce bracelet fut fatal à ces deux fiers rivaux.

Revenons à Chatillon : il avoit aussi ses peines. M. de la Marche avoit éclairci la cause qui rendoit ses soins si infructueux sur le cœur de Blanche ; Chatillon lui étoit devenu suspect ; & celui-ci s'en apperçut. D'ailleurs, l'inégalité du caractere de la Princesse, lui causoit bien de l'agitation ; inégalité

pénible, mais intéressante, qui ne venoit que de la délicatesse des sentimens; ou plutôt d'une susceptibilité qui conduit à s'affecter de tout. Si Chatillon s'observoit pour cacher sa passion, Madame de la Marche croyoit aussi-tôt avoir une rivale. Elle perdoit aisément ses préventions; mais elles renaissoient avec la même facilité. Le Comte de Périgord soupiroit alors en secret pour elle (*); nouveau sujet de peines pour Chatillon. Blanche, dans ses caprices, d'autant plus désespérans qu'ils partoient toujours de sa tendresse, se servoit toujours de ce Comte pour lui donner de l'inquiétude. Un Amant s'alarme si aisément! Un jour que Madame de la Marche se promenoit sur les bords de la Seine, & que les deux rivaux mar-

* Ce Comte de Périgord ne peut être qu'Archambaut III de Taleyrand, qui avoit épousé Jeanne, Dame de Pons & de Bergerac; & qui mourut en 1335. La maison de Taleyrand possédoit le Comté de Périgord avant l'an 1120.

choient à côté d'elle, la Princeſſe, à qui, dans ce moment, quelqu'idée fâcheuſe avoit paſſé par la tête, contre Châtillon, l'engagea malignement à parler à une de ſes Dames. Il ſe trouva forcé de lui donner la main, pendant qu'elle prenoit celle de Perigord. Devenu plus fier par cette faveur, ce Comte haſarda quelques expreſſions tendres, qui furent écoutées ſans colere, & entendues par Chatillon. Le chagrin qu'en eut le dernier augmenta encore par la joie du Comte. Craignant cependant la mépriſe où il étoit tombé dans l'affaire de Meulan, & plus encore l'aſcendant que Madame de la Marche avoit pris ſur lui, il n'en témoigna que de la douleur, mais une douleur ſi vive, que la Princeſſe frappée ſe repentit auſſi-tôt de ce qu'elle avoit fait. Elle ne voulut plus écouter le Comte, qui déja ſe livroit à la plus douce eſpérance. Chatillon ſe retira d'autant plus triſte, qu'il s'étoit impoſé le ſilence le plus pénible. Mais la premiere fois qu'il retourna chez la Princeſſe, elle répara d'une maniere charmante tout

le mal qu'elle lui avoit fait. Elle s'entretenoit avec Périgord & différentes personnes ; & profitant d'une dispute d'esprit qui venoit de s'élever : *Je suis sûre*, dit-elle à Chatillon, en s'avançant vers lui, *je suis sûre que vous serez de mon avis ; n'est-ce pas qu'une femme agit avec moins tendresse, & de délicatesse sur-tout, lorsqu'elle ne veut rien écouter qui soit opposé aux intérêts de son amant, que lorsqu'elle reçoit d'autres vœux que les siens, dans l'espoir de lui faire des sacrifices ?... Ne vous troublez point*, ajouta-t-elle avec une vivacité charmante, *je suis discrette ; mais pour me faire craindre, & vous persuader que je sais où vous aimez, approchez, ou je le dirai tout haut.*

A ces mots, Chatillon étonné & ravi, ayant obéi d'une maniere respectueuse ; *C'est moi*, lui dit-elle tout bas, *c'est moi qui donnerois le repos de ma vie, pour vous rendre le vôtre.* Puis haussant la voix, *il faut être aussi bonne que je le suis*, continua-t-elle, *pour garder le secret sur une aventure qui mériteroit l'attention de toute la compagnie, & que je pourrois révéler sans trahir aucune confidence..... Ah!*

Madame, reprit Chatillon en retournant d'un air composé à sa place, *lorsqu'on ne sait que des choses de cette nature, la discrétion n'est pas obligeante.*

Les deux personnes les plus intéressées à ce qui venoit de se passer (les Comtes de la Marche & de Périgord), n'en conçurent aucun soupçon, quoiqu'ils ne manquassent pas d'esprit; & le Prince qui étoit jaloux de ce dernier, conserva sa jalousie. Mais la Princesse, aussi-tôt après cette conversation, ayant donné des tablettes à Chatillon, devant tout le monde, fit changer les idées de M. de la Marche. Ces tablettes étoient remarquables par des nœuds de rubans de la même couleur que ceux dont Blanche avoit une garniture, en ce jour. Chatillon, qui les avoit mises avec un peu trop de précipitation dans sa poche, n'avoit pas pris garde qu'un des nœuds s'étoit embarrassé à un bouton : mais la Connétable, que le hasard, autant que son génie, amenoit par-tout où elle pouvoit nuire, arracha brusquement ce nœud qui sortoit, avec cette liberté indécente qu'elle prenoit indifféremment

avec tout le monde. Les tablettes suivirent donc le nœud ; & Chatillon suivit les tablettes. La Connétable ne pouvant plus les défendre, les passa à Madame de Crecy, qui les fit obligeamment parvenir à M. de la Marche & à Périgord. Le Prince regarda, en ce moment, Chatillon, & ne fut que trop instruit. Résolu de se venger, il eut cependant assez de pouvoir sur lui pour cacher son trouble. Mais la présence d'esprit de Madame de la Marche sut tirer son amant & elle-même d'un si dangereux pas. *Ah! Chatillon*, s'écria-t-elle, *je ne vous réponds plus de votre secret ; le voilà dans des mains qui ne vous ménageront pas comme moi.* Aussi-tôt s'approchant de son époux, qui faisoit d'inutiles efforts pour ouvrir les malheureuses tablettes, elle feignit de lui en montrer le ressort, en lui faisant mettre le doigt à un endroit contraire à celui où il étoit renfermé ; puis, comme impatientée de sa maladresse, elle les prit pour les ouvrir elle-même ; elle y réussit, & laissa tomber adroitement le papier qu'elle y avoit inséré, dans le feu, qui étoit ardent. Cet accident parut

naturel à tout le monde; & Blanche augmenta encore la sécurité générale par les cris qu'elle fit en voyant le papier brûler, & en y portant la main avec précipitation, en apparence, pour le retirer, mais en effet pour le faire brûler plus vîte, en remuant le feu, avec la précaution de se brûler elle-même un peu, pour mériter par ce mal léger l'attention de la compagnie, & même les soins de son Chirurgien. Sa douleur opéra la diversion qu'elle desiroit; elle déroba, de cette maniere, sa véritable passion à son mari; mais elle ne sut pas abuser Périgord, qui devint l'ennemi irréconciliable de Chatillon.

La jalousie empoisonnoit également les jours des trois freres; elle animoit en même temps de tous ses feux le Comte de Barcelone & Hybar, pour le bracelet de Madame de Poitiers. La Princesse ignorant absolument cette cause de leur animosité, l'eut bientôt découverte. Un jour que, sans autre dessein que celui de s'amuser, elle faisoit la revue de ses bijoux, elle n'y trouva plus un bracelet de ses cheveux qu'elle destinoit à son

amant. Ses recherches lui firent découvrir qu'une de ses femmes avoit eu l'infidélité de le donner au Catalan. Possesseur, à ce titre, d'un bien qui n'a de prix que lorsqu'on le tient des mains de l'amour, le Comte cependant y étoit excessivement attaché; il le redemanda fiérement à Hybar. *Je vous le rendrai*, dit ce jeune rival, *quand je vous tiendrai dans un lieu où je pourrai vous en faire perdre le souvenir.* Ils convinrent de se trouver, dès le lendemain, au lever de l'aurore, au bois de Vincennes.

Le même soir, le Comte de Périgord, à qui la Connétable, par son attention ordinaire, avoit achevé de dire tout ce qu'il falloit pour le désespérer, trouva Chatillon; &, le cœur ulceré du don des tablettes, & de toutes les circonstances qui avoient accompagné cette premiere faveur, il eut avec lui une conversation également vive, dont le résultat fut aussi la convention de se battre.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsqu'Hybar se rendit au lieu convenu entre le Catalan & lui. Hybar apercevant un cavalier qu'il prend pour le Comte;

Comte, s'avance précipitamment vers lui, fâché d'avoir été prévenu. Mais le cavalier n'étoit point le Catalan; c'étoit Launoy. Hybar alloit demander à son frere, quelle singularité les réunissoit à pareille heure dans le bois de Vincennes, lorsqu'ils distinguerent, au travers d'une petite haie, deux hommes qui avoient déja l'épée à la main. C'étoient Périgord & Chatillon; & dans le même instant, parut le Comte de Bar. On peut juger de l'étonnement de ces six personnages, en se voyant ainsi rassemblés. Aucun d'eux cependant n'avoit fait part de son secret qu'à son rival. Tous se séparerent pour terminer leur différend particulier. Chatillon & Périgord continuent leur combat; Hybar & le Catalan se disposent à mériter le bracelet suspendu à la branche d'un arbre, & destiné au vainqueur.

Mais pourquoi Launoy & le Comte de Bar se trouvoient ils à point nommé dans le même endroit? Le Comte de Bar avoit alors de grands intérêts à démêler avec la Cour de France; il vouloit rendre son état indépendant de la Couronne.

Naturellement adroit & dissimulé, il entroit dans l'âge où l'expérience commence à influer sur la conduite; mais il étoit porté à la tendresse; il eut peine à se défendre des charmes de la Princesse de France; & l'amour venant bientôt traverser l'ambition, il oublia les affaires, & ne s'occupa plus que de Marguerite. Elle témoignoit au Comte les distinctions dues à son rang; & cette obligeance naturelle rendit bientôt l'amour plus hardi. Le Comte se hasarda à parler; on l'écouta avec plus de douleur que de colere; & rapportant tout au sentiment qui la dominoit, elle dicta alors cet article de ses tablettes à la fidelle Beaufremond : *Je viens de découvrir une grande passion que j'ai fait naître dans un sujet illustre : ce n'est plus ma vanité qui en est flattée; c'est ma tendresse charmée d'avoir encore ce sacrifice à faire.*

Aidé des lumieres de Madame de Crecy, le Comte ne tarda pas à démêler la préférence de Marguerite pour Launoy; & l'idée d'un simple Gentilhomme, triomphant de lui dans le cœur de la Princesse de France, l'avoit porté sou-

dain à se venger. Il étoit allé trouver Launoy. *Ma douleur*, lui dit-il en l'abordant, *est plus forte que ma raison ; ne mêlons pas ici un nom que nous devons respecter : celui de nous deux qui sera vainqueur, prendra le soin d'amuser le Public sur la cause du combat que je vous demande..... Je veux faire plus*, repliqua Launoy ; *je ne vous prierai pas même de me dire le sujet de votre mécontentement ; en l'ignorant, je n'aurai ni à le cacher ni à l'apprendre au Public.* Ils avoient pris ainsi pour se battre, le même lieu, le même jour, la même heure qu'Hybar & le Catalan, que Chatillon & Périgord.

Tout ce qu'un courage tranquille peut avoir de terrible dans ces sortes de combats, parut du côté de Launoy. Tout l'abandon du désespoir se fit remarquer dans le Comte de Bar, qui, dans le malheur de n'être pas aimé, ne se réserva qu'autant de vie qu'il en falloit pour terminer son amour & les jours de son fortuné rival. Le sort des armes tourna contre lui : il tomba, & expira au même moment. Launoy vainqueur, mais blessé, accourt soudain à Hybar, & voit tomber

sous ses coups le Comte de Barcelone, qui lui avoit fait aussi une blessure dangereuse. Enfin, Chatillon, couvert de son sang, étoit venu à bout de faire éprouver à Périgord le destin du Catalan & du Comte de Bar.

Les trois Launoy blessés sont transportés dans la maison d'un ami. On étoit surpris à la Cour, de ne les point voir paroître, & l'on apprend le genre de mort des trois malheureux Comtes. La Connétable & Crecy en découvrent soudain les auteurs, & allument, en quelque façon, le feu dans Paris, en divulguant la cause de ce triple duel. Elles tiennent même des propos si hardis, & si indécens, qu'elles animent la vengeance des Princes contre leurs augustes épouses : ils demandent hautement la punition des coupables. A la douleur naturelle des Princesses se joint le tourment d'apprendre que leurs Amans sont blessés; & que, dans cet état, ils se disposent à sortir du Royaume. Une pareille situation ne peut se représenter.

Les trois infortunés fils du Vice-Roi de Navarre s'embarquerent tristement à

un petit port de Normandie : ils arrivent sans danger en Angleterre. Leur premier soin fut d'envoyer un Gentilhomme fidele à Meulan, pour le prier de leur donner des nouvelles des Princesses, & de leur remettre des lettres. Mais, hélas ! Meulan étoit absent de Paris. Le Gentilhomme est reconnu par un des Agens de la Connétable, qui l'attaque, l'épée à la main, & le tue. On le trouve chargé d'un paquet que la Connétable fait remettre au Prévôt de Paris. On y voit, pour les trois Princesses, des lettres qui paroissent à leurs époux des preuves certaines de leur infidélité. Guidés par la Connétable & par Madame de Crecy, ils demandent justice au Roi, naturellement sévere. L'arrêt le plus terrible alloit être prononcé contre les Launoy.

Pendant ce délai, les trois freres, restés à Plimouth, impatiens de ne voir pas revenir le courier, prennent secretement le parti de rentrer en France, en se trompant réciproquement. Launoy feint de vouloir aller à Londres pour y essayer son crédit auprès de la Reine Isabelle. Chatillon, connu du Roi d'Ecosse, dit qu'il alloit

réclamer son secours. Hybar aussi peu sincere, témoigna qu'il aimoit mieux rester à Plimouth.

Cependant le fatal arrêt est prononcé ; les trois freres sont condamnés à mort. Les malheureuses Princesses obtiennent d'aller cacher leur désespoir à Vincennes. Sous prétexte de s'intéresser à leurs peines, mais en effet pour jouir de leur douleur, la Connétable & Madame de Crecy se présentent chez elle : on gémit de se voir obligées de les acccueillir, mais on les reçoit. Ces deux méchantes femmes prolongent leur plaisir cruel. Il étoit si tard quand elles sortirent de Vincennes, qu'on fut contraint d'allumer des flambeaux devant leurs voitures. Des voleurs les arrêtent, au milieu du bois. Les clameurs plaintives d'une femme abandonnée à des misérables, ont bien de l'ascendant sur les ames sensibles. Les trois hommes sur lesquels la Connétable & la Marquise devoient le moins compter, arrivent à leurs cris ; c'étoit Launoy couvert d'un masque, Hybar, déguisé en valet de pied, à la livrée de Bourgogne, & Chatillon, caché sous un

habit de religieux ; tous trois se trouverent dans le même lieu, par un hasard bien extraordinaire, & sans se douter qu'ils étoient aussi près les uns des autres. Ce déguisement, autant que la bonté de leur cœur, les avoit encouragés à défendre leurs ennemies, qu'ils ne connoissoient pas ; mais hélas ! Launoy, dont un voleur avoit détaché le masque d'un coup d'épée, fut reconnu ; & l'on devina les deux autres à la pesanteur de leurs coups. Les intrigantes rentrent dans Paris. Les Launoy se reconnoissent & se réunissent. Après des plaintes réciproques sur leur dissimulation, ils tiennent conseil, & l'on décide qu'Hybar, comme le mieux déguisé, ira au château, pendant que ses freres se cacheront dans le bois, en attendant les nouvelles qu'il pourra apporter. Hybar s'avance donc vers la demeure heureuse qui renfermoit les Princesses ; & à l'aide de la livrée du Comte Othelin, pere de Madame de Poitiers, il est aisément introduit chez elle. Que de saisissement, de frayeur, de larmes de plaisir & d'amour, sa vue causa à la timide & sensible Jeanne !

Freres, sœurs, amis, ennemis, l'univers entier, tout fut oublié dans ces instans précieux. Enfin ils penserent aux quatre malheureuses personnes, compagnes des mêmes infortunes. On alla chez la Princesse de France; Madame de la Marche y fut appellée en même temps. Il fallut qu'Hybar se séparât de Madame de Poitiers pour aller chercher ses freres: ils arrivent. Mais à peine les Princesses avoient-elles résolu de voir leurs amans, que la grandeur & le danger de ce projet les épouvante; leur vertu murmure d'une telle entreprise, & d'une entrevue si délicate pour leur gloire. Mais leur honnêteté les rassure bientôt. Elles ne s'occuperent donc plus que des hasards auxquels elles exposoient les Chevaliers. Ces hasards étoient terribles, & l'orage se formoit sur leur tête.

Réunis chacun avec sa Princesse, les Launoy étoient loin de prévoir le sort qui les attendoit. On se faisoit mille questions à la fois, sans songer à se répondre; on parloit sans suite & sans ordre; la confusion, l'éloquence la plus naïve de l'amour, répandoient un charme

inexprimable sur leur situation. *Je ne me suis jamais senti si heureuse*, disoit Madame de la Marche à Chatillon, *parce que je ne vous ai jamais vu tant d'amour.* Pour Launoy, & Marguerite, ils restoient muets ; des soupirs tendres, des regards languissans, des mots entrecoupés, plongeoient leur ame dans la plus douce léthargie. La même tendresse, le même abandon regnoient entre Madame de Poitiers & Hybar.

La nuit s'écouloit dans ce pur enchantement ; mais le crime veilloit autour de Vincennes. La Connétable & Crecy avoient conjuré la perte de leurs généreux défenseurs. En arrivant à Paris, elles avoient appris aux trois Princes le retour des Launoy, & animé sans peine leurs ames vindicatives. Ils obtiennent un ordre d'arrêter les Chevaliers, & de les prendre morts ou vifs. Un Capitaine des Gardes conduit son détachement à Vincennes. Le château est investi ; les valets qui osent opposer la moindre résistance sont immolés.

Hybar tombe sous une grele de traits aux pieds de la sensible Poitiers.

Madame de la Marche, fiere & courageuse, se jettoit au travers des épées nues pour sauver Chatillon ; son sang coule pour son fidele amant ; inutiles efforts, Chatillon expire dans ses bras.

Launoy, qui s'étoit avancé à l'approche des assassins, couvert de blessures, entend la voix attendrissante de la Princesse de France ; il veut du moins mourir auprès d'elle ; il y parvient, & expire.

Les assassins se retirent alors avec l'effroi que donne le sang injustement répandu. Philippe le Bel, prévenu, rend ce terrible arrêt dont la lecture fait encore frémir, après plusieurs siecles. Les Launoy sont flétris, les Princesses sont condamnées à d'indignes prisons. Leur douleur trop vive abrégea cette peine flétrissante.

Madame de la Marche mourut sept jours après son amant.

La Princesse de France expira le troisieme jour.

Madame de Poitiers, en survivant seule à tant d'objets chéris, eut du moins la consolation de se voir justifiée ;

& son rappel, en prouvant son innocence, atteſta auſſi celle de ſes ſœurs.

Les Dames attachées à ces trois Princeſſes, rendirent depuis, mais trop tard, un hommage public à leur vertu. Conſolation tardive & inſuffiſante pour Madame de Poitiers elle même : toujours triſte, toujours inconſolable d'avoir perdu ce qu'elle aimoit : elle expira quelques jours après ſon rappel. La Connétable & Crecy prolongerent plus long-temps leur carriere impure ; l'innocent gémit ; le crime proſpere.

Mais le ciel marqua les trois Princes de France du ſceau de ſa colere. Ils regnerent à leur tour, mais ils n'eurent point la douceur de ſe voir renaître dans une poſtérité chérie, & la couronne paſſa dans une autre branche.

*Par M. l'Abbé C***.*

Cet Ecrivain, autant homme du monde, qu'homme de Lettres, a refuſé à notre reconnoiſſance le plaiſir de le nommer ; mais il nous prépare d'autres bienfaits : il faut eſpérer qu'en continuant de nous obliger, la ſenſibilité l'emportera ſur la modeſtie.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

AGATHIDE.

Cologne, 1580. 1 *vol.* 12.

DANS ces temps obscurs & reculés, où la France avoit autant de Rois que de Grands Seigneurs, & presque autant de Tyrans qu'elle avoit de Rois, vivoit ou regnoit un Comte d'Eribert, très-inconnu aujourd'hui, & trop connu, de son vivant, par le despotisme cruel qu'il exerçoit sur ses vassaux. Le Comte pouvoit toujours tout ce qu'il vouloit, c'étoit une raison pour vouloir souvent ce qu'il ne devoit pas. Il croyoit toujours avoir raison, parce qu'on ne lui disoit jamais qu'il avoit tort; & il gagnoit tous ses procès, car il les jugeoit lui-même. Il ne se mettoit pas en peine de tromper ses vassaux; il étoit méchant avec toute la franchise possible. Il s'embarrassoit fort peu du mal qu'on pourroit dire de lui après sa mort, & il savoit qu'on n'oseroit pas lui en dire en face, tant qu'il vivroit; en un mot, né avec de l'esprit, & toutes les qualités qu'il faut pour plaire, à force de s'interdire le plaisir d'aimer, il avoit perdu enfin le droit & le talent d'être aimable.

Mais comme avant de prendre de l'amour, on ne songe pas si l'on sera capable d'en inspirer, il devint amoureux d'une jeune & charmante personne, qu'on nommoit Agathide:

c'étoit une orpheline un peu parente du Comte, & qui vivoit sous sa tutelle, & auprès de lui. Son Historien lui donne le teint des fleurs, le pied & la taille des Nymphes, de grands yeux noirs plus tendres que vifs, le sourire de l'amour, & quinze ans.

Voilà pour sa personne. Quant à son ame, peignez le contraste du Comte, vous aurez le portrait d'Agathide. Son cœur n'étoit pas encore ouvert à l'amour; mais ses regards sembloient l'appeller, & l'on devinoit qu'elle aimeroit bien tendrement. Le Comte qui avoit formé le projet de l'épouser, travailloit à la rendre digne, comme il disoit, de l'honneur de porter son nom. Il l'entretenoit souvent sur l'amour; mais il lui en représentoit les plaisirs; & il n'étoit pas plus heureux à le peindre qu'à l'inspirer. Il vouloit engager Agathide à aimer, & il ne lui montroit rien d'aimable, car elle ne voyoit que lui. Enfin c'étoit des leçons d'amour, qui lui auroient plutôt appris la haine, si son cœur eût été capable de hair.

Mais les temps étoient arrivés. La beauté d'Agathide lui avoit fait un Tyran; il falloit bien qu'elle lui fît un esclave. Le jeune Azémon, qui étoit inférieur au Comte par la naissance, mais qui lui étoit très-supérieur par les vertus, vit un jour la jeune personne; c'est dire assez qu'il l'aima passionnément. Il l'apperçut allant à la messe du Château; & il fut si frappé en la voyant, qu'il la voyoit encore sans la regarder. Dès ce moment, il sentit bien qu'il l'aimeroit toute sa vie; & cette idée

le fit trembler, parce qu'il savoit que le Comte l'avoit condamnée au malheur d'être sa femme. Quant au moyen de voir & d'entretenir Agathide, il étoit presque inutile d'y songer. Il eût été difficile de tromper le Comte, & plus dangereux encore de le braver. Regarder la belle Agathide étoit son seul plaisir & presque sa seule espérance. Il ne tarda pas à s'en faire appercevoir, parce qu'il avoit de la beauté, des graces, & sur-tout parce qu'il étoit amoureux. Agathide lut bientôt dans les yeux d'Azémon qu'il étoit sensible à ses charmes, & presque en même-temps elle s'apperçut qu'elle étoit sensible à son amour. Nos plaisirs sont toujours en proportion de nos espérances; moins un bonheur est attendu, plus il est vivement senti : le premier regard qu'il obtint d'Agathide le rendit plus heureux, qu'un billet, un rendez-vous ne rend heureux un amant ordinaire. Mais son plaisir fut bien vîte empoisonné par cette triste réflexion : hélas! voilà le seul bonheur qui me soit réservé.

Les idées qui l'attristoient affligeoient aussi la tendre Agathide, qui commença dès-lors à sentir la servitude où elle vivoit. Tout commerce étoit pour jamais interdit aux deux amans. Mais *comme souventefois*, dit notre Historien, *feux d'amour ressemblent à volontes éteincelles, que poussent les vents de leur haleine, tant que par icelles enfin l'incendie s'allume au loin, tout ainsi venoient les soupirs d'Azémon faire soupirer le cœur d'Agathide.*

L'amour dans l'esclavage est bien plus expressif & bien moins lent à s'exprimer. Les

regards d'Agathide apprirent bientôt a Azémon qu'il étoit aimé ; & cette découverte étoit bien faite pour consoler son cœur. Un véritable amant est plus heureux par la certitude d'être aimé que par la possession de ce qu'il aime. Tous les matins en se levant il alloit se promener autour du Château, il avoit fait vœu de ne prendre aucune nourriture, avant d'avoir vu Agathide. Il attendoit quelquefois long-temps ; il rentroit souvent après avoir enduré une partie de la journée, la pluie, la neige & le froid le plus rigoureux ; mais il avoit vu Agathide, il étoit consolé. Le soir il étoit heureux par le souvenir de l'avoir vue, & le matin par l'espérance de la voir. L'organe de la voix lui étoit interdit ; mais ses yeux s'exprimoient si éloquemment ! Ses regards, ses gestes, ses soupirs alloient trouver Agathide ; les baisers même auroient volé, si tant de hardiesse pouvoit accompagner tant d'amour dans sa naissance.

Mais par une méfiance bien naturelle à l'amour, Agathide, assurée de la tendresse d'Azémon, craignoit de ne lui avoir pas fait assez connoître la sienne. L'amour contraint est plus fécond en stratagêmes ; il mesure toujours les moyens aux difficultés ; il sait, quand il le faut, inspirer la ruse, même à l'innocence. Agathide apprit un jour que c'étoit la fête de son amant ; toute esclave qu'elle étoit, elle résolut de lui envoyer un bouquet. Comme le Comte n'avoit aucun soupçon sur ses amours,

il n'avoit pas encore donné des ordres bien rigoureux à ses gens ; il se reposoit sur lui-même du soin de garder Agathide. Elle gagna quelque domestique du Château, qui se chargea du message ; mais n'osant néanmoins hasarder une lettre, elle imagina de lui composer une espece de bouquet symbolique & figuré, qui put exprimer ce qu'elle n'osoit lui écrire. Le fond du bouquet, formé de fleurs rouges, représentoit un cœur, d'où s'échappoit du myrthe, parsemé de soucis & de pensées. Oh! comme cet emblême, qui n'étoit point de la part d'Agathide, une simple galanterie, mais la naïve expression de ses sentimens, eût été deviné & encore mieux senti par Azémon. Mais par malheur le messager fut surpris au passage, & arrêté par le Comte qui lui fit tout avouer.

Le Comte furieux, mais dissimulant sa colere, monte chez Agathide qui ne put se défendre d'un mouvement de frayeur. Agathide, lui dit-il, en s'asseyant auprès d'elle, j'ai fait une autre maîtresse. (Ce n'étoit pas-là ce qui pouvoit effrayer Agathide). C'est aujourd'hui sa fête, & je viens vous consulter sur le bouquet que je dois lui offrir. Agathide, qui ne soupçonnoit pas le malheur qui venoit d'arriver, s'excusa modestement, & lui répondit que, sur ce point-là, comme sur tout autre, elle en savoit bien moins que lui. Pardonnez-moi, lui dit le Comte ; voici mon idée ; vous me direz ce que vous en pensez. Je veux imaginer un bouquet ingénieux, qui supplée au silence de mon amour ; enfin un bouquet où les

fleurs elles-mêmes parlent pour moi à ma maîtresse, & lui peignent naïvement tout ce que je sens pour elle. C'est ici que l'effroi commença à s'emparer du cœur d'Agathide; le Comte s'étant arrêté un moment pour considérer la pâleur qui se répandoit sur son visage; je veux, reprit-il, que mon bouquet représente un cœur brûlant d'amour; ensuite..... mais vous en jugerez mieux par l'essai que j'en ai fait faire. Les derniers mots furent prononcés du ton de la rage; le Comte ne put se maîtriser plus long-temps; il tira le bouquet qu'il tenoit caché sous son manteau, & le déchirant, & le dispersant avec fureur : perfide, s'écria-t-il !..... La vue du bouquet, la voix & les regards du Comte semblerent foudroyer Agathide : elle se fut jettée sans doute à ses pieds; mais ses forces l'abandonnerent, & elle tomba sans connoissance. Le Comte, toujours furieux, appella du monde, & se retira, de peur de s'attendrir.

On se représente assez la situation d'Agathide, quand elle eut repris ses esprits. Les plus tristes idées vinrent l'assaillir. Elle avoit vu son bouquet dans les mains du Comte; mais elle ignoroit comment il y étoit tombé. Elle étoit enfoncée dans la plus sombre réverie, & son cœur étoit en proie à la plus profonde tristesse, lorsqu'elle vit rentrer le Comte, qui n'étoit point disposé à la consoler. Il avoit sur son visage un calme faux & perfide, qui étoit à la fois l'effet & le témoignage d'une fureur concentrée. Une autre fois, Agathide, lui dit-il en l'approchant, une autre

fois, choisissez mieux l'objet de votre tendresse : prenez un amant ou plus fidele, ou plus courageux. Vous avez vu dans mes mains votre bouquet ! Je le tenois d'Azémon lui-même, qui par inconstance ou par timidité, étoit venu à mes pieds faire l'aveu de ses amours pour en obtenir le pardon.

Tout ce qu'avoit souffert Agathide n'approchoit point de la douleur que lui causa cette confidence. L'image d'Azémon infidele étoit pour elle le plus horrible tableau. Le Comte, en l'offrant à ses yeux, avoit mis le poignard dans son cœur. Elle avoit craint d'abord de mourir de la main du Comte ; mais cette mort qui lui avoit paru si terrible, parce qu'elle l'arrachoit à son amant, en ce moment lui eût paru le plus grand des bienfaits.

Après un moment de silence, le Comte reprit ainsi : Vous voyez, Agathide, que je sais tout ; & vous devinez à quel prix je peux vous pardonner à tous deux. Alors il la quitta pour la laisser livrée à ses réflexions, & pour aller poursuivre ses projets. Il fit appeller Azémon, & après avoir laissé éclater devant lui tous les transports de sa colere, il lui dit qu'il étoit encore en son pouvoir d'éviter sa vengeance. Je t'ai représenté, continua-t-il, comme infidele à Agathide ; tu vas paroître devant elle ; si tu ne confirmes mon récit, compte sur la mort la plus affreuse. Ce discours fit reculer d'horreur le tendre Azémon ; il alloit sur le champ demander la mort, quand le Comte ajouta, qu'avant de le faire mourir, il le rendroit témoin du tré-

pas d'Agathide. Cette menace suspendit ses vœux : il n'osa résister au Comte, & se rendit avec lui, ou plutôt il se laissa traîner chez Agathide.

Il suffiroit d'annoncer la scene qui va se passer, pour intéresser tous les cœurs sensibles. Quel tableau déchirant! Agathide & Azémon sont unis par l'amour le plus tendre; ils vont s'entretenir pour la premiere fois; c'est-là leur premier rendez-vous, & c'est pour se promettre de ne plus s'aimer. Ce n'étoit pas-là ce qu'ils avoient projetté de se dire en se voyant. Leur situation étoit cruelle sans doute; & néanmoins (tel est le cœur des amans) à l'horreur qu'elle leur inspira se mêla, comme malgré eux, un mouvement de joie en s'abordant. Mais l'impatiente cruauté du Comte leur laissa bien peu de temps pour en jouir. N'est-il pas vrai, dit-il à Azémon, d'un air effrayant, que vous m'avez remis le bouquet d'Agathide?..... Voyant qu'Azémon hésitoit à répondre, le Comte lui fit la même question avec un ton de voix plus terrible, & en mettant dans son geste & dans ses regards toute la fureur dont il étoit capable. Azémon croyant déja voir le sang de sa maîtresse prêt à couler, répondit qu'oui, & jamais on n'entendit un oui prononcé si difficilement, ni si mal articulé. Par l'effort qu'il en coûta à Azémon pour le proférer, on peut juger de la douleur qu'Agathide souffrit à l'entendre. Ce n'étoit pourtant là que le prélude d'un entretien déja si long & si douloureux pour le cœur d'un amant. Ils se sen-

toit trop foible pour le soutenir plus long-temps, & il en desiroit ardemment la fin. Hélas ! une heure auparavant il étoit loin de penser que la premiere fois qu'il verroit Agathide, il seroit impatient de la quitter.

Enfin le Comte avoit dicté tout ce que devoit dire Azémon ; auteur & témoin de son supplice, il le forçoit à assassiner Agathide par ses discours. Ce malheureux fut contraint de désavouer le plus tendre amour ; il sembloit que l'ame lui fut arrachée avec chacun des mots qui sortoient de sa bouche.

Après le départ d'Azémon, les larmes d'Agathide, trop long-temps retenues par la terreur, commencerent à couler avec abondance ; son visage & son sein furent bientôt inondés. Oh ! qu'elle regrette à présent ces instans rapides où, du pied du Château, les yeux de son amant venoient lui jurer un éternel amour ! Ces jours de contrainte & de servitude lui semblent maintenant des jours dignes d'envie. Alors du moins elle savouroit le plaisir d'aimer & d'être aimée ; alors du moins elle étoit consolée par l'espérance. Aujourd'hui tout est perdu pour elle. Elle ne voit que des regrets dans le passé, la douleur dans le présent, & le désespoir dans l'avenir. Le premier mot que lui a dit son amant, est un adieu éternel.

Cependant, en se rappellant cette fatale entrevue, en se retraçant les douloureux efforts d'Azémon, un doute flatteur vient la soutenir & semble verser un baume divin sur ses blessures. Azémon a paru ne parler

que malgré lui ; ce qu'on lisoit dans ses yeux étoit si différent de ce que prononçoit sa bouche ! en s'avouant infidele, il sembloit recevoir dans son cœur tous les coups qu'il portoit dans le cœur de son amante. Il étoit peut-être lui-même dupe de la ruse, ou victime de la violence. Il peut encore aimer... Ah ! il aime sans doute. Tels étoient les combats du cœur d'Agathide, tantôt accablé par la douleur, tantôt ranimé par l'espérance.

Mais quand Azémon seroit fidele, qu'attendre, hélas ! de son amour ? Ils dépendent l'un & l'autre d'un implacable rival. Cette réflexion la replongeoit dans toute l'horreur de son désespoir. Elle sentoit qu'après cette funeste aventure, son appartement alloit devenir sa prison ; & que le Comte, autrefois son maître, ne seroit plus que son Geolier, peut-être bientôt son époux. Cette image est affreuse ; elle veut la rejetter ; son imagination la reproduit sans cesse. Ses maux lui semblent enfin au-dessus de son courage..... Sa rêverie l'a conduit au bord d'une terrasse : « Azémon, s'écrie-t-elle, cher Azé-» mon ! si tu m'aimes encore, si ton amour » te fait souffrir tout ce que je souffre pour » toi, que tu es à plaindre & que je te plains ! » Mais quel ressouvenir vient ajouter encore » à mes tourmens ! C'est moi qui ai causé ton » malheur ; ton infortune est le crime de ton » Amante. Sans moi le Comte ignoreroit en-» core nos innocentes amours ; sans moi, » nous aurions encore l'espérance d'être heu-» reux «.

Cependant le Comte, après avoir donné ses ordres dans le Château, vint la retrouver avec un front plus serein; il l'aborda en souriant, & lui dit qu'il venoit lui faire compliment de son obéissance, J'ai été fort content, ajouta-t-il, de votre conversation tantôt; & vous devez avoir été contente de vous-même.

A ces mots, qui sembloient insulter à sa douleur, elle ne put commander à son indignation. Elle osa lui demander de quel droit il prenoit sur son cœur un empire aussi tyrannique! mais le Comte qui n'étoit pas venu pour l'irriter, lui dit qu'il ne l'avoit chagrinée un moment, que pour la rendre heureuse toute sa vie; & qu'il justifieroit le présent par l'avenir. Il ajouta quelque propos obligeans pour la consoler; & il finit par lui dire qu'il avoit arrêté pour le lendemain la cérémonie du mariage. Agathide alloit répondre: « Ce n'est pas » dans ce moment, interrompit le Comte, que » je veux entendre votre réponse. Songez que » je prie avec le droit de commander. Consultez la raison sur vos intérêts; & songez » que de vous seule enfin dépend votre bonheur ou votre malheur. A ces mots, il la » quitta «.

Ce dernier coup étoit fait pour accabler Agathide Dans deux jours perdre son amant & se trouver dans les bras du Comte! Ses réflexions insensiblement égarerent sa raison. Sa vie étoit son tourment, elle n'aspira plus qu'à la voir finir. Le Comte l'avoit laissée aux

bords d'une terrasse, attenante à son appartement; tout-à coup elle forme le projet de se précipiter; Azémon? Azémon! s'écrie-t-elle, comme pour lui adresser ses dernieres paroles & ses derniers soupirs..... Elle est prête à s'élancer; mais une voix s'éleve au fond de son cœur, & lui crie: arrête; Azémon vit encore & tu veux mourir! Tu veux quitter un monde, un pays qu'habite l'objet de tous tes vœux! Tu meurs pour lui, mais il l'ignore. Tu meurs pour lui; & peut-être lui-même, par un plus grand effort, se condamne à vivre pour toi. Sais-tu si ton bonheur est tout-à-fait désespéré? Sais-tu si l'hymen qui doit être célébré demain, le sera jamais? Sais-tu si aux pieds des Autels même, un Dieu, un Juge, un Vengeur..... Elle s'arrête, l'amour ranime son courage, & lui dicte un projet hardi; elle se décide à suivre le Comte aux autels.

Le lendemain arriva, & le malheureux Azémon apprit les résolutions du Comte. Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passa dans son ame à cette nouvelle. Agathide a-t-elle été la dupe de son désaveu forcé, ou est-elle la victime du Comte? Ne doit-il imputer son malheur qu'à son rival, ou doit-il s'en accuser lui-même? Ah! peut-être Agathide se croit-elle abandonnée, trahie? Elle cherche peut-être dans les bras du Comte un asyle contre la perfidie apparente de son amant. Toutes ces réflexions déchirent l'ame d'Azémon qui se croit aussi coupable que s'il eût été réellement infidele.

De son côté, Agathide qui avoit conçu cou-

rageusement le projet de suivre le Comte à l'Autel, sentoit affoiblir son courage, à mesure que le moment approchoit. Cependant elle recueille toutes ses forces : l'heure sonne, le Comte arrive! il demande sa victime, & l'entraîne avec lui. Le malheureux Azémon, épuisé, sans force, s'étoit fait porter dans le temple : il avoit voulu être témoin de la cérémonie, espérant au moins y mourir de douleur.

Les deux époux sont à l'Autel ; le Prêtre se dispose à les unir ; il demande à Agathide si elle a choisi le Comte pour son époux. Frappée de cette question, elle éleve la voix : non, s'écrie-t-elle, non, je ne comparois devant ce peuple & à la face des Autels, que pour le dénoncer comme mon tyran.

En parlant ainsi, elle étoit débout, & tournée vers le peuple. Voilà mon tyran, reprit-elle ; l'époux que je demande au Ciel, c'est Azémon. La nouveauté de ce spectacle, la voix touchante d'Agathide, ses beaux yeux inondés de larmes, sa couronne de fleurs, qui, dans cette attitude de douleur, représentoit plutôt une victime qu'une épouse ; son courage, son amour, tout fit sur le peuple une profonde impression, qui ne s'exprima d'abord que par un morne silence.

Le Comte ordonne au Prêtre de poursuivre la cérémonie ; mais celui-ci, enhardi par la dignité de son ministere, a le courage de désobéir ; il résiste aux menaces du Comte, dont la colere & le dépit se manifestent par les plus violens transports : il ose s'armer de son épée. Le malheureux Azémon, à qui cette scene imprévue

imprévue faisoit éprouver toutes les passions à la fois, ne sachant dans quel sein va se plonger cette épée, s'arme de la sienne, & s'élance sur le Comte; mais la sensible Agathide se jette au milieu des deux épées, & sépare les combattans. Les forces d'Azémon, déja épuisées par la douleur, succombent à ce dernier effort: il tombe sans connoissance. Le Comte ordonne à Agathide de le suivre au Château: elle le suit avec un visage assuré, qui semble lui dire: Tyran, je crains moins la mort que tu me destines sans doute, que l'hymeu dont j'étois menacée.

Cependant le peuple qui l'accompagne, & qui connoît la cruauté du Comte, cede à la pitié qu'Agathide a reveillé dans tous les cœurs; on croit déja la voir périr par la main du Comte; la crainte s'exprime par des murmures; les esprits s'échauffent; la fermentation augmente de moment en moment; enfin le cri de la rebellion se fait entendre, & le Château est assiégé. Bientôt le Comte est effrayé des clameurs de la populace, qui ne connoît plus de frein dès qu'elle a brisé celui de l'obéissance. On a résolu la mort du tyran; on la demande à grands cris: les portes cedent aux efforts de la multitude; c'en étoit fait du Comte, si Agathide elle-même, après avoir soulevé ses vassaux contre lui, n'avoit paru pour demander sa grace: elle appaisa le peuple, qui ne consentit néanmoins à se retirer, que pour aller voir célébrer le mariage d'Agathide & d'Azémon. Le Comte fut forcé

d'y consentir. Comme rien n'étoit prévu, tout fut précipité. On courut à Azémon, qui fut porté en triomphe jusqu'aux marches de l'Autel : leur union fut solemnisée, ils vécurent heureux, & firent le bonheur d'une nombreuse famille.

Fin du second Volume de Janvier.

TABLE du premier Volume de Janvier.

EPITRE. page iij
Avant-propos. vij
Ah! Que de choſes! 1
Le déclin de l'Amour. 8
Stances. 14
Il n'étoit plus temps. 16
Vers à Mademoiſelle ***. 21
L'Amant & le Mari. 29
Métamorphoſes. 49
Deſcription d'Orléans, de Blois, de Chambord, d'Amboiſe, de Marmoutiers, de Tours, de Richelieu. 65
L'Amour Généreux. 90
Ah! que c'eſt bien fait! 119
La Séduction, Drame lyri-comique. 159
Chanſon. 203

TABLE du ſecond Volume de Janvier.

LINDAMIRE. 3
Hiſtoire admirable des proueſſes & des amours de Don Urſino de Navarrin, & de Dona Inez d'Oviedo. 50
Hiſtoire amoureuſe & tragique des Princeſſes de Bourgogne. 143
Agathide. 204

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois de Janvier de *La Bibliotheque des Romans*: je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 15 Janvier 1779. *Signé.*

DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.57-58.

209695

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

LF C.
B582u